



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

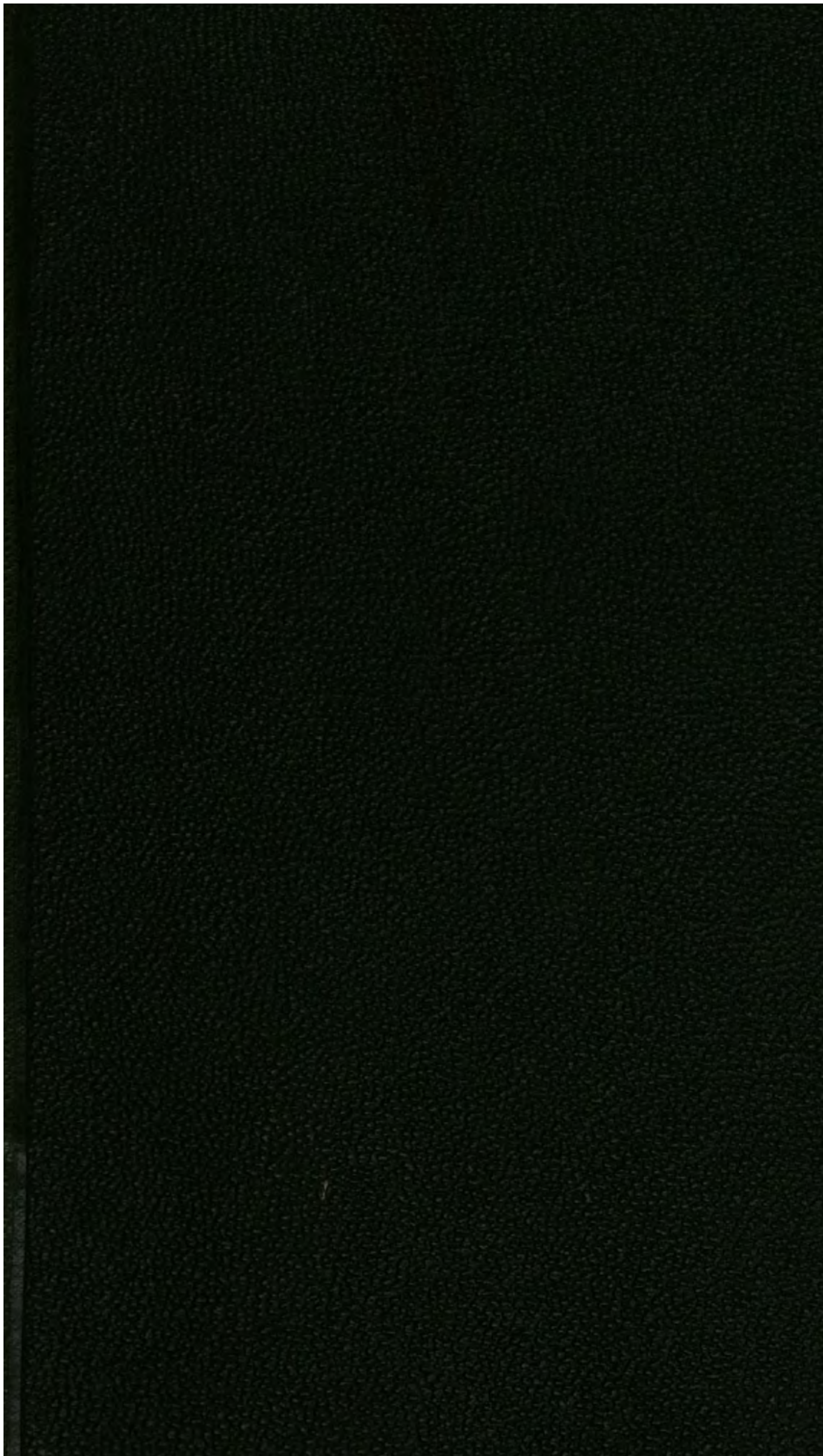
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

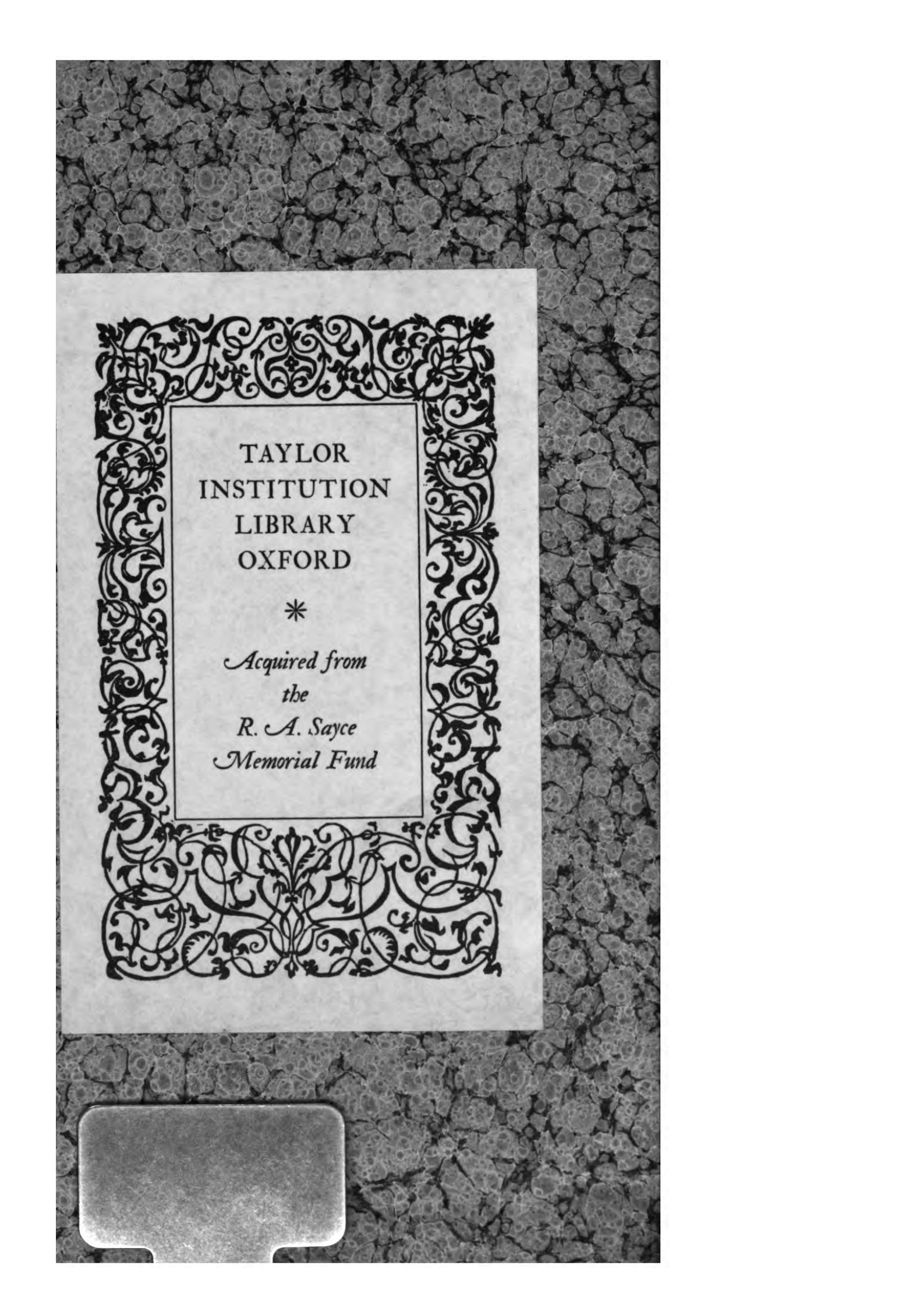
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

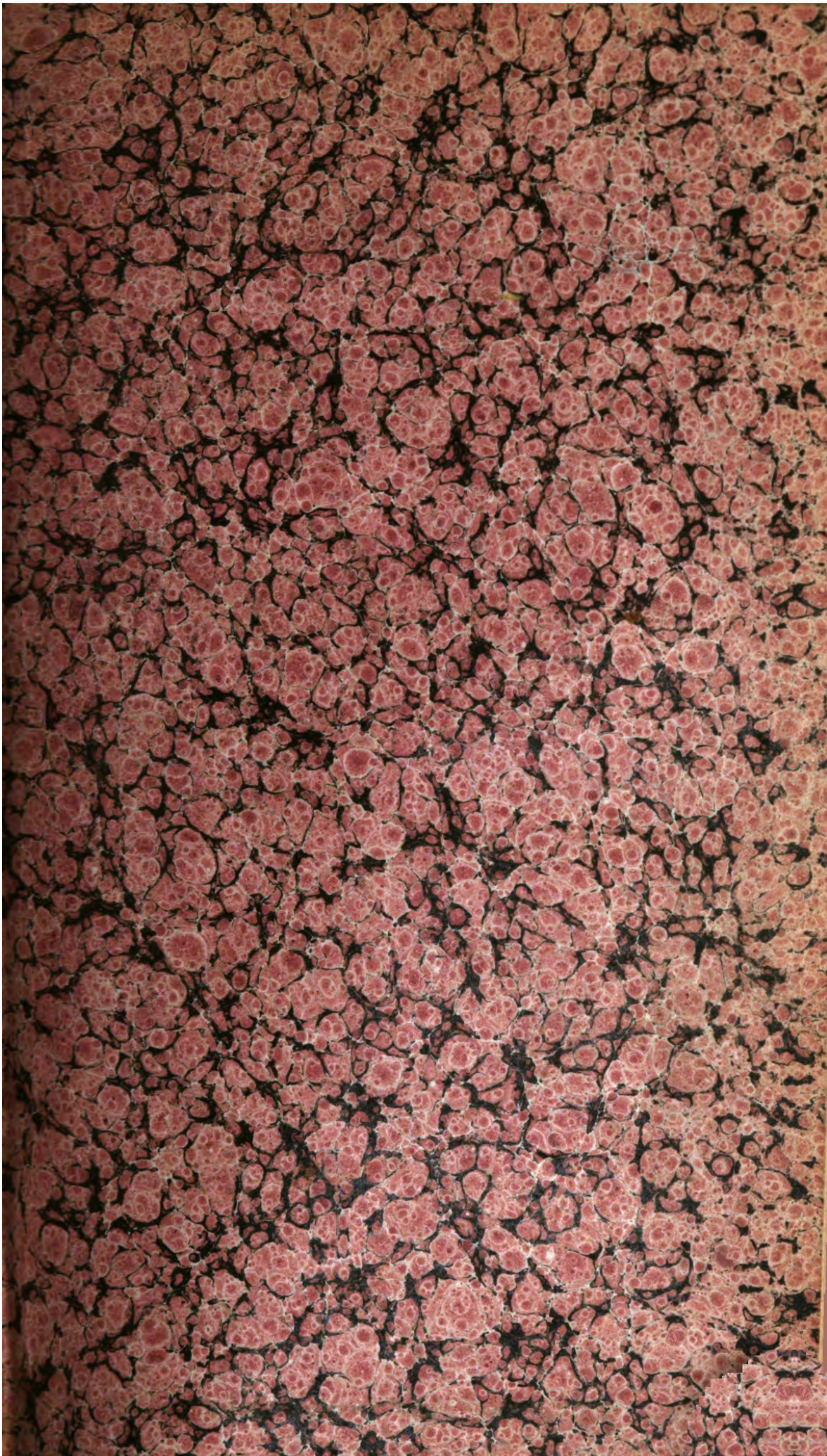


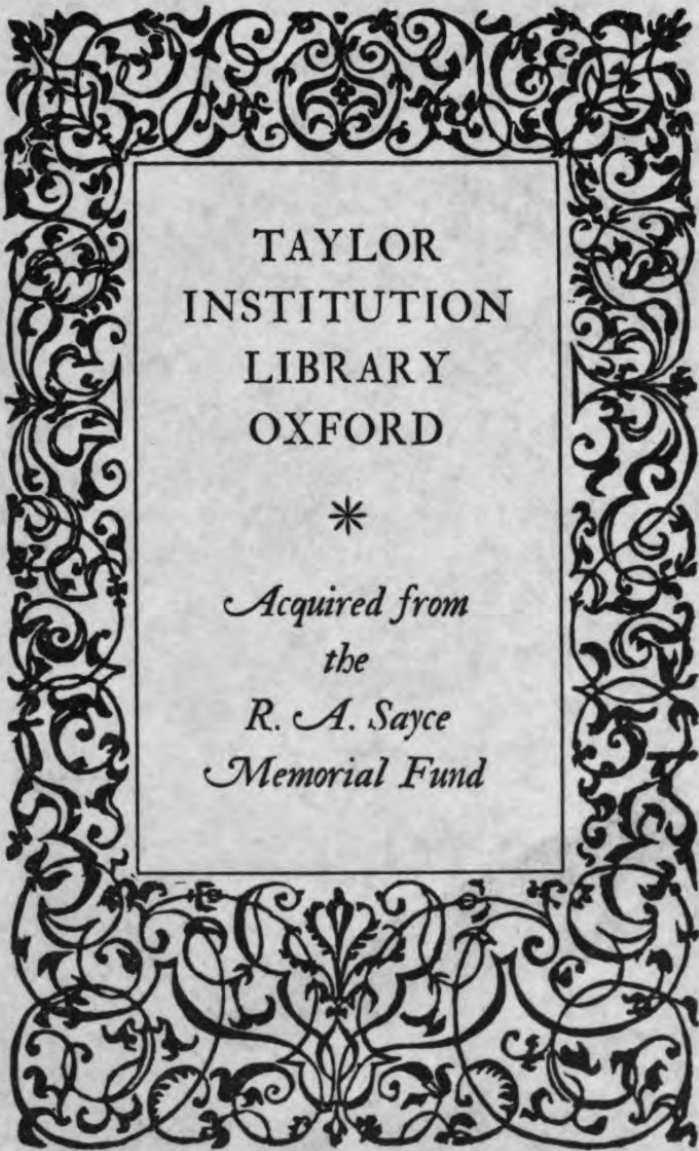
The background of the entire image is a dark, marbled paper with a complex, organic pattern of swirling, cell-like shapes. A decorative border, consisting of intricate black scrollwork and floral motifs, frames a central white rectangular area. Within this white area, the text is printed in a classic serif font. A small asterisk is centered below the main text, and the acquisition information is written in an elegant cursive script.

TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY  
OXFORD



*Acquired from  
the  
R. A. Sayce  
Memorial Fund*





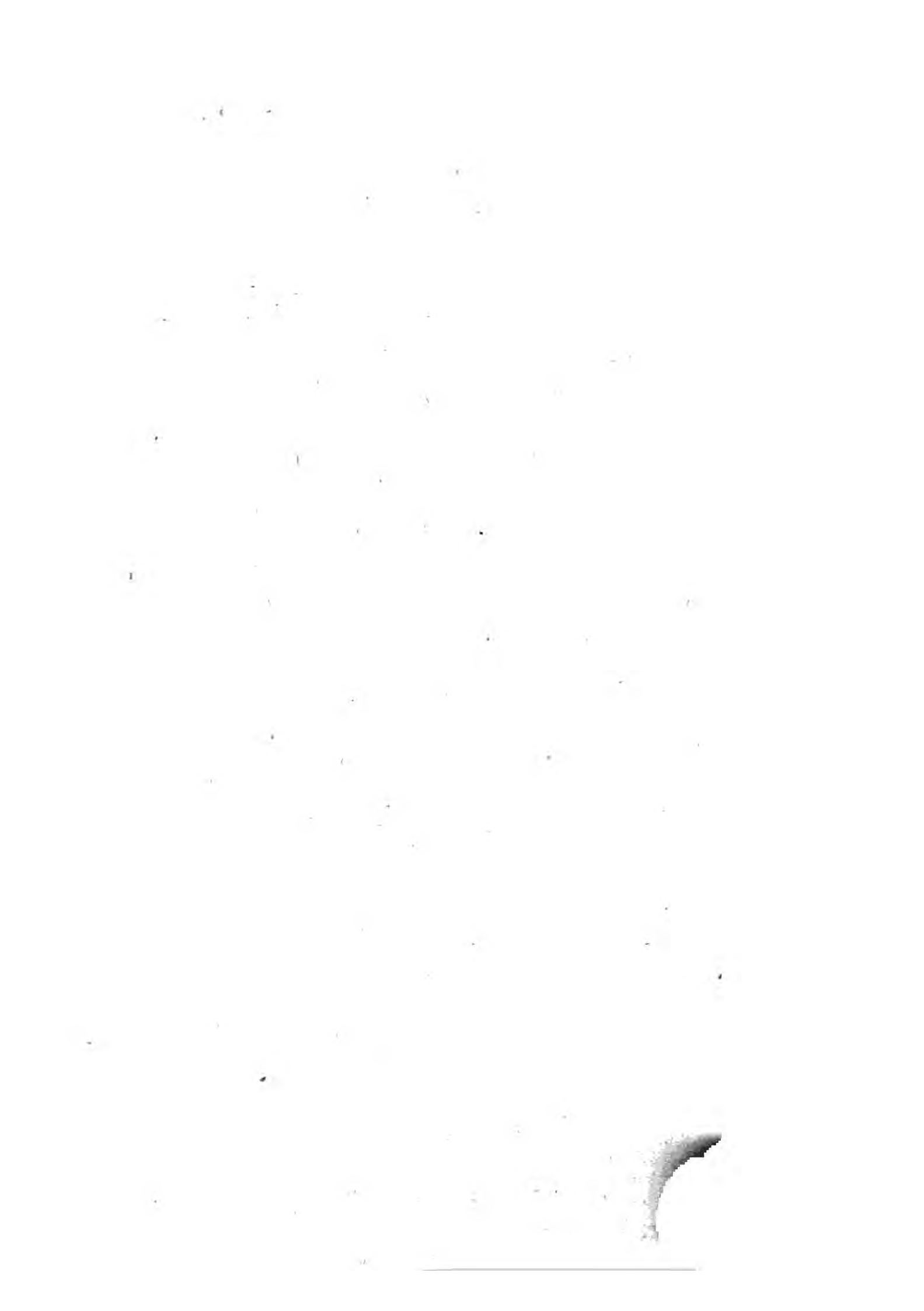
TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY  
OXFORD



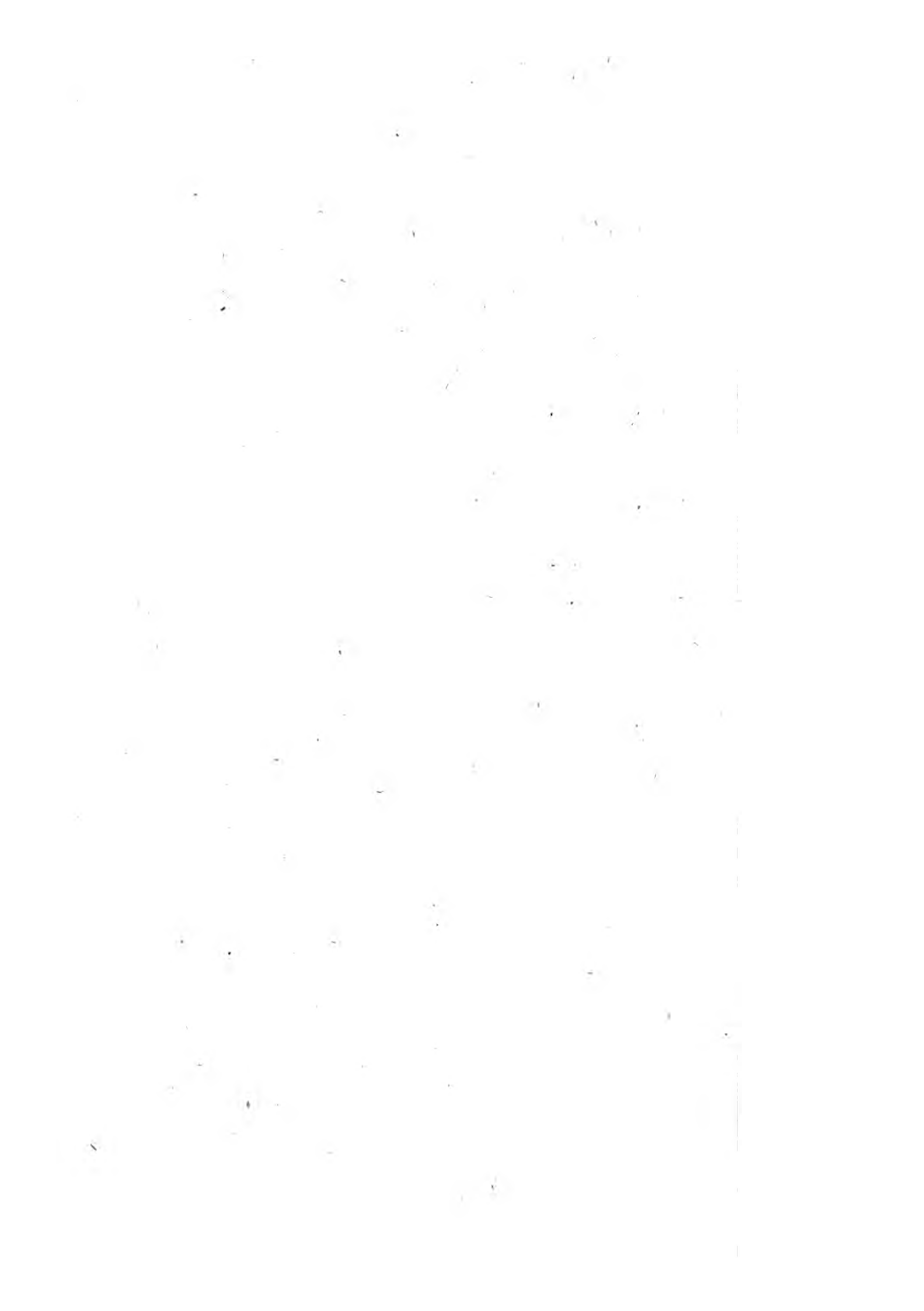
*Acquired from  
the  
R. A. Sayce  
Memorial Fund*



Vet. Fr. III A: 1232

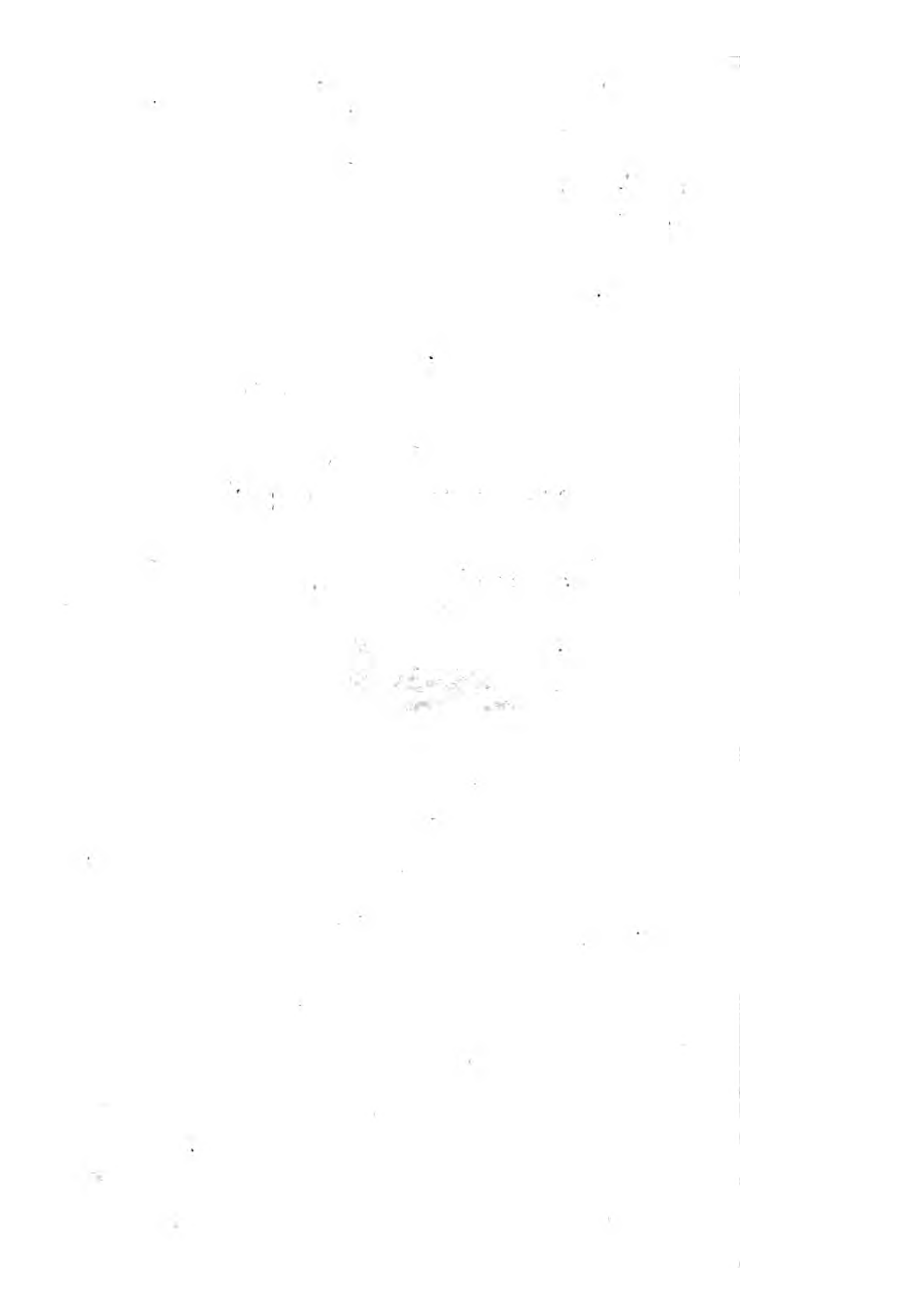






**BIBLIOTHÈQUE**

**FRANÇAISE.**



**ESSAIS**  
**DE MICHEL**  
**DE MONTAIGNE,**

**AVEC LES NOTES**  
**DE**  
**COSTE, NAIGEON, AMAURY DUVAL, ÉLOY JOHANNEAU,**  
**ET AUTRES COMMENTATEURS.**

**TOME CINQUIÈME.**



**PARIS,**  
**MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,**  
**RUE GÎT-LE-COEUR, N° 8.**

---

1827.



TAYLOR INSTITUTION  
UNIVERSITY  
- 3 JAN 1986  
OF OXFORD  
LIBRARY

**ESSAIS**  
**DE MICHEL**  
**DE MONTAIGNE.**

---

---

**SUITE**  
**DU LIVRE SECOND.**

---

**SUITE DU CHAPITRE XII.**

**APOLOGIE DE RAIMOND SEBOND.**

LA premiere loy que Dieu donna iamais à l'homme, ce feut une loy de pure obeïssance; ce feut un commandement nud et simple, où l'homme n'eust rien à cognoistre et à causer, d'autant que l'obeïr est le propre office d'une ame raisonnable, recognoissant un celeste superieur et bienfacteur. De l'obeïr et ceder, naist toute aultre vertu;

comme du cuider <sup>1</sup>, tout peché. Et au revers, la premiere tentation qui vient à l'humaine nature de la part du diable; sa premiere poison s'insinua en nous par les promesses qu'il nous fait de science et de cognoissance, *eritis sicut dii, scientes bonum et malum* <sup>2</sup>; et les sireines, pour piper Ulysse en Homere <sup>3</sup>, et l'attirer en leurs dangereux et ruyneux laqs, luy offrent en dōn la science <sup>4</sup>. La peste de l'homme, c'est l'opinion de sçavoir: voylà pourquoy l'ignorance nous est tant recommandee par nostre religion, comme piece propre à la creance et à l'obeissance; *cavete ne quis vos decipiat per philosophiam et inanes seductiones, secundum elementa mundi* <sup>5</sup>. En cecy, y a il une generale con-

<sup>1</sup> *De la présomption.* — C.

<sup>2</sup> Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. *Genes. c. 3, v. 5.*

<sup>3</sup> *Et les sirènes pour séduire Ulysse, dans Homère.* — E. J.

<sup>4</sup> *Odyss. l. 12, v. 188.* — C.

<sup>5</sup> Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie, et par de vaines et trompeuses subtilités, selon les doctrines du monde. S. PAUL, *ad Coloss. c. 2, v. 8.*

venance entre tous les philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame et du corps : mais, où la trouvons nous ?

Ad summum, sapiens uno minor est Iove, dives, Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum : Præcipuè sanus, nisi cùm pituita molesta est <sup>1</sup>.

Il semble, à la vérité, que nature, pour la consolation de nostre estat miserable et chestif, ne nous ayt donné en partage que la presumption; c'est ce que dict Epictete<sup>2</sup>, « que l'homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses opinions : » nous n'avons que du vent et de la fumee en partage. Les dieux ont la santé en essence, dict la philosophie, et la maladie en intelligence : l'homme, au contraire, possède ses biens par fantasie, les

<sup>1</sup> Le sage ne voit au-dessus de lui que Jupiter : il est riche, beau, comblé d'honneurs, libre; il est le roi des rois, et surtout il jouit d'une santé merveilleuse, si ce n'est pourtant quand la pituite le tourmente. HOR. epist. 1, l. 1, v. 106.

<sup>2</sup> *Enchirid.* c. 2. — C.



maux en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination; car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre et calamiteux animal : « Il n'est rien, dict Cicero, si doux que l'occupation des lettres, de ces lettres, dis ie, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce monde mesme, et les mers nous sont descouvertes : ce sont elles qui nous ont appris la religion<sup>1</sup>, la moderation, la la grandeur de courage, et qui ont arraché nostre ame des tenebres, pour luy faire veoir toutes choses haultes, basses, premieres, et moyennes; ce sont elles qui nous fournissent de quoy bien et heureusement vivre, et nous guident à passer nostre aage sans desplaisir et sans offense : » cetuy cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu toutvivant et toutpuissant? et, quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus douce et plus constante que ne feut la sienne,

<sup>1</sup> Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 26. — C.

Deus ille fuit, deus, inclute Memmi,  
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ  
Nunc appellatur Sapientia; quique per artem  
Fluctibus è tantis vitam, tantisque tenebris,  
In tam tranquilla et tam clara luce locavit<sup>1</sup>:

voilà des paroles tresmagnifiques et belles; mais un bien legier accident meit l'entendement de cettuy cy<sup>2</sup> en pire estat que celuy du moindre berger, nonobstant ce dieu precepteur, et cette divine sapience. De mesme impudence est cette promesse du livre de

<sup>1</sup> Il fut un dieu, illustre Memmius; oui, il fut un dieu, celui qui le premier trouva cet art de vivre auquel on donne aujourd'hui le nom de Sagesse; celui qui, par cet art vraiment divin, a fait succéder le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres. LUCRET. l. 5, v. 8.

<sup>2</sup> De Lucrèce, qui, dans les vers qui précèdent cette période, parle si magnifiquement d'Épicure et de sa doctrine; car un breuvage, que lui donna sa femme ou sa maîtresse, lui troubla si fort la raison, que la violence du mal ne lui laissa que quelques intervalles lucides, qu'il employa à composer son poëme; et le porta enfin à se tuer lui-même. EUSEBIU *Chronicon*. — C.

Democritus <sup>1</sup>, « Je m'en voys parler de toutes choses; » et ce sot tiltre, qu'Aristote <sup>2</sup> nous preste, de « dieux mortels; » et ce iugement de Chrysippus, que « Dion <sup>3</sup> estoit aussi vertueux que Dieu : » et mon Seneca recognoist, dict il, que « Dieu luy a donné le vivre, mais qu'il a de soy le bien vivre; » conformément à cet aultre, *In virtute verè gloriamur; quod non contingeret, si id donum à deo, non à nobis haberemus* <sup>4</sup>: cecy est aussi de Seneca <sup>5</sup>: « que le sage a la fortitude pareille à Dieu, mais en l'humaine foiblesse; par où il le surmonte. » Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille temerité : il n'y a aucun de nous qui s'offense tant de se veoir appa-

<sup>1</sup> CIC. *Acad. quæst.* l. 2, c. 23. — C.

<sup>2</sup> CIC. *de Finib.* l. 2, c. 13. — C.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Des communes conceptions des Stoïques*, c. 30. — C.

<sup>4</sup> C'est avec raison que nous nous glorifions de notre vertu; ce qui ne seroit point, si nous la tenions d'un dieu, et non pas de nous-mêmes. CIC. *de Nat. Deor.* l. 3, c. 36.

<sup>5</sup> *Epist.* 53, à la fin. — C.

rier à Dieu, comme il faict de se veoir de-  
primer au reng des aultres animaulx : tant  
nous sommes plus ialoux de nostre interest,  
que de celuy de nostre Createur!

Mais il fault mettre aux pieds cette sotté  
vanité, et secouer vivement et hardiement  
les fondements ridicules sur quoy ces faulses  
*opinions* se bastissent. Tant qu'il pensera  
avoir quelque moyen et quelque force de soy,  
iamais l'homme ne recognoistra ce qu'il  
doibt à son maistre; il fera tousiours de ses  
œufs poules, comme on dict : il le fault  
mettre en chemise. Voyons quelque notable  
exemple de l'effect de sa philosophie : Pos-  
sidonius, estant pressé d'une si douloureuse  
*maladie qu'elle luy faisoit tordre les bras et*  
*grincer les dents*, pensoit bien faire la figue  
à la douleur, pour s'escrier contre elle : « Tu  
as beau faire <sup>1</sup>, si ne diray ie pas que tu sois  
mal. » Il sent mesmes passions que mon la-  
quay; mais il se brave <sup>2</sup>; sur ce qu'il contient  
au moins sa langue sous les loix de sa secte :

<sup>1</sup> Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 25. — C.

<sup>2</sup> *Il fait le brave, parce qu'il, etc.* — E. J.

*re succumbere non oportebat, verbis gloriantem* <sup>1</sup>. Archesilas <sup>2</sup>, estant malade de la goutte, Carneades, qui le veint visiter, s'en retournoit tout fasché; il le rappella, et, luy montrant ses pieds et sa poitrine: « Il n'est rien venu de là icy, » luy dict il. Cettuy cy a un peu meilleure grace, car il sent avoir du mal, et en vouldroit estre depestré, mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abattu ny affoibli; l'autre se tient en sa roideur, plus, ce crains ie, verbale, qu'essentielle: et Dionysius Heracleotes <sup>3</sup>, affligé d'une cuisson vehemente des yeulx, feut rengé à quitter ces resolutions stoïques. Mais, quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, d'esmoucer et rabbatre l'aigreur des infortunes qui nous suyvent, que fait elle que ce que fait beaucoup plus purement l'ignorance, et plus evidemment?

<sup>1</sup> Pour se glorifier de son courage, il ne falloit pas succomber en effet. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 12.

<sup>2</sup> Cic. *de Finib.* l. 5, c. 31. — C.

<sup>3</sup> Cic. *de Finib.* l. 5, c. 31; et *Tusc. quæst.* l. 2, c. 25. — C.

Le philosophe Pyrrho<sup>1</sup>, courant en mer le hazard d'une grande tourmente, ne presentoit à ceulx qui estoient avecques luy à imiter, que la securité d'un porceau qui voya-geoit avec eulx, regardant cette tempeste sans effroy. La philosophie, au bout de ses preceptes, nous renvoye aux exemples d'un athlete et d'un muletier, ausquels on veoid ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleur et d'autres inconveniens, et plus de fermeté, que la science n'en fournit oncques à aucun qui n'y feust nay et préparé de soy mesme par habitude naturelle. Qui faict qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant, et ceulx d'un cheval, plus ayseement que les nostres, si ce n'est l'ignorance? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination? nous en veoyons ordinairement se faire saigner, purger et medeciner, pour guarir des maulx qu'ils ne sentent qu'en leurs discours? Lorsque les vrays maulx nous fail-

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Pyrrhon*, l. 9, segm. 69.  
— C.

lent, la science nous preste les siens : cette couleur et ce teinct vous presagent quelque defluxion <sup>1</sup> catarrheuse; cette saison chaulde vous menace d'une esmotion fiebvreuse; cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche vous advertit de quelque notable et voisine indisposition : et enfin elle s'en adresse tout destrousseement <sup>2</sup> à la santé mesme; cette alaigresse et vigueur de ieu- nesse ne peult arrester en une assiette, il luy fault desrobber du sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesme. Comparez la vie d'un homme asservi à telles imaginations, à celles d'un laboureur se laissant aller aprez son appetit naturel, mesurant les choses au seul sentiment present, sans science et sans prognostique, qui n'a du mal que lorsqu'il l'a; où l'aultre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ayt aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps de souffrir le mal lorsqu'il y sera, il l'anticipe par fantasie, et luy court au

<sup>1</sup> *Fluxion.* — E. J.

<sup>2</sup> *Ouvertement.* — E. J.

devant. Ce que ie dis de la medecine se peut tirer, par exemple, generalement à toute science : de là est venue cette ancienne opinion des philosophes, qui logeoient le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de notre iugement. Mon ignorance preste autant d'occasion d'esperance que de crainte ; et, n'ayant aultre regle de ma santé que celle des exemples d'aultruy et des evenements que ie veois ailleurs en pareille occasion, i'en treuve de toutes sortes, et m'arreste aux comparaisons qui me sont plus favorables. Je receois la santé les bras ouverts, libre, plaine, et entiere ; et aiguise mon appetit à la iouir, d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire et plus rare : tant s'en fault que ie trouble son repos et sa douceur par l'amertume d'une nouvelle et contraincte forme de vivre. Les bestes nous montrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous aporte de maladies : ce qu'on nous dict de ceux du Bresil, qu'ils ne mourroient que de vieillesse, on l'attribue à la serenité et tranquillité de leur air ; ie l'attribue plustost à la tranquillité et serenité



de leur ame, deschargee de toute passion, pensee, et occûpation tendue ou desplaisante; comme gents qui passoient leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans religion quelconque. Et d'où vient, ce qu'on veoid par experience, que les plus grossiers et plus lourds sont plus fermes et plus desirables aux executions amoureuses; et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un gallant homme; sinon qu'en cettuy cy l'agittation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt et lasse, comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soy mesme? Qui la desment, qui la iecte plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa poincte, son agilité, et enfin sa force propre? de quoy se faict la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse? Comme des grandes amitez naissent de grandes inimitiez; des santez vigoreuses, les mortelles maladies: ainsi des rares et vives agitations de nos ames, les plus excellentes manies et les plus destracquees; il n'y a qu'un demi tour de cheville à passer de

l'un à l'autre. Aux actions des hommes insensés, nous voyons combien proprement la folie convient avecques les plus vigoreuses operations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avecques les gaillardes eslevations d'un esprit libre, et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellents : aussi n'en est il point qui ayent tant de propension à la folie. Infinis esprits se treuvent ruynez par leur propre force et soupplesse : quel sault vient de prendre, de sa propre agitation et alaigresse, l'un des plus iudicieux, ingenieux, et plus formez à l'air de cette antique et dure poësie, qu'autre poëte italien aye iamais esté? n'a il pas de quoy sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtriere? à cette clarté, qui l'a aveuglé? à cette exacte et tendue apprehension de la raison, qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse queste des sciences, qui l'a

<sup>1</sup> Le fameux Torquato Tasso, auteur de la *Jérusalem délivrée*. — C.

conduit à la bestise ? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a rendu sans exercice et sans ame ? l'eus plus de despit encores que de compassion, de le veoir à Ferrare en si piteux estat, survivant à soy mesme, mescognoissant et soy et ses ouvrages, lesquels, sans son sceu, et toutesfois à sa veue, on a mis en lumiere incorrigez et informes.

Voulez vous un homme sain, le voulez vous réglé, et en ferme et seure posture ? affublez le de tenebres d'oisifveté et de pesanteur : il nous fault abestir, pour nous assagir<sup>1</sup> ; et nous esblouïr, pour nous guider. Et si on me dict que la commodité d'avoir l'appetit froid et mouce aux douleurs et aux maux, tire aprez soy cette incommodité de nous rendre aussi, par consequent, moins aigus et friands à la iouissance des biens et des plaisirs ; cela est vray : mais la misere de nostre condition porte que nous n'avons pas tant à iouïr qu'à fuyr, et que l'extreme volupté ne nous touche pas comme

<sup>1</sup> *Rendre sage.* — E. J.

une légère douleur, *segnius homines bona quàm mala sentiunt*<sup>1</sup> : nous ne sentons point l'entière santé, comme la moindre des maladies ;

Pungit

In cute vix summâ violatum plagula corpus ;  
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc iuvat  
unum,

Quòd me non torquet latus aut pes : cætera  
quisquam

Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem<sup>2</sup> :

notre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal. Voilà pourquoy la secte de philosophie<sup>3</sup>, qui a le plus faict valoir la vo-

<sup>1</sup> Les hommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur. TITE LIVE, l. 30. c. 21.

<sup>2</sup> Nous sentons vivement la piquûre qui nous effleure à peine, et nous ne sommes pas sensibles au plaisir de la santé. L'homme se félicite de n'avoir ni la pleurésie ni la goutte ; mais à peine sait-il qu'il est sain et plein de vigueur. *Stephani Boetiani poemata*. — Ces vers latins, qu'on a attribués à Ennius, sont tirés d'une satire latine d'Estienne de la Boëtie. — C.

<sup>3</sup> La secte épicurienne. — C.

lupté, encores l'a elle rengee à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien que l'homme puisse esperer, comme disoit Ennius,

Nimium boni est, cui nihil est mali<sup>1</sup>;

car ce mesme chatouillement et aiguïscement qui se rencontre en certains plaisirs, et semble nous enlever au-dessus de la santé simple et de l'indolence; cette volupté active, mouvante, et ie ne sçais comment cuisante et mordante, celle là mesme ne vise qu'à l'indolence, comme à son but; l'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir et se loger en repos et en l'exemption de cette fiebvre : ainsi des aultres. Je dis doncques que si la simplesse nous achemine à n'avoir point de mal, elle nous achemine à un tresheureux estat, selon nostre condition. Si ne la fault il point imaginer si plombeë qu'elle soit du tout sans sentiment : car

<sup>1</sup> ENNIUS apud CIC. *de Finib.* l. 2, c. 13.

Crantor avoit bien raison de combattre l'indolence d'Épicurus, si on la bastissoit si profonde que l'abord mesme et la naissance des maux en feust à dire, « Je ne loue point cette indolence qui n'est ny possible ny desirable : ie suis content de n'estre pas malade ; mais si ie le suis, ie veulx sçavoir que ie le suis ; et si on me cauterise ou incise, ie le veulx sentir<sup>1</sup>. De vray, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quant et quand la cognoissance de la volupté, et enfin aneantiroit l'homme : *Istud nihil dolere, non sine magnâ mercede contingit, immanitatis in animo, stuporis in corpore*<sup>2</sup>. Le mal est, à l'homme, bien à son tour : ny la dou-

<sup>1</sup> *Nec absurdè Crantor : Minimè, inquit, assentior ùs qui istam nescio quam indolentiam magnoperè laudant, quæ nec potest ulla esse, nec debet. Ne ægrotus sim, inquit ; sed si fuerim, sensus adsit, sive secetur quid, sive avellatur à corpore. Cic. Tusc. quæst. l. 3, c. 7.—C.*

<sup>2</sup> Cette indolence ne se peut acquérir, qu'il n'en coûte cher à l'esprit et au corps ; il faut que l'esprit devienne féroce, et que le corps tombe en une sorte de léthargie. Cic. *Tusc. quæst. l. 3, c. 6.*

leur ne luy est tousiours à fuyr, ny la volupté tousiours à suyvre.

C'est un tresgrand advantage pour l'honneur de l'ignorance, que la science mesme nous reiecte entre ses bras, quand elle se treuve empeschee à nous roidir contre la pesanteur des maulx ; elle est contraincte de venir à cette composition, de nous lascher la bride, et donner congé, de nous sauver en son giron, et nous mettre, soubs sa faveur, à l'abri des coups et iniures de la fortune : car que veult elle dire aultre chose, quand elle nous presche « De retirer nostre pensee des maulx qui nous tiennent, et l'entretenir des voluptez perdues ; De nous servir, pour consolation des maulx presents, de la souvenance des biens passez ; et D'appeller à nostre secours un contentement esvanoui, pour l'opposer à ce qui nous presse ? » *Levationes ægritudinum in avocatione à cogitandâ molestiâ, et revocatione ad contemplandas voluptates, ponit* <sup>1</sup> : si ce n'est que où la force luy manque, elle veult user de ruse, et don-

<sup>1</sup> Pour bannir le chagrin, il faut, dit Épicure,

ner un tour de souplesse et de iambe où la vigueur du corps et des bras vient à lui faillir; car non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fiebvre chaulde, quelle monnoye est ce de le payer de la soubvenance de la douceur du vin grec? ce seroit plustost luy empirer son marché :

Che ricordarsi il ben doppia la noia <sup>1</sup>.

De mesme condition est cet aultre conseil que la philosophie donne <sup>2</sup>, « De maintenir en la memoire seulement le bonheur passé, et d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts; » comme si nous avions en nostre pouvoir la science de l'oubli : et conseil duquel nous valons moins, encores un coup.

Suavis est laborum præteritorum memoria <sup>3</sup>.

écarter toute idée fâcheuse, et se rappeler des idées riantes, Cic. *Tusc. quæst.* l. 3, c. 15.

<sup>1</sup> Le souvenir du bien double le mal.

<sup>2</sup> Cic. *Tusc. quæst.* l. 3, c. 15. — C.

<sup>3</sup> Des maux passés le souvenir est doux.

EURIPID. apud Cic. *de Finib.* l. 2, c. 32.



Comment, la philosophie, qui me doit mettre les armes à la main pour combattre la fortune; qui me doit roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversitez humaines, vient elle à cette mollesse de me faire conniller par ces destours couards et ridicules! car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist; voire, il n'est rien qui imprime si vivvement quelque chose en nostre souvenance, que le desir de l'oublier: c'est une bonne manière de donner en garde, et d'empreindre en nostre ame quelque chose, que de la solliciter de la perdre. Et cela est faux, *Est situm in nobis, ut et adversa quasi perpetuâ oblivione obruamus, ut secunda iucundè et suaviter meminerimus*<sup>1</sup>; et cecy est vray, *Memini etiam quæ nolo: oblivisci non possum quæ volo*<sup>2</sup>. Et de qui est ce con-

<sup>1</sup> Il est en notre puissance d'effacer entièrement nos malheurs de notre mémoire, et de rappeler dans notre esprit l'agréable souvenir de tout ce qui nous est arrivé d'heureux. Cic. *de Finib.* l. 1, c. 17.

<sup>2</sup> Je me souviens des choses que je voudrois ou-

seil <sup>1</sup>? de celuy, *qui se unus sapientem profiteri sit ausus* <sup>2</sup> ;

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes Præstinxit stellas, exortus uti ætherius sol <sup>3</sup>.

De vuidet et desmunir la memoire, est ce pas le vray et propre chemin à l'ignorance?

Iners malorum remedium ignorantia est <sup>4</sup>.

Nous voyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter, du vulgaire, des apparences frivoles, où la raison vive et forte ne peult assez, pourveu

blier, et je ne puis oublier celles que je vouldrois bannir de mon souvenir. *Cic. de Finib. l. 2, c. 32.*

<sup>1</sup> *Ce conseil d'ensevelir nos malheurs dans un éternel oubli? de celui, etc. — C.*

<sup>2</sup> Qui, seul entre les hommes, a osé se dire sage. *Cic. de Finib. l. 2, c. 32.*

<sup>3</sup> Qui, par son génie, supérieur à tous les hommes, les a tous effacés; comme le soleil, en se levant, éteint tous les feux célestes. *LUCRET. l. 3, v. 1056.*

<sup>4</sup> Et l'ignorance n'est à nos maux qu'un faible remède. *SÉNÈQUE, OEdip. act. 3, v. 7.*

qu'elles nous servent de contentement et de consolation : où ils ne peuvent guarir la playe, ils sont contents de l'endormir et pallier. Je crois qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoient adiouster de l'ordre et de la constance, en un estat de vie qui se mainteinst en plaisir et en tranquillité par quelque foiblesse et maladie de iugement, qu'ils ne l'acceptassent :

Potare, et spargere flores  
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi<sup>1</sup>.

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'avis de Lycas : cettuy cy ayant, au demourant, ses mœurs bien reglees, vivant doucement et paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son debvoir envers les siens et estrangiers, se preservant tresbien des choses nuisibles, s'estoit, par quelque alteration de sens, imprimé en la cervelle une resverie. C'est qu'il pensoit estre

<sup>1</sup> (*Et ne disent avec Horace :*) Au hasard de passer pour fou, je veux boire, je veux me couronner de fleurs. Hor. epist. 5, v. 14.

perpetuellement aux theatres à y veoir des passetemps, des spectacles, et des plus belles comedies du monde. Guari qu'il feut, par les medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les meist en procez pour le restablir en la douceur de ces imaginations :

Pol ! me occidistis, amici,  
Non servastis, ait ; cui sic extorta voluptas,  
Et demptus, per vim, mentis gratissimus error <sup>1</sup>

d'une pareille resverie à celle de Trasylaus <sup>2</sup> fils de Pythodorus, qui se faisoit accroire que tous les navires qui relaschoient du port de Pyree et y abordoient ne travailloient que pour son service : se reiouissant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avecques ioye. Son frere Crito <sup>3</sup>, l'ayant faict

<sup>1</sup> Ah ! mes amis, qu'avez-vous fait ? En me guérissant, vous m'avez tué ! C'est m'ôter tous mes plaisirs, que de m'arracher de l'âme cette douce erreur dont j'étois enchanté. HOR. epist. 2, l. 2, v. 138.

<sup>2</sup> Toute cette histoire est prise d'ATHÉNÉE, l. 12, à la fin. Elle est aussi dans ÉLIEN, *Var. Hist.* l. 4, c. 25, où l'on trouve *Thrasylus* au lieu de *Thrasylaus*.

<sup>3</sup> ATHÉNÉE, l. 12, à la fin. — C.

remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition en laquelle il avoit vescu en liesse, et deschargé de tout desplaisir. C'est ce que dict ce vers ancien grec, qu' « Il y a beaucoup de commodité à n'estre pas si advisé, »

Εν τῷ φρονεῖν γὰρ μηδὲν, ἡδίστος βίος <sup>1</sup>.

Et l'Ecclesiaste, « En beaucoup de sagesse, beaucoup de desplaisir : et, Qui acquiert science, s'acquiert du travail et du torment <sup>2</sup>. »

Cela mesme à quoy la philosophie consent en general, cette derniere recepte qu'elle ordonne à toute sorte de necessitez, qui est De mettre fin à la vie que nous ne pouvons supporter; *Placet? pare: Non placet? quâcumque vis exi.... Pungit dolor? vel fodiat sanè? si nudus es, da iugulum, sin tectus armis vulcaniis, id est fortitudine, resiste* <sup>3</sup>; et ce mot des Grecs convives qu'ils

<sup>1</sup> Sophocles in *Ajace* Μακρυγοφῶρα, 554.

<sup>2</sup> C. I, v. 18. — C.

<sup>3</sup> Te plaît-elle encore, supporte-la. En es-tu las? sors-en par où tu voudras.... La douleur te perce, te

y appliquent, *Aut bibat, aut abeat*<sup>1</sup>, qui sonne plus sortablement en la langue d'un Gascon, qui change volontiers en V le B, qu'en celle de Cicero:

Vivere si rectè nescis, decede peritis.  
Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti;  
Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo  
Rideat, et pulset lasciva decentiùs ætas<sup>2</sup>:

qu'est ce, dis-ie, que ce consentement de la

déchire? prête le flanc, si tu es sans défense; mais, si tu es couvert des armes de Vulcain, c'est-à-dire, armé de force et de courage, résiste. — Les premières paroles sont un passage altéré de SÉNÈQUE, epist. 70, que voici dans son intégrité: *Placet? vive. Non placet? licet eo reverti undè venisti.* Le reste est de CICÉRON, *Tusc. quæst.* l. 2, c. 13. — C.

<sup>1</sup> Qu'il boive ou qu'il s'en aille. CIC. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 4.

<sup>2</sup> Si tu ne sais point user de la vie, cède la place à ceux qui le savent. Tu as assez joué, assez bu, assez mangé; il est temps pour toi de faire retraite. Ne crains-tu pas de t'enivrer, et de devenir la risée et le jonet des jeunes gens à qui la gaité convient mieux qu'à toi? HOR. epist. 2, l. 2, v. 213.

philosophie, sinon une confession de son impuissance, et un renvoi non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir, et au non estre ?

Democritum postquàm matura vetustas  
Admonuit memorem motus languescere mentis,  
Sponte suâ letho caput obvius obtulit ipse <sup>1</sup>.

C'est ce que disoit Antisthenes <sup>2</sup>, « qu'il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre; » et ce Chrysippus alleguoit sur ce propos de poëte Tyrtaeus <sup>3</sup>,

De la vertu, ou de mort approcher :

et Cratez <sup>4</sup> disoit « que l'amour se guaris-

<sup>1</sup> Démocrite, averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençoient à s'user, alla lui-même au-devant de la mort. LUCRET. l. 3, v. 1052.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Contredits des philosophes Stoïques*, e. 14. — C.

<sup>3</sup> *Id. ibid.*

<sup>4</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Cratès*, l. 6, segm. 86. — C.

soit par la faim, sinon par le temps; et, à qui ces deux moyens ne plairoient, par la hart <sup>1</sup>. » Ce Sextius, duquel Seneque et Plutarque <sup>2</sup> parlent avecques si grande recommandation, s'estant iecté, toutes choses lissees, à l'estude de la philosophie, delibera de se precipiter en la mer, voyant le progres de ses estudes trop tardif et trop long: il couroit à la mort, au default de la science. Voicy les mots de la loy sur ce subiect: « Si d'aventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain, et se peult on sauver, à nage, hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau; car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps. » Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente et meilleure,

<sup>1</sup> *La corde.* Hart signifie proprement, 1<sup>o</sup> un lien de bois mince et tortillé qui sert à lier un fagot; 2<sup>o</sup> la corde d'un pendu, parce qu'on pendoit jadis les criminels à des arbres avec une hart.— E. J.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Comment on pourra apercevoir si on amende*, etc., c. 5.



comme ie commenceois tantost à dire : Les simples, dict saint Paul, et les ignorants, s'eslevent et se saisissent du ciel; et nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abismes infernaux. Je ne m'arreste ny à Valentionian<sup>1</sup>, ennemy déclaré de la science et des lettres, ny à Licinius, tous deux empereurs romains qui les nommoient le venin et la peste de tout estat politique; ny à Mahumet, qui, comme i'ay entendu, interdit la science à ses hommes : mais l'exemple de ce grand Lycurgus, et son auctorité, doibt certes avoir grand poids, et la reverence de cette divine police lacedomienne, si grande, si admirable, et si long temps fleurissante en vertu et en bonheur, sans aucune institution ny exercice de lettres. Ceulx qui reviennent de ce monde nouveau, qui a esté descouvert du temps de nos peres par les

<sup>1</sup> Comme on ne connoit point d'empereur romain de ce nom, je crois, dit M. Amaury Duval, qu'il s'agit ici de *Valens*, empereur, qui vivoit dans la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle, et qui fut, en effet, comme Licinius, un ennemi déclaré des sciences et de la philosophie.

Espagnols, nous peuvent tesmoigner combien ces nations, sans magistrat et sans loy, vivent plus legitiment et plus reglement que les nostres, où il y a plus d'officiers et de loix qu'il n'y a d'autres hommes, et qu'il n'y a d'actions ;

Di citatorie piene , et di libelli ,  
 D'esamine, e di carte di procure ,  
 Hanno le mani e il seno , e gran fastelli  
 Di chiose , di consigli , e di letture ,  
 Per cui le facultà de' poverelli  
 Non sono mai nelle città sicure ;  
 Hanno dietro e dinanzi , e d'ambi i lati ,  
 Notai , procuratori , ed avvocati ' .

C'estoit ce que disoit un senateur romain des

' Ils ont le sein et les mains pleines d'ajournements, de requêtes, d'informations, de lettres et de procurations; ils marchent chargés de sacs remplis de gloses, de consultations et de procédures. Poursuivi par ces hommes avides, le pauvre peuple n'est jamais en sûreté dans les villes; par devant, par derrière, des deux côtés, il est entouré d'une foule de notaires, de procureurs et d'avocats, qui ne le quittent jamais. *Orlando furioso*, cant. 14, stanz. 84.

derniers siècles<sup>1</sup>, Que leurs predecesseurs avoient l'haleine puante à l'ail, et l'estomach musqué de bonne conscience; et qu'au contraire, ceulx de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puants au dedans à toute sorte de vices: c'est à dire, comme ie pense, qu'ils avoient beaucoup de sçavoir et de suffisance, et grand'faulte de preud'homme. L'incivilité, l'ignorance, la simplese, la rudesse, s'accompaignent volontiers de l'innocence; la curiosité, la subtilité, le sçavoir, traisnent la malice à leur suytte: l'humilité, la crainte, l'obeissance, la debonnaireté, qui sont les pieces principales pour la conservation de la société humaine, demandent une ame vuide, docile, et presumant peu de soy. Les chrestiens ont une particuliere cognoissance combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme: le soing de s'augmenter en sagesse et en science, feut la premiere ruyne du genre humain;

<sup>1</sup> C'est un passage de Varron, qu'on trouve dans NONNIUS MARCELLUS, au mot *Cepe*, p. 201, ed. Mercier, — C.

c'est la voie par où il s'est précipité à la damnation éternelle, l'orgueil est sa perte et sa corruption; c'est l'orgueil qui iecte l'homme à quartier des voyes communes, qui luy faict embrasser les nouvelletez, et aimer mieulx estre chef d'une troupe errante et desvoyee au sentier de perdition, aimer mieulx estre regent et precepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité, se laissant mener et conduire par la main d'aultruy à la voye battue droicturiere. C'est à l'aventure ce que dict ce mot grec ancien, que « la superstition suyt l'orgueil, et luy obeit comme à son pere » : « ἡ δεισιδαιμονία καθάπερ πατρὶ τῷ τύφῳ πειθεται. O cuider <sup>2</sup> ! combien tu nous empesches !

Après que Socrates feut adverti que le dieu de sagesse luy avoit attribué le nom de Sage, il en feut estonné; et, se recherchant et secouant partout, n'y trouvoit aucun

<sup>1</sup> C'est un mot de Socrate, s'il faut en croire STOBÉE, qui le lui attribue, *segm. 22.* — C.

<sup>2</sup> O présomption ! combien tu nous nuis ! — E. J.

fondement à cette divine sentence : il en sçavoit de iustes, temperants, vaillants, sçavants comme luy, et plus eloquents, et plus beaux, et plus utiles au païs. Enfin il se resolut, qu'il n'estoit distingué des aultres, et n'estoit sage, que parce qu'il ne se tenoit pas tel; et que son dieu estimoit bestise singuliere à l'homme l'opinion de science et de sagesse; et que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance, et la simplicité sa meilleure sagesse. La sainte parole declare miserables ceulx d'entre nous qui s'estiment : « Bourbe et cendre, leur dict elle, qu'as tu à te glorifier? » Et ailleurs, « Dieu a faict l'homme semblable à l'ombre; » de laquelle qui iugera, quand par l'esloingnement de la lumiere elle sera esvanouïe? Ce n'est rien que de nous. Il s'en fault tant que nos forces conceoivent la haulteur divine, que, des ouvrages de nostre Createur, ceulx là portent mieulx sa marque et sont mieulx siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable; elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre

l'humaine raison : si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle, et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere. *Meliùs scitur Deus, nesciendo*<sup>1</sup>, dict saint Augustin; et Tacitus, *Sanctius est ac reverentiùs de actis deorum credere, quàm scire*<sup>2</sup>; et Platon estime qu'il y ayt quelque vice d'impieté à trop curieusement s'enquerir et de Dieu, et du monde, et des causes premieres des choses : *Atque illum quidem parentem huius universitatis invenire difficile, et, quùm iam inveneris, indicare in vulgus, nefas*<sup>3</sup>, dict Cicero. Nous disons bien, Puissance, Verité, Iustice : ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand;

<sup>1</sup> On connoît mieux ce qu'est la Divinité quand on se soumet à l'ignorer. D. AUGUSTIN, l. 3, *de Ordine*, c. 16.

<sup>2</sup> A l'égard de ce que font les dieux, il est plus religieux et plus respectueux de croire que de s'insultir. TACIT, *de Mor. German.* c. 34.

<sup>3</sup> Il est difficile de connoître l'auteur de cet univers : et, si on parvient à le découvrir, il n'est pas permis de le faire connoître au vulgaire. CIC. *Timæus*, c. 2.

mais cette chose là, nous ne la voyons aucunement ny ne la concevons : Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu aime,

Immortalia mortali sermone notantes <sup>1</sup> :

ce sont toutes agitations et esmotions qui ne peuvent loger en Dieu, selon nostre forme; ny nous, l'imaginer selon la sienne. C'est à Dieu seul de se cognoistre, et interpreter ses ouvrages; et <sup>2</sup> le fait en nostre langue improprement, pour s'avaller et descendre à nous, qui sommes à terre couchez. La prudence <sup>3</sup>, comment luy peult elle convenir, qui est l'eslite entre le bien et le mal : veu que nul mal ne le touche? quoy <sup>4</sup> la raison

<sup>1</sup> Exprimant des choses divines en termes humains. LUCRET. l. 5, v. 122.

<sup>2</sup> C'est-à-dire, *et il fait, etc., afin de s'abaisser, et de, etc.* — E. J.

<sup>3</sup> Montaigne transcrit ici un long passage de Cicéron sans le nommer. Voyez *de Nat. Deor.* l. 3, c. 15. — C.

<sup>4</sup> *En quoi lui peuvent convenir la raison et l'intelligence, desquelles, etc.* — E. J.

et l'intelligence, desquelles nous nous servons pour arriver, par les choses obscures, aux apparentes : veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu? la iustice, qui distribue à chacun ce qui luy appartient, engendree pour la société et communauté des hommes, comment est elle en Dieu? la temperance, comment? qui est la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la divinité : la fortitude à porter la douleur, le labour, les dangiers, luy appartiennent aussi peu; ces trois choses n'ayants nul accez prez de luy : parquoy Aristote <sup>1</sup> le tient egualement exempt de vertu et de vice : *Neque gratiâ neque irâ teneri potest; quòd quæ talia essent, imbecilla essent omnia* <sup>2</sup>. La participation que nous avons à la cognoissance de la Verité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise : Dieu nous a assez appris.

<sup>1</sup> *Ethic. Nicom.* 7, 1. — C.

<sup>2</sup> Il n'est susceptible ni de haine ni d'amour, parce que ces passions décèlent des êtres foibles. *Cic. de Nat. Deor.* l. 1, c. 17.



cela par les tesmoins qu'il a choisis du vulgaire, simples et ignorants, pour nous instruire de ses admirables secrets. Nostre foy, ce n'est pas nostre acquest; c'est un pur present de la liberalité d'aultruy : ce n'est pas par discours <sup>1</sup>, ou par nostre entendement, que nous avons receu nostre religion; c'est par auctorité et par commandement estrangier : la foiblesse de nostre iugement nous y ayde plus que la force, et nostre aveuglement plus que nostre clairvoyance; c'est par l'entremise de nostre ignorance, plus que de nostre science, que nous sommes sçavants de ce divin sçavoir. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette cognoissance surnaturelle et celeste : apportons y seulement, du nostre, l'obeïssance et la subiection; car, comme il est escript : « Je destruiray la sapience des sages, et abbatray la prudence des prudents : où est le sage? où est l'escrivain? où est le disputateur de ce siecle? Dieu n'a il pas abesty la sapience de ce

<sup>1</sup> *Par raisonnement.* — E. J.

monde? car, puisque le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu, par l'ignorance et simplesse de la predication, sauver les croyants <sup>1</sup>. »

Si me fault il veoir enfin s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche; et si cette queste qu'il y a employee depuis tant de siecles l'a enrichi de quelque nouvelle force et de quelque verité solide. Je crois qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir appris à recognoistre sa foiblesse. L'ignorance, qui estoit naturellement en nous, nous l'avons, par longue estude, confirmee et averee. Il est advenu aux gents veritablement sçavants ce qui advient aux espics de bled; ils vont s'eslevant et se haulsant la teste droicte et fiere, tant qu'ils sont vuides; mais quand ils sont pleins et grossis de grains en leur maturité, ils commencent à s'humilier et baisser les cornes : pareillement, les hommes ayant

<sup>1</sup> S. PAUL, *Épît. aux Corinth.* c. 1, v. 19, etc.  
—C.

tout essayé, tout sondé, et n'ayant trouvé, en cet amas de science et provision de tant de choses diverses, rien de massif et ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur presumption, et recogneu leur condition naturelle. C'est ce que Velleius reproche à Cotta et à Cicero <sup>1</sup>, « qu'ils ont appris de Philo n'avoir rien appris. » Pherecydes, l'un des sept sages, escrivant à Thales, comme il expiroit, « l'ay, dict il <sup>2</sup>, ordonné aux miens, aprez qu'ils m'aurent enterré, de te porter mes escripts. S'ils contentent et toy et les aultres sages, publie les; sinon, supprime les : ils ne contiennent nulle certitude qui me satisface à moy mesme; aussi ne foys ie pas profession de sçavoir la verité, ny d'y attaindre : i'ouvre les choses plus que ie ne les descouvre. » Le plus sage

<sup>1</sup> *Ambo, inquit, ab eodem Philone nihil scire didicistis.* Apud Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 17. — Ce Philon, philosophe académicien, vivoit du temps de Cicéron, et l'avoit eu pour auditeur. — C.

<sup>2</sup> Cette lettre, vraie ou fausse, est dans DIOGÈNE LAERCE, l. 1, à la fin de la *Vie de Phérécyde*, segm. 122. — C.

homme <sup>1</sup>, qui feut oncques, quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, respondict, « Qu'il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien <sup>2</sup>. » Il verifioit ce qu'on dict, que la plus grand' part de ce que nous sçavons est la moindre de celle que nous ignorons; c'est à dire, que ce mesme que nous pensons sçavoir, c'est une piece, et bien petite, de nostre ignorance. Nous sçavons les choses en songe, dict Platon, et les ignorons en verité : *Omnes penè veteres nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt : angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ* <sup>3</sup>. Cicero mesme, qui devoit au sçavoir tout son vaillant, Valerius <sup>4</sup> dict que, sur sa vieillesse, il commença à desestimer les lettres : et, pendant qu'il les traictoît, c'estoit sans obligation d'aucun party; suyvant ce qui luy

<sup>1</sup> Socrate. — C.

<sup>2</sup> CIC. *Acad. quæst.* l. 1, c. 4. — C.

<sup>3</sup> Presque tous les anciens ont dit qu'on ne pouvoit rien connoître, rien concevoir, ni rien savoir; que nos sens étoient bornés, notre esprit foible, et notre vie courte. CIC. *Acad. quæst.* l. 1, c. 13.

<sup>4</sup> VALÈRE-MAXIME, l. 2, c. 2, art. 2. — C.

sembloit probable, tantost en l'une secte, tantost en l'autre; se tenant tousiours sous la dubitation de l'academie : *Dicendum est, sed ita ut nihil adfirmem; quæram omnia, dubitans plerumque, et mihi diffidens* <sup>1</sup>.

J'aurois trop beau ieu, si ie voulois considerer l'homme en sa commune façon et en gros; et le pourrois faire pourtant par sa regle propre, qui iuge la verité, non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

Qui vigilans stertit,  
Mortua cui vita est propè iam vivo atque videnti <sup>2</sup>;

qui ne se sent point, qui ne se iuge point, qui laisse la pluspart de ses facultez naturelles, oysifves : ie veulx prendre l'homme

<sup>1</sup> Je vais vous répondre (*dit-il à son frère*), mais sans rien affirmer; je chercherai toujours, mais je douterai souvent, et je me défierai de moi-même. *Cic. de Divinat.* l. 2, c. 3.

<sup>2</sup> Qui dort en veillant, qui est presque mort, quoiqu'il vive et qu'il ait les yeux ouverts. *LUCRET.* l. 3, v. 1061, 1059.

en sa plus haulte assiette. Considerons le en ce petit nombre d'hommes excellents et triez, qui, ayants esté douez d'une belle et particuliere force naturelle, l'ont encores roidie et aiguisee par soing, par estude, et par art, et l'ont montee au plus hault poinct de sagesse où elle puisse attaindre : ils ont manié leur ame à tous sens et à tous biais, l'ont appuyee et estansonnee de tout le secours estrangier qui luy a esté propre, et enrichie et ornee de tout ce qu'ils ont peu emprunter, pour sa commodité, du dedans et dehors du monde : c'est en eulx que loge la haulteur extreme de l'humaine nature : ils ont réglé le monde de polices et de loix; ils l'ont instruit par arts et sciences, et instruit encores par l'exemple de leurs mœurs admirables. Je ne mettray en compte que ces gens là, leur tesmoignage, et leur experience; voyons iusques où ils sont allez, et à quoy ils se sont tenus : les maladies et les defaults que nous trouverons en ce college là, le monde les pourra hardiement bien advouer pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en

vient à ce poinct <sup>1</sup>, ou qu'il dict qu'il l'a trouvee; ou qu'elle ne se peult trouver; ou qu'il en est encore en queste. Toute la philosophie est despartie en ces trois genres : son desseing est de chercher la vérité, la science, et la certitude. Les peripateticiens, epicuriens, stoïciens, et aultres, ont pensé l'avoir trouvee : ceulx cy ont establi les sciences que nous avons, et les ont traictees comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, et les academiciens, ont desesperé de leur queste, et iugé que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens : la fin de ceulx cy, c'est la foiblesse et humaine ignorance; ce party a eu la plus grande suite et les sectateurs les plus nobles. Pyr-

<sup>1</sup> C'est précisément par là que Sextus Empiricus, d'où Montaigne a tiré bien des choses, commence son livre *des Hypotiposes pyrrhoniennes* : de là il infère, comme Montaigne, Qu'il y a trois manières générales de philosopher; l'une dogmatique, l'autre académique, et l'autre sceptique : les uns assurent qu'ils ont trouvé la vérité; les autres déclarent qu'elle est au-dessus de notre compréhension, et les autres la cherchent encore. — C.

rho, et aultres sceptiques ou epechistes, les dogmes de qui plusieurs anciens ont tenu estre tirez de Homere, des sept sages, et d'Archilochus et d'Euripides, et y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent qu'ils sont encores en recherche de la verité : ceulx cy iugent que ceulx là qui peusent l'avoir trouvee se trompent infiniment, et qu'il y a encores de la vanité trop hardie en ce second degré qui assure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre ; car cela, d'establiir la mesure de nostre puissance, de cognoistre et iuger la difficulté des choses, c'est une grande et extreme science, de laquelle ils doubtent que l'homme soit capable :

Nil sciri si quis putat, id quoque nescit,  
An sciri possit; quoniam nil scire fatetur <sup>1</sup>.

L'ignorance qui se sçait, qui se iuge, et qui se condamne, ce n'est pas une entiere igno-

<sup>1</sup> Quiconque croit qu'on ne peut rien savoir, ne sait pas même si on ne peut rien savoir, puisqu'il reconnoît qu'il ne sait rien lui-même. LUCRET. l. 4, v. 470.



rance; pour l'estre, il fault qu'elle s'ignore soy mesme : de façon que la profession des pyrrhoniens est de bransler, doubter, et enquerir, ne s'asseurer de rien, de rien ne se respondre. Des trois actions de l'ame, l'imaginative, l'appetitive, et la consentante, ils en receoivent les deux premieres; la dernière, ils la soustiennent et la maintiennent ambiguë, sans inclination ny approbation d'une part ou d'aulture, tant soit elle legiere. Zenon <sup>1</sup> peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame : la main espandue et ouverte, c'estoit Apparence; la main à demy serree, et les doigts un peu croches, Consentement; le poing fermé, Comprehension; quand de la main gauche il venoit encores à clorre ce poing plus estroict, Science. Or, cette assiette de leur iugement <sup>2</sup>, droicte et inflexible, recevant tous obiects sans application et consentement, les achemine à leur Ataraxie <sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 47. — C.

<sup>2</sup> *Du jugement des pyrrhoniens.* — C.

<sup>3</sup> *Impassibilité.* — E. J.

qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science que nous pensons avoir des choses, d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderés, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouveleté, la rebellion, la desobeïssance, l'opiniastreté, et la pluspart des maulx corporels : voire ils s'exemptent par là de la ialousie de leur discipline ; car ils débattent d'une bien molle façon ; ils ne craignent point la revanche à leur dispute : quand ils disent que le poisant va contre bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust ; et cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation et surseance de iugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions, que pour combattre celles qu'ils pensent que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soustenir : tout leur est un ; ils n'y ont aucun choix. Si vous établissez que la neige soit noire ; ils argumentent, au rebours, qu'elle est blanche : si vous dites qu'elle n'est

ny l'un ny l'autre; c'est à eulx à maintenir qu'elle est tous les deux : si, par certain iugement, vous tenez que vous n'en sçavez rien; ils vous maintiendront que vous le sçavez : oui; et si, par un axiome affirmatif, vous assurez que vous en doutez, ils vous iront debattant que vous n'en doutez pas, ou que vous ne pouvez iuger et establir que vous en doutez. Et, par cette extremité de doute, qui se secoue soy mesme, ils se separent et se divisent de plusieurs opinions, d'entre celles mesmes qui ont maintenu en plusieurs façons le doute et l'ignorance. Pourquoi ne leur sera il permis, disent ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'autre iaulne, à eulx aussi de douter? est il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambiguë? et, où<sup>1</sup> les autres sont portez, ou par la coustume de leurs païs, ou par l'institution des parents, ou par rencontre, com-

<sup>1</sup> *Et puisque.* C'est ce que doit signifier *et où*, dans cet endroit. — C.

me par une tempeste, sans iugement et sans choix, voire le plus souvent avant l'aage de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou stoïque ou epicurienne, à laquelle ils se treuvent hypothequez, asservis et collez, comme à une prinse qu'ils ne peuvent demordre, *ad quamcumque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquàm ad saxum, adhærescunt*<sup>1</sup>; pourquoy à ceulx cy ne sera il pareillement concedé de maintenir leur liberté, et considerer les choses sans obligation et servitude? *hoc liberiores et solutiores, quòd integra illis est iudicandi potestas*<sup>2</sup>. N'est ce pas quelque avantage de se trouver desengagé de la necessité qui bride les aultres? vault il pas mieulx demeurer en suspens, que de s'infrasquer<sup>3</sup> en tant d'er-

<sup>1</sup> Ils s'attachent à la première secte qu'ils rencontrent; de même que le malheureux matelot saisit le premier rocher vers lequel le pousse la tempête. CIC. *Acad. quæst.* l. 2, c. 3.

<sup>2</sup> D'autant plus libres, qu'ils ont une pleine puissance de juger. *Id. ib.*

<sup>3</sup> S'embarrasser, s'embrouiller. — *Infrasquer* vient de l'italien *infrascare*, qui signifie couvrir de feuil-

reurs que l'humaine fantasie a produictes? vault il pas mieulx suspendre sa persuasion, que de se mesler à ces divisions seditieuses et querelleuses? Qu'iray ie choisir? « Ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choisissiez. » Voylà une sottre response : à laquelle pourtant il semble que tout le dogmatisme arrive, par qui il ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux party, iamais il ne sera si seur, qu'il ne vous faille, pour le deffendre, attaquer et combattre cent et cent contraires partis : vault il pas mieulx se tenir hors de cette meslee? Il vous est permis d'espouser, comme vostre honneur et vostre vie, la creance d'Aristote sur l'eternité de l'ame, et desdire et desmentir Platon là dessus; et à eulx il sera interdit d'en doubter? S'il est loisible à Panætius<sup>1</sup> de soustenir son iugement autour des aruspices, songes, oracles,

*lages*, et, par métaphore, *embrouiller*, *embarrasser*. — C.

<sup>1</sup> *De suspendre son jugement*, etc. Voyez Ctc. *Acad. quæst.* l. 2, c. 33. — C.

vaticinations, desquelles choses les stoïciens ne doutent aucunement ; pourquoy un sage n'osera il, en toutes choses, ce que cetuy cy ose en celles qu'il a apprinses de ses maistres, establies du commun consentement de l'eschole, de laquelle il est sectateur et professeur ? Si c'est un enfant qui iuge, il ne sçait que c'est ; si c'est un sçavant, il est preoccupé. Ils se sont réservé un merveilleux avantage au combat, s'estant deschargez du soing de se couvrir : il ne leur importe qu'on les frappe, pourveu qu'ils frappent ; et font leurs besongnes de tout : s'ils vainquent, vostre proposition cloche ; si vous, la leur : s'ils faillent, ils verifient l'ignorance ; si vous faillez, vous la verifiez : s'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien ; s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesme : *Ut quùm in eâdem re paria contrariis in partibus momenta inveniuntur facilius ab utràque parte assertio sustineatur* <sup>1</sup> : et font estat de trouver bien plus facilement

<sup>1</sup> Afin que, trouvant sur un même sujet des raisons égales pour et contre, on puisse aisément

pourquoy une chose soit faulse, que non pas qu'elle soit vraye ; et ce qui n'est pas, que ce qui est ; et ce qu'ils ne croient pas, que ce qu'ils croient. Leurs façons de parler sont, « Je n'establis rien : Il n'est non plus ainsi qu'ainsin, ou que ny l'un ny l'autre : Je ne le comprends point : Les apparences sont eguales partout : La loy de parler, et pour et contre, est pareille : Rien ne semble vray, qui ne puisse sembler fauls. » Leur mot sacramental, c'est ἐπίχω, c'est à dire, « ie soustiens, ie ne bouge<sup>1</sup> : » voilà leurs refrains, et aultres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere, et tresparfaicte surseance et suspension de iugement : ils se servent de leur raison pour enquerir et pour debattre, mais non pas pour arrester et choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un iu-

suspendre son iugement des deux côtés. Cic. *Acad. quæst.* l. 1, c. ult.

<sup>1</sup> *J'arrête, je suspens mon iugement. — C. — Retineo assensum, neque affirmans, neque negans. — E. J.*

gement sans pente et sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conceoit le pyrrhonisme. L'exprime cette fantasie autant que ie puis, parce que plusieurs la treuvent difficile à concevoir; et les aucteurs mesmes la representent un peu obscurement et diversement. Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon : ils se prestant et accommodent aux inclinations naturelles <sup>1</sup>, à l'impulsion et contraincte des passions, aux constitutions des loix et des coustumes, et à la tradition des arts : *Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodò uti, voluit* <sup>2</sup>. Ils laissent guider à ces choses là leurs actions communes, sans aucune opinion ou iugement : qui faict que ie ne puis pas bien assortir à ce discours ce que on dict de Pyrrho; ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche

<sup>1</sup> C'est ce que Sextus Empiricus déclare expressément, et en autant de mots, *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 11, p. 6.—C.

<sup>2</sup> Car Dieu nous a refusé la connoissance de ces choses, et ne nous en a accordé que l'usage. *Cic. de Divinat.* l. 1, c. 18.





et inassociable, attendant le heurt des charrettes, se presentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux lois. Cela est encherir sur sa discipline : il n'a pas voulu <sup>1</sup> se faire pierre ou souche ; il a voulu se faire homme vivant, discourant, et raisonnant, iouissant de tous plaisirs et commoditez naturelles, et se servant de toutes ses pieces corporelles et spirituelles, en regle et droiciture : les privileges fantastiques, imaginaires et fauls, que l'homme s'est usurpé, de regenter, d'ordonner, d'establir, il les a de bonne foy renoncez et quittez.

Si n'est il point de secte <sup>2</sup> qui ne soit contraincte de permettre à son sage de suyvre assez de choses non comprinses, ny perceues, ny consenties, s'il veult vivre : et quand il monte en mer, il suyt ce desseing, igno-

<sup>1</sup> Montaigne, qui se déclare ici tout ouvertement, et avec raison, contre cette aveugle insensibilité qu'on a imputée à Pyrrhon, semble la reconnoître ailleurs, quoiqu'elle lui paroisse, dit-il, *quasi incroyable*, l. 2, c. 29, vers le commencement.—C.

<sup>2</sup> Montaigne ne fait ici que copier CICÉRON, *Acad. quæst.* l. 2, c. 31.—C.

rant s'il luy sera utile; et se plie, à ce que le vaisseau est bon, le pilote expérimenté, la saison commode; circonstances probables seulement, aprez lesquelles il est tenu d'aller, et se laisser remuer aux apparences, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrariété. Il a un corps, il a une ame; les sens le poulsent, l'esprit l'agite. Encores qu'il ne treuve point en soy cette propre et singuliere marque de iuger, et qu'il s'apperceoive qu'il ne doibt engager son consentement, attendu qu'il peult estre quelque fauls pareil à ce vray, il ne laisse de conduire les officcs de sa vie pleinement et commodement. Combien y a il d'arts qui font profession de consister en la coniecture plus qu'en la science; qui ne décident pas du vray et du fauls, et suyvent seulement ce qui le semble? Il y a, disent ils, et vray et fauls; et y a en nous de quoy le chercher, mais non pas de quoy l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieulx de nous laisser manier, sans inquisition, à l'ordre du monde: une ame garantie de preiugez a un merueilleux advancement vers la tranquillité; gents qui iugent

et contreroollent leurs iuges, ne s'y soumettent iamais deuement.

Combien, et aux loix de la religion, et aux loix politiques, se treuvent plus dociles, et aysez à mener, les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillants et pedagogues des causes divines et humaines! Il n'est rien<sup>1</sup> en l'humaine invention où il y ayt tant de verisimilitude et d'utilité : cette cy presente l'homme nud et vuide; recognoissant sa foiblesse naturelle; propre à re-

<sup>1</sup> Dans l'édition in-4<sup>o</sup> de 1588, ces paroles, *il n'est rien, etc.*, suivent immédiatement celles de *renorcez et quittez*, qui terminent l'avant-dernier paragraphe. C'est ce qui me fait croire que Montaigne veut dire ici qu'il n'y a rien de plus vraisemblable et de plus utile que la philosophie pyrrhoniennue. Celle-ci, ajoute-t-il, presente l'homme nu, et vide, etc. La longue addition qui sépare ces deux phrases dans l'édition de 1595, fait qu'on ne peut pas deviner le rapport qu'il a en vue, et qu'il apercevoit sans peine, parce que la liaison de ses idées lui étoit sans cesse présente. Mais il nous faut quelquefois une attention très-suivie, pour ne pas perdre le fil de ses raisonnements. — N.

ceveoir d'en hault quelque force estrangiere; desgarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger en soy la divine; aneantissant son iugement pour faire plus de place à la foy; n'y mescreant, ny établissant aulcun dogme contre les observances communes; humble, obeissant, disciplinable, studieux, ennemy iuré d'heresie, et s'exemptant, par consequent, des vaines et irreligieuses opinions introduictes par les faulses sectes: c'est une charte blanche, preparee à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonceons à nous; mieulx nous en valons: « accepte, dict l'Ecclesiaste, en bonne part, les choses au visage et au goust qu'elles se presentent à toy, du iour à la iournee; le demourant est hors de ta cognoissance. » *Dominus scit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt* <sup>1</sup>.

Voilà comment, des trois generales sectes de philosophie, les deux font expresse pro-

<sup>1</sup> Dieu sait que les pensées des hommes ne sont que vanité. *Psalm. 94, secundum Hebr. v.*

fession de dubitation et d'ignorance : et en celle des dogmatistes, qui est troisieme, il est aysé à decouvrir que la pluspart n'ont prins le visage de l'assurance, que pour avoir meilleure mine; ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude, que nous montrer iusques où ils estoient allez en cette chasse de la verité, *quam docti fingunt, magis quam uerunt* <sup>1</sup> Timæus <sup>2</sup>, ayant à instruire Socrates de ce qu'il sçait des dieux, du monde et des hommes, propose d'en parler comme un homme à un homme; et maintient qu'il suffit, si ses raisons sont probables comme les raisons d'un aultre : car les exactes raisons n'estre en sa main, ny en mortelle main. Ce que l'un de ses sectateurs a ainsin imité : *Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa quæ dixero ; sed, ut homunculus, probabilia coniecturâ sequens* <sup>3</sup> ; et cela sur le discours du mespris

<sup>1</sup> Que les savants font à leur fantaisie, plutôt qu'ils ne la connoissent.

<sup>2</sup> PLATON, dans le *Timée*.—C.

<sup>3</sup> Je m'expliquerai comme je pourrai ; mais, en

de la mort, discours naturel et populaire : ailleurs il l'a traduit sur le propos mesme de Platon : *Si fortè, de deorum naturâ ortu- que mundi disserentes, minùs id quod habemus in animo consequimur, haud erit mirum : æquum est enim meminisse, et me, qui disseram, hominem esse, et vos, qui iudicetis ; ut, si probabilia dicentur, nihil ultrà requiratis*<sup>1</sup>. Aristote nous entasse ordinairement un grand nombre d'autres opinions, et d'autres creances, pour y comparer la sienne, et nous faire veoir de combien il est allé plus oultre,

m'écoutant, ne croyez pas entendre Apollon sur son trépied, et ne prenez pas ce que je dirai pour des vérités indubitables : je ne suis qu'un homme ordinaire, et je ne cherche à découvrir par conjecture que la vraisemblance. *Cic. Tusc. quæst. l. 1, c. 9.*

<sup>1</sup> Si, en discourant sur la nature de Dieu et sur l'origine du monde, je ne puis atteindre le but que je me propose, il ne faut pas vous en étonner ; car vous devez vous souvenir que moi, qui vais discourir, et vous, qui devez juger, nous ne sommes que des hommes : ainsi, si je ne vous donne que des probabilités, ne me demandez rien de plus. *Cic. Timæus. c. 3.*

et combien il approche de plus prez la verisimilitude : car la verité ne se iuge point par auctorité et tesmoignage d'aultrui ; et pourtant evita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escripts. Cettuy là<sup>1</sup> est le prince des dogmatistes ; et si, nous apprenons de luy que le beaucoup sçavoir apporte l'occasion de plus doubter :<sup>2</sup> on le veoid à escient se couvrir souvent d'obscurité si espesse et inextricable, qu'on n'y peult rien choisir de son advis ; c'est par effect un pyrrhonisme sous une forme resolutifve. Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantasie d'aultruy par la sienne : *Qui requirunt quid de quâque re ipsi sentiamus, curiosiùs id faciunt quàm necesse est... Hæc in philosophiâ ratio, contra omnia disserendi, nullamque rem aperte iudicandi, profecta a Socrate, repetita ab Arcesildâ, confirmata à Carneade, usque ad nostram*

<sup>1</sup> *Aristote est le prince des dogmatistes, et cependant nous apprenons de lui que, etc. — C.*

<sup>2</sup> *Qui plura novit eum majora sequuntur dubia.* Cette pensée n'est point d'Aristote. On l'attribue à Æneas Silvius, qui a été pape sous le nom de Pie II. — N.

*viget ætatem..... Hi sumus , qui omnibus veris falsa quædam adiuncta esse dicamus , tantâ similitudine , ut in iis nulla insit certè iudicandi et assentiendi nota* <sup>1</sup>. Pourquoi , non Aristoste seulement , mais la pluspart des philosophes ont affecté la difficulté <sup>2</sup> , si ce n'est pour faire valoir la vanité du subiect , et amuser la curiosité de nostre esprit , luy donnant où se paistre , à ronger cet os creux et descharné ? Clitomachus <sup>3</sup> affermoit n'avoir iamais sceu , par les escripts de Carneades , entendre de quelle opinion il estoit ;

<sup>1</sup> Ceux qui voudront savoir ce que nous pensons sur chaque matière , poussent trop loin la curiosité... La secte des académiciens , dont le caractère est de tout soumettre à la dispute , sans décider sur rien ; cette secte qui a été fondée par Socrate , rétablie par Arcésilas , et affermie par Carnéade , a fleuri jusqu'à nos jours.... Voilà donc ce que nous disons : c'est que le faux est partout mêlé avec le vrai , et lui ressemble si fort , qu'il n'y a point de marque certaine pour le distinguer. *Cic. de Nat. Deor.* l. 1, c. 5.

<sup>2</sup> *L'obscurité.*—C.

<sup>3</sup> *Cic. Acad. quæst.* l. 4, c. 45 ; et *DIOGÈNE LAERCE , Vie de Clitomachus* , l. 4 , segm. 67.—C.



pourquoy a evité aux siens Épicurus <sup>1</sup> la facilité ; et Heraclitus en a esté surnommé σκοτεινός <sup>2</sup>. La difficulté est une monnoye que les sçavants emploient, comme les ioueurs de passe passe, pour ne descouvrir l'inanité de leur art, et de laquelle l'humaine bestise se paye ayseement :

Clarus, ob obscuram linguam, magis inter inanes :

.....  
Omnia enim stolidi magis admirantur amantque  
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt <sup>3</sup>.

Cicero <sup>4</sup> reprend aulcuns de ses amis d'avoir accoustumé de mettre à l'astrologie, au droict, à la dialectique et à la geometrie, plus de temps que ne meritoient ces arts ; et que cela

<sup>1</sup> C'est pourquoi Épicure a évité, dans ses écrits, d'être clair et facile à entendre. — E. J.

<sup>2</sup> Ténébreux. — E. J.

<sup>3</sup> C'est par l'obscurité de son langage qu'Héraclite s'est attiré la vénération des hommes superficiels ; car la stupidité n'estime et n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux. LUCRET. l. I., v. 640.

<sup>4</sup> De Offic. l. I, c. 6. — C.

les divertissoit des debvoirs de la vie, plus utiles et honnestes : les philosophes cyrenaiques<sup>1</sup> mesprisoient egualement la physique et la dialectique : Zenon, tout au commencement des livres de la republique, declaroit inutiles toutes les liberales disciplines<sup>2</sup> : Chrysippus disoit<sup>3</sup> que ce que Platon et Aristote avoient escript de la logique, ils l'avoient escript par ieu et par exercice ; et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere : Plutarque le dict de la metaphysique ; Epicurus l'eust encores dict de la rhetorique, de la grammaire, poësie, mathematique, et, hors la physique, de toutes les sciences ; et Socrates, de toutes aussi, sauf celle seulement qui traicte des mœurs et de la vie : de quelque chose

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 92.  
— C.

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Zénon*, l. 7, segm. 32.  
— C.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*, e. 25.—Ici Montaigne a été trompé par sa mémoire : Chrysippe, dans Plutarque, dit précisément le contraire de ce qu'il lui fait dire.—C.

qu'on s'enquist à luy , il ramenoit en premier lieu tousiours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie presente et passee, lesquelles il examinait et iugeoit, estimant tout aultre apprentissage subsequitif à celuy là et supernumeraire ; *parùm mihi placeant eæ litteræ , quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt* <sup>1</sup> ; la pluspart des arts ont esté ainsi mesprisees par le mesme sçavoir : mais ils n'ont pas pensé qu'il feust hors de propos d'exercer leur esprit, ez choses mesmes où il n'y avoit aucune solidité proufitable.

Au demourant , les uns ont estimé Platon dogmatiste ; les aultre, dubitateur ; les aultres , en certaines choses l'un , et en certaines choses l'aultre : le conducteur de ses dialogismes , Socrates , va tousiours demandant et esmouvant la dispute , non iamais l'arrestant , iamais satisfaisant ; et dict n'avoir aultre science que la science de s'opposer. Ho-

<sup>1</sup> Je méprise ces arts qui ne servent en rien à rendre vertueux ceux qui les possèdent. SALLUST. *Jugurth. Bell. Marii oratio*

mere, leur aucteur, a planté egualement les fondements à toutes les sectes de philosophie, pour montrer combien il estoit indifferent par où nous allassions. De Platon nasquirent dix sectes diverses, dict on; aussi, à mon gré, iamais instruction ne feut titubante et rien asseverante<sup>1</sup>, si la sienne ne l'est.

Socrates disoit, que les sages femmes, en prenant ce mestier de faire engendrer les aultres, quittent le mestier d'engendrer, elles: que luy, par le tiltre de Sage homme que les dieux luy ont deferé, s'estoit aussi desfaict, en son amour virile et mentale, de la faculté d'enfanter; se contentant d'ayder et favoriser de son secours les engendrants, ouvrir leur nature, graisser leur conduicts, faciliter l'ysue de leur enfantement, iuger d'iceluy, le baptiser, le nourrir, le fortifier, l'emmaillotter, et circoncire; exerçant et maniant son esprit aux perils et fortunes d'aultruy.

Il est ainsi<sup>2</sup> de la pluspart des aucteurs

<sup>1</sup> *Vacillante, et n'assurant rien.* — E. J.

<sup>2</sup> Pour voir le rapport de cette phrase, il faut la

de ce tiers genre, comme les anciens ont remarqué des escripts d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes, et aultres : ils ont une forme d'escrire, douteuse en substance et en desseing, enquerant plustost qu'instruisant; encores qu'ils entresement leur style de cadences dogmatistes. Cela se veoid il pas aussi bien en Seneque et en Plutarque? combien disent ils tantost d'un visage, tantost d'un aultre, pour ceulx qui y regardent de prez? Et les reconciliateurs des iuriconsultes devoient premierement les concilier chascun à soy. Platon me semble avoir aimé cette forme de philosopher par dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantasies. Diversement traicter les matieres, est aussi bien les traicter que conformement, et mieulx; à sçavoir plus copieusement et utilement. Prenons exemple

lier avec celle qui commence l'avant dernier alinea, et qui finit par ces mots : *en certaines choses l'un, en certaines choses l'aultre*. C'est ainsi qu'elles sont liées dans l'édition de 1588.—A. D.

de nous : les arrests font le poinct extremesme du parler dogmatiste et resolutif ; si est ce que ceulx que nos parlements presentent au peuple , les plus exemplaires , propres à nourrir en luy la reverence qu'il doibt à cette dignité , principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent , prennent leur beauté , non de la conclusion qui est à eulx quotidienne , et qui est commune à tout iuge , tant comme de la disceptation<sup>1</sup> et agitation des diverses et contraires ratiocinations que la matiere du droict souffre : et le plus large champ aux reprehensions d'une part des philosophes à l'encontre des aultres , se tire des contradictions et diversitez , en quoy chascun d'eulx se treuve empestre<sup>2</sup> ; ou par desseing , pour montrer la vacillation de l'esprit humain autour de toute matiere , ou forcé ignoramment par la volubilité et incomprehensibilité de toute matiere , que<sup>3</sup>

<sup>1</sup> *Examen.* — C'est le mot latin *disceptatio* , discussion.

<sup>2</sup> C'est-à-dire , laquelle incomprehensibilité est indiquée par ce refrain ( souvent employé par Plutar-

signifie ce refrain : « en un lieu glissant et coulant suspendons nostre creance ; » car, comme dict Euripides ,

Les œuvres de Dieu, en diverses  
Façons, nous donnent des traverses <sup>1</sup> ;

semblable à celui qu'Empedocles <sup>2</sup> semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur, et forcé de la verité : « non, non, nous ne sentons rien, nous ne veoyons rien; toutes choses nous sont occultes, il n'en est aucune de laquelle nous puissions établir quelle elle est; » revenant à ce mot divin: *Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ*

que, Sénèque, et plusieurs autres écrivains de cet ordre) : *En un lieu glissant et coulant, suspendons notre créance; car, comme dit Euripide,*

Les œuvres de Dieu, etc. ;

*refrain semblable à celui qu'Empédoele semoit souvent, etc.* — E. J.

<sup>1</sup> De la traduction d'Amyot. PLUTARQUE, dans le traité *des Oracles qui ont cessé*, c. 25. — C.

<sup>2</sup> Voyez SEXTUS EMPIRICUS, *Adv. math.*; et CICÉRON, *Quæst. Acad.* l. 4, c. 5. — C.

*adinventiones nostræ et providentiæ* <sup>1</sup>. Il ne fault pas trouver estrange, si gents desesperez de la prinse, n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse, l'estude estant de soy une occupation plaisante, et si plaisante, que, parmi les voluptez, les stoïciens defendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent de la bride, et treuvent de l'intemperance à trop sçavoir. Democritus <sup>2</sup>, ayant mangé à sa table des figues qui sentoient le miel, commença soudain à chercher en son esprit d'ou leur venoit cette douceur inusitee; et, pour s'en esclaircir, s'alloit lever de table pour veoir l'assiette du lieu où ces figues avoient esté cueillies : sa chambriere, ayant entendu la

<sup>1</sup> Les pensées des hommes sont timides; leur prévoyance et leurs inventions sont incertaines. *Sapientia libro*, c. 9, v. 1.

<sup>2</sup> Voyez PLUTARQUE (*Des propos de table*, l. 1, quest. 10), qui fait manger un concombre à Démocrite, τὸν σίκνον, et non pas une figue, τὸ σῦκον. C'est la traduction française d'Amyot, ou la traduction latine de Xylander, qui a égaré Montaigne.



cause de ce remuement, luy dict, en riant, qu'il ne se peinast plus pour cela, car cestoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Il se despita de quoy elle luy avoit osté l'occasion de cette recherche, et desrobbé matiere à sa curiosité : « Va, luy dict il, tu m'as faict desplaisir ; ie ne lairray pourtant d'en chercher la cause, comme si elle estoit naturelle : » et volontiers n'eust failly de trouver quelque raison vraye à un effect fauls et supposé. Cette histoire d'un fameux et grand philosophe, nous represente bien clairement cette passion studieuse qui nous amuse à la poursuyte des choses, de l'acquest desquelles nous sommes desesperes : Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un qui ne vouloit pas estre esclairci de ce quoy il estoit en doute, pour ne perdre le plaisir de le chercher ; comme l'aulture, qui ne vouloit pas que son medecin luy ostast l'alteration de la fiebvre, pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en beuvant : *Satiùs est supervacua discere, quàm nihil*'.

' Il vaut mieux apprendre des choses inutiles, que de ne rien apprendre. SENECA, epist. 88.

Tout ainsi qu'en toute pasture, il y a le plaisir souvent seul ; et tout ce que nous prenons, qui est plaisant, n'est pas tousiours nutritif, ou sain : pareillement ce que nostre esprit tire de la science, ne laisse pas d'estre voluptueux, encores qu'il ne soit ny alimentant ny salutaire. Voicy comme ils disent : « La consideration de la nature est une pasture propre à nos esprits ; elle nous esleve et enfle, nous faict desdaigner les choses basses et terriennes, par la comparaison des superieures et celestes ; la recherche mesme des choses occultes et grandes est tresplaisante, voire à celuy qui n'en acquiert que la reverence et crainte d'en iuger : » ce sont des mots de leur profession. La vaine image de cette maladifve curiosité, se veoid plus expressement encores en cet aultre exemple qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche : Eudoxus<sup>1</sup> souhaitoit et prioit les dieux, qu'il peust une fois veoir

<sup>1</sup> Dans le traité de PLUTARQUE, *Qu'on ne sauroit vivre joyusement selon la doctrine d'Épicure*, l. 8, de la traduction d'Amyot. Vous trouverez dans Dio-

le soleil de prez , comprendre sa forme , sa grandeur et sa beauté , à peine d'en estre bruslé soubdainement. Il veult , au prix de sa vie , acquérir une science , de laquelle l'usage et possession luy soit quant et quant ostee ; et , pour cette soubdaine et volage cognoissance , perdre toutes aultres cognoissances qu'il a , et qu'il peult acquérir par aprez.

Je ne me persuade pas ayseement qu'Epicurus, Platon et Pythagoras, nous ayent donné pour argent comptant leurs Atomes, leurs Idees, et leurs Nombres : ils estoient trop sages pour establir leurs articles de foy de chose si incertaine et si debattable. Mais, en cette obscurité et ignorance du monde, chascun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere; et ont promené leur ame à des inventions qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence, pourveu que, toute

GÈNE LAERCE, l. 8, segm. 86, 91, la *Vie d'Eudoxus*, célèbre philosophe pythagoricien, qui étoit contemporain de Platon. — C.

faulſe, elle ſe peut maintenir contre les oppoſitions contraires : *Unicuique iſta pro ingenio finguntur, non ex ſcientiæ vi*<sup>1</sup> ?

Un ancien, à qui on reprochoit qu'il faiſoit profeſſion de la philoſophie, de laquelle pourtant en ſon iugement il ne tenoit pas grand compte, reſpondit que « Cela c'eſtoit véritablement philoſopher. » Ils ont voulu conſiderer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curioſité qui eſt en nous : aucunes choſes ils les ont eſcriptes pour le beſoing de la ſociété publique, comme leurs religions; et a eſté raifonnable, pour cette conſideration, que les communes opinions ils n'ayent voulu les eſplucher au vif, aux fins de n'engendrer du trouble en l'obeïſſance des loix et coutumes de leur païs. Platon traicte ce myſtere, d'un ieu aſſez decouvert : car, où il eſcript ſelon ſoy, il ne preſcript rien à certes<sup>2</sup> :

<sup>1</sup> Ces ſyſtèmes ſont les fictions du génie de chaque philoſophe, plutôt que le réſultat de leurs découvertes. M. SENECA. *ſuaſor.* 4.

<sup>2</sup> D'une manière certaine, affirmative. — E. J.

quand il faict le legiscateur, il emprunte un style regentant et asseverant, et si y mesle hardiement les plus fantastiques de ses inventions, autant utiles à persuader à la commune, que ridicules à persuader à soy mesme; sçachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, et, sur toutes, les plus farouches et enormes : et pourtant<sup>1</sup>, en ses loix, il a grand soing qu'on ne chante en publicque que des poësies, desquelles les fabuleuses feinctes tendent à quelque utile fin; estant si facile d'imprimer toute sorte de phantosmes en l'esprit humain, que c'est injustice de ne le paistre plustost de mensonges proufitables, que de mensonges ou inutiles, ou dommageables; il dict<sup>2</sup> tout destroussément, en sa Republique, « Que, pour le proufit des hommes, il est souvent besoing de les piper. « Il est aysé à distinguer quelques sectes avoir plus suyvi la verité, quelques aultres l'utilité, par où celles cy ont gagné credit. C'est la misere de nostre con-

<sup>1</sup> *C'est pourquoi.*

<sup>2</sup> PLATON, *de Republ.* l. 5. — C.

dition, que souvent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray, ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie : les hardies sectes, epicurienne, pyrrhonienne, nouvelle academique, encores sont elles contrainctes de se plier à la loy civile, au bout du compte. Il y a d'autres subiects qu'ils ont beluttez <sup>1</sup>, qui à gauche, qui à dextre, chascun se travaillant d'y donner quelque visage, à tort ou à droict; car, n'ayant rien trouvé de si caché de quoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des coniectures foibles et folles, non qu'ils les prinssent eulx mesmes pour fondement, ny pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude; *Non tam id sensisse quod dicerent, quam exercere ingenia materiæ difficultate videntur voluisse* <sup>2</sup>. Et si on ne le prenoit ainsi, com-

<sup>1</sup> *Blutés, passés au sas, au tamis, au blutoir. —*  
—E. J.

<sup>2</sup> Ils semblent n'avoir pas été convaincus de ce qu'ils disoient, mais avoir voulu seulement exercer leur esprit par la difficulté.

ment couvririons nous une si grande inconstance, variété, et vanité d'opinions, que nous veoyons avoir esté produictes par ces ames excellentes et admirables? car, pour exemple, qu'est il plus vain que de vouloir deviner Dieu par nos analogies et coniectures? le regler, et le monde, à nostre capacité et à nos loix? et nous servir, aux despens de la Divinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir à nostre naturelle condition; et, parce que nous ne pouvons estendre nostre veue iusques en son glorieux siege, l'avoir ramené çà bas à nostre corruption et à nos miseres?

De toutes les opinions humaines et anciennes, touchant la religion, celle là me semble avoir eu plus de vraysemblance et plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme une puissance incōprehensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, revenant et prenant en bonne part l'honneur et la reverence que les humains luy rendoient, sous quelque visage, sous quelque nom et en quelque maniere que ce feust :

Jupiter omnipotens, rerum, regumque, deùmque Progenitor genitrixque <sup>1</sup>.

Ce zele universellement a esté veu du ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruit de leur devotion; les hommes, les actions impies, ont eu partout les evenements sortables <sup>2</sup>; les histoires païennes recognoissent de la dignité, ordre, iustice, et des prodiges et oracles employez à leur proufit et instruction, en leurs religions fabuleuses : Dieu, par sa misericorde, daignant, à l'aventure, fomentier, par ces benefices temporels, les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison naturelle leur donnoit de luy au travers des faulses images de leurs songes. Non seulement faulses, mais impies aussi et iniurieuses, sont celles que l'homme a forgé de son invention; et de

<sup>1</sup> Tout-puissant Jupiter, père et mère du monde, et des dieux et des rois. *Valerius Soranus, in Divo Augustino, de Civit. Dei, l. 7, c. 9 et 11.*

<sup>2</sup> Montaigne, au l. 1, c. 31, blâme l'usage de chercher à affermir et appuyer notre religion par la prospérité de nos entreprises. Nostre creance, dit-il,



toutes les religions que saint Paul<sup>1</sup> trouva en credit à Athenes, celle qu'ils avoient dediée à une « Deité cachee et incogneue; » lui sembla la plus excusable.

Pythagoras adumbra<sup>2</sup> la verité de plus prez, iugeant que la cognoissance de cette cause premiere et Estre des estres devoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration; que ce n'estoit aultre chose que l'extreme effort de nostre imagination vers la perfection, chascun en amplifiant l'idee selon sa capacité. Mais si Numa entreprint de conformer à ce proiect la devotion de son peuple, l'attacher à une religion purement mentale, sans obiect prefix et sans meslange materiel, il entreprint chose de nul usage : l'esprit humain ne scauroit maintenir, vaguant en cet infini de pensees informes; il

a assez d'autres fondements sans l'auctoriser par les evenements. — A. D.

<sup>1</sup> *Actes des Apôtres*, c. 17, v. 23. — C.

<sup>2</sup> *Approcha la verité de plus près, en traça une image plus fidèle. Adumbrer est tout latin. Montaigne a francisé le verbe adumbrare, qui signifie imiter, représenter.* — A. D.

les luy fault compiler <sup>1</sup> en certaine image à son modele. La maïesté divine s'est ainsi, pour nous, aucunement laissé circonscrire aux limites corporels : ses sacrements supernaturels et celestes ont des signes de nostre terrestre condition : son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles ; car c'est l'homme qui croit et qui prie. Je laisse à part les aultres arguments qui s'emploient à ce subiect : mais à peine me feroit on accroire que la veue de nos crucifix et peincture de ce piteux supplice, que les ornements cerimonieux de nos eglises, que les voix accommodees à la devotion de nostre pensee, et cette esmotion des sens, n'eschauffent l'ame des peuples d'une passion religieuse de tresutile effect.

De celles <sup>2</sup> ausquelles on a donné corps, comme la necessité l'a requis parmy cette

<sup>1</sup> *Adapter à certaine image proportionnée à sa capacité.* — C.

<sup>2</sup> *Des divinités.* — Dans l'édition in-4° de 1588, cette phrase suit immédiatement celle où il parle de la *divinité incognue* adorée à Athènes. — A. D.

cecité universelle, ie me feusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceulx qui adoroient le soleil,

La lumière commune ,  
 L'œil du monde ; et si Dieu au chef porte des yeulx,  
 Les rayons du soleil sont ses yeulx radieux ,  
 Qui donnent vie à tous, nous maintiennent et gardent,  
 Et les faicts des humains en ce monde regardent :  
 Ce beau, ce grand soleil qui nous faict les saisons,  
 Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons ;  
 Qui remplit l'univers de ses vertus cognues ;  
 Qui d'un traict de ses yeux nous dissipe les nues :  
 L'esprit, l'ame du monde, ardent et flamboyant ;  
 En la course d'un iour tout le ciel tournoyant ;  
 Plein d'immense grandeur, rond, vagabond, et  
 ferme ;  
 Lequel tient dessous luy tout le monde pour  
 terme :  
 En repos, sans repos ; oysif, et sans séiour ;  
 Fils aîné de nature, et le pere du iour.

d'autant qu'oultre cette sienne grandeur et beauté, c'est la piece de cette machine que nous descouvrons la plus esloingnee de nous, et par ce moyen si peu cogneue, qu'ils estoient pardonnables d'en entrer en admiration et reverence.

Thales <sup>1</sup>, qui le premier s'enquit de telle matiere, estima dieu un esprit qui fait d'eau toutes choses : Anaximander <sup>2</sup>, que les dieux estoient mourants et naissants à diverses saisons, et que c'estoient des mondes infinis en nombre : Anaximenes <sup>3</sup>, que l'air estoit dieu, qu'il estoit produit et immense, tousiours mouvant. Anaxagoras <sup>4</sup>, le premier, a tenu la description et maniere de toutes choses estre conduite par la force et raison d'un esprit infini. Alcmaeon <sup>5</sup> a donné la divinité au soleil, à la lune, aux astres, et à l'ame. Pythagoras <sup>6</sup> a fait dieu un esprit espandu par la nature de toutes choses, d'où nos ames sont desprinses : Parmenides <sup>7</sup>, un cercle entourant le ciel, et maintenant le monde par l'ardeur de la lumiere. Empedocles <sup>8</sup>, disoit estre des dieux, les quatre na-

<sup>1</sup> Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 10.

<sup>2</sup> Id. *ibid.*—C.

<sup>3</sup> Id. *ibid.*—C.

<sup>4</sup> Id. *ibid.* c. 11.—C.

<sup>5</sup> Id. *ibid.*—C.

<sup>6</sup> Id. *ibid.*—C.

<sup>7</sup> Id. *ibid.*—C.

<sup>8</sup> Id. *ibid.* c. 12.—C.

tures, desquelles toutes choses sont faictes : Protagoras <sup>1</sup>, n'avoir rien que dire s'ils sont ou non, ou quels ils sont : Democritus <sup>2</sup>, tantost que les images et leurs circuitions sont dieux; tantost cette nature qui eslance ces images; et puis, nostre science et intelligence. Platon <sup>3</sup> dissipe sa creance à divers visages : il dict, au Timee, le pere du monde ne se pouvoir nommer; aux Loix, qu'il ne se fault enquerir de son estre; et ailleurs, en ces mesmes livres, il faict le monde, le ciel, les astres, la terre, et nos ames, dieux; et receoit, en oultre, ceulx qui ont esté receus par l'ancienne institution, en chasque republique. Xenophon <sup>4</sup> rapporte un pareil trouble, de la discipline de Socrates; tantost qu'il ne se fault enquerir de la forme de dieu; et puis il luy fait establir que le soleil est dieu, et l'ame, dieu; qu'il n'y en a qu'un; et puis,

<sup>1</sup> Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 12; et SEXTUS EMPIRIC. *Adv. math.* l. 8.—C.

<sup>2</sup> Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 12. — C.

<sup>3</sup> *Id. ibid.* — C.

<sup>4</sup> *Id. ibid.* — C.

qu'il y en a plusieurs. Speusippus <sup>1</sup>, nepveu de Platon, fait dieu certaine force gouvernant les choses, et qu'elle est animale. Aristote <sup>2</sup>, asture <sup>3</sup> que c'est l'esprit, assure le monde; asture il donne un aultre maistre à ce monde, et asture fait dieu l'ardeur du ciel. Xenocrates <sup>3</sup> en fait huict; les cinq nommez entre les planetes; le sixiesme, composé de toutes les estoiles fixes, comme de ses membres; le septiesme et huictiesme, le soleil et la lune. Heraclides Ponticus <sup>5</sup> ne fait que vaguer entre ses advis, et enfin prive dieu de sentiment, et le fait remuant de forme à aultre; et puis dict que c'est le ciel et la terre. Theophraste <sup>6</sup> se promene, de pareille irresolution, entre toutes ses fantasies; attribuant l'intendance du monde, tantost à l'entendement, tantost au ciel, tan-

<sup>3</sup> Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 13. — C.

<sup>2</sup> Id. ibid. — C.

<sup>3</sup> A cette heure, comme portent les autres éditions.  
— E. J.

<sup>4</sup> Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 13. — C.

<sup>2</sup> Id. ibid. — C.

<sup>6</sup> Id. ibid. — C.

tost aux estoiles : Strato <sup>1</sup>, que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter, et diminuer, sans forme et sentiment : Zeno <sup>2</sup>, la loy naturelle, commandant le bien et prohibant le mal ; laquelle loy est un animant <sup>3</sup>, et ostèlès dieux accoustumez, Iupiter, Iuno, Vesta : Diogenes apolloniates, que c'est l'aage <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 13.—C.

<sup>2</sup> Id. ibid. c. 14. — C.

<sup>3</sup> Un être animé, qui anime, donne l'âme, le mouvement et la vie. — E. J.

<sup>4</sup> Je ne sais où Montaigne pourroit avoir pris que l'Age étoit le dieu de Diogène d'Apollonie. Il nous dira lui-même, dans ce chapitre, que l'Air étoit le dieu de ce Diogène. Il faut donc qu'on ait mis *âge* au lieu de *air* dans une des premières éditions des *Essais*, d'où cette faute aura passé dans toutes celles qui ont suivi. Au reste, Cicéron assure positivement que l'Air est le dieu de Diogène Apolloniate : *Aër quo Diogenes Apolloniatas utitur Deo*. De Nat. Deor. l. 1, c. 12. Voyez S. AUGUSTIN, de Civit. Dei, l. 8, c. 2 ; et BAYLE, à l'article *Diogène d'Apollonie*. — C. — Je ne pense pas qu'il y ait ici une faute typographique : les anciens ont reconnu pour dieu ΑΙΩΝ, ou *Æon*, dont le nom grec signifie *âge* (ÆVUM), ainsi que *Kronos*, ou Saturne, dont le nom paroît

Xenophanes <sup>1</sup> faict dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avecques l'humaine nature. Ariston <sup>2</sup> estime la forme de dieu incomprenable, le prive de sens, et ignore s'il est animant ou aultre chose : Cleanthes <sup>3</sup>, tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de nature, tantost la chaleur supreme entourant et enveloppant tout. Perseus <sup>4</sup>, auditeur de Zeno, a tenu qu'on a surnommé dieux ceulx qui avoient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, et les choses mesmes proufitables. Chrysippus <sup>5</sup> faisoit un amas confus de toutes les precedentes sentences, est compte entre mille formes de dieux qu'il faict, les hommes aussi qui sont immortalisez.

n'être qu'une variante du mot grec *Χρόνος*, *tempus*.  
— E. J.

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Xénophanes*, l. 9, segm. 19. — C.

<sup>2</sup> CIC. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 14. — C.

<sup>3</sup> *Id. ibid.*

<sup>4</sup> CIC. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 15. — C.

<sup>5</sup> *Id. ibid.* — C.



Diagoras et Theodorus <sup>1</sup> nioient tout sec qu'il y eust des dieux. Epicurus <sup>2</sup> faict les dieux luisants, transparents et perflables <sup>3</sup>, logez, comme entre deux forts, entre deux mondes, à couvert des coups; revestus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage :

Ego deùm genus esse semper duxi, et dicam  
cœlitum;  
Sed eos non curare opinor quid agat humanum  
genus <sup>4</sup>.

Fiez vous à vostre philosophie; vantez

<sup>1</sup> Cic. de Nat. de Deor. l. 1, c. 23; et SEXTUS EMPIRICUS, *Adv. math.* l. 8. — C.

<sup>2</sup> Cic. de Divin. l. 2, c. 17. — C.

<sup>3</sup> *Aériens, donnant passage au vent, à l'air.* — *Perflables* est un mot forgé par Montaigne, qui l'a pris du latin de Cicéron; *perlucidos* et *perflabiles*. — A. D.

<sup>4</sup> J'ai toujours cru des dieux, et cru-toujours aussi Que des foibles mortels ils n'avoient nul souci.

ENNIUS in CICERONE, de Divin. l. 2, e. 50, traduction de Régnier.

vous d'avoir trouvé la febve au gasteau , à veoir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques ! Le trouble des formes mondaines a gagné sur moy que les diverses mœurs et fantasies aux miennes ne me déplaisent pas tant , comme elles m'instruisent ; ne m'enorgueillissent pas tant , comme elles me humilient en les conferant : et tout aultre chois , que celuy qui vient de la main expresse de Dieu , me semble chois de peu de prerogative. Je laisse à part les trains de vie monstrueux et contre nature. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subiect , que les escholes : par où nous pouvons apprendre que la fortune mesme n'est pas plus diverse et variable , que nostre raison , ny plus aveugle et inconsiderée. Les choses les plus ignorees sont plus propres à estre deïfies : parquoy , de faire de nous des dieux , comme l'antiquité , cela surpasse l'extreme foiblesse de discours <sup>1</sup>. J'eusse encores plustost suyvi ceulx qui adoroient le serpent , le chien , et le hœuf ; d'autant que

<sup>1</sup> *De la raison.* — E. J.

leur nature et leur estre nous est moins connue, et ayons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaist de ces bestes là, et leur attribuer des facultez extraordinaires; mais d'avoir fait des dieux de nostre condition, de laquelle nous debvons cognoistre l'imperfection, leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations et les parenteles, l'amour et la ialousie, nos membres et nos os, nos fiebvres et nos plaisirs, nos morts, nos sepultures, il fault que cela soit party d'une merveilleuse yresse de l'entendement humain;

Quæ procul usque adeò divino ab numine distant;  
Inque deùm numero quæ sint indigna videri<sup>1</sup>;

*Formæ, ætates, vestitus, ornatus noti sunt;  
genera, coniugia, cognationes, omniaque  
tractata ab similitudinem imbecillitatis hu-  
manæ : nam et perturbatis animis iuducun-  
tur; accipimus enim deorum cupiditates,*

<sup>1</sup> Toutes choses qui sont indignes des dieux, et qui n'ont rien de commun avec leur nature. LUCRET. l. 5, v. 123.

*ægritudines, iracundias* <sup>1</sup>; comme d'avoir attribué la divinité non seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, piété, mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misère, à la peur, à la fièvre, et à la male fortune, et aultres iniures de nostre vie fraile et caducque :

Quid iuvat hoc, templis nostros inducere mores?  
O curvæ in terris animæ et cœlestium inanes <sup>2</sup>!

Les Ægyptiens, d'une impudente prudence, deffendoient, sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis et Isis, leurs dieux, eussent aultresfois esté hommes; et nul n'i-

<sup>1</sup> On connoît les différentes figures de ces dieux, leur âge, leurs habillemens, leurs ornemens, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances; et on les représente, à tous égards, sur le modèle de l'infirmité humaine, sujets aux mêmes passions, amoureux, chagrins, colères. *Cic. de Nat. Deor.* l. 2, c. 28.

<sup>2</sup> Pourquoi consacrer dans les temples la corruption de nos mœurs? O ames attachées à la terre, et vides de la divinité! *PERS. sat.* 2, v. 61.

gnoroit qu'ils ne l'eussent esté : et leur effigie, representee le doigt sur la bouche, signifioit, dict Varro <sup>1</sup>, cette ordonnance mysterieuse, à leurs presbtres, de taire leur origine mortelle, comme, par raison necessaire, annullant toute leur veneration. Puisque l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieulx faict, dict Cicero, de ramener à soy les conditions divines et les attirer çà bas, que d'envoyer là hault sa corruption et sa misere : mais, à le bien prendre, il a faict, en plusieurs façons, et l'un et l'autre, de pareille vanité d'opinion. Quand les philosophes espluchent la hierarchie de leurs dieux, et font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges et leur puissance, ie ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous deschiffre le vergier de Pluton, et les commoditez ou peines corporelles qui nous attendent encores aprez la ruyne et aneantissement de

<sup>1</sup> Vous trouverez dans S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, l. 18, c. 5, le passage de Varron où tout ceci est contenu. — C.

nos corps, et les accommode au ressentiment que nous avons en cette vie ;

Secreti celant calles, et myrtea circùm  
Sylva tegit ; curæ non ipsâ in morte relinquunt <sup>1</sup> ;

quand Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, peuplé de garses d'excellente beauté, de vins et de vivres singuliers : ie veois bien que ce sont des mocqueurs, qui se plient à nostre bestise pour nous emmieller et attirer par ces opinions et esperances convenables à nostre mortel appetit ; si sont aucuns des nostres tumbez en pareil erreur, se promettant, aprez la resurrection, une vie terrestre et temporelle, accompagnee de toutes sortes de plaisirs et commoditez mondaines. Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes, et si grande accointance à la divinité, que le surnom <sup>2</sup> luy en est de-

<sup>1</sup> Ils se cachent dans un bois sombre, coupé de sentiers solitaires ; la mort même ne les a pas délivrés de leurs soucis. *Énéid.* l. 6, v. 443.

<sup>2</sup> *De divin.* — E. J.

meuré, ayt estimé que l'homme, cette pauvre creature, eust rien en luy d'applicable à cette incomprehensible puissance? et qu'il ayt cru que nos prises languissantes feussent capables, ny la force de nostre sens assez robuste, pour participer à la beatitude, ou peine eternelle? Il faudroit luy dire, de la part de la raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'aultre vie sont de ceulx que i'ay sentis çà bas, cela n'a rien de commun avecques l'infinité : Quand tous mes cinq sens de nature seroient combles de liesse, et cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peult desirer et esperer, nous sçavons ce qu'elle peult; cela, ce ne seroit encores rien : S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin : Si cela n'est aultre que ce qui peult appartenir à cette nostre condition presente, il ne peult estre mis en compte; tout contentement des mortels est mortel : la recognoissance de nos parents, de nos enfants et de nos amis, si elle nous peult toucher et chatouiller en l'aultre monde, si nous tenons encores à un tel plaisir, nous sommes dans les commoditez

terrestres et finies : Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces haultes et divines promesses, si nous les pouvons aulcunement concevoir; pour dignement les imaginer, il les fault imaginer inimaginables, indicibles et incomprehensibles, et parfaitement aultres que celles de nostre miserable experience. OEil ne sçauroit veoir, dict saint Paul<sup>1</sup>, et ne peult monter en cœur d'homme, l'heur que Dieu prepare aux siens. Et si, pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications), ce doibt estre d'un si extreme changement et si universel, que, par la doctrine physique, ce ne sera plus nous;

Hector erat tunc cùm bello certabat; at ille  
Tractus ab Æmonio, non erat Hector, equo<sup>2</sup>;

ce sera quelque aultre chose qui recevra ses recompenses :

<sup>1</sup> *I. Corinth. c. 2, v. 9. — C.*

<sup>2</sup> C'étoit Hector qui combattoit les armes à la main; mais le corps qui fut traîné par les chevaux



Quod mutatur.... dissolvitur; interit ergo :  
Traiciuntur enim partes, atque ordine migrant <sup>1</sup>.

Car, en la metempsychose de Pythagoras, et changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons nous que le lion, dans lequel est l'ame de Cæsar, espouse les passions qui touchoient Cæsar; ny que ce soit luy? si c'estoit encores luy, ceulx là auroient raison, qui, combattants cett' opinion contre Platon, luy reprochent que le fils se pourroit trouver à chevaucher sa mere revestue d'un corps de mule; et semblables absurditez. Et pensons nous qu'ez mutations qui se font des corps des animalx en aultres de mesme espece, les nouveaux venus ne soient aultres que leurs predecesseurs? Des cendres d'un phœnix <sup>2</sup> s'engendre, dict on, un ver, et puis

d Achille, ce n'étoit plus Hector. OVID. *Trist.* l. 3, eleg. 11, v. 27.

<sup>1</sup> Ce qui est changé se dissout; donc il périt : en effet, les corps sont séparés par d'autres corps, et l'organisation est détruite. LUCRET. l. 3, v. 756.

<sup>2</sup> PLINE, l. 10, c. 2.—C.

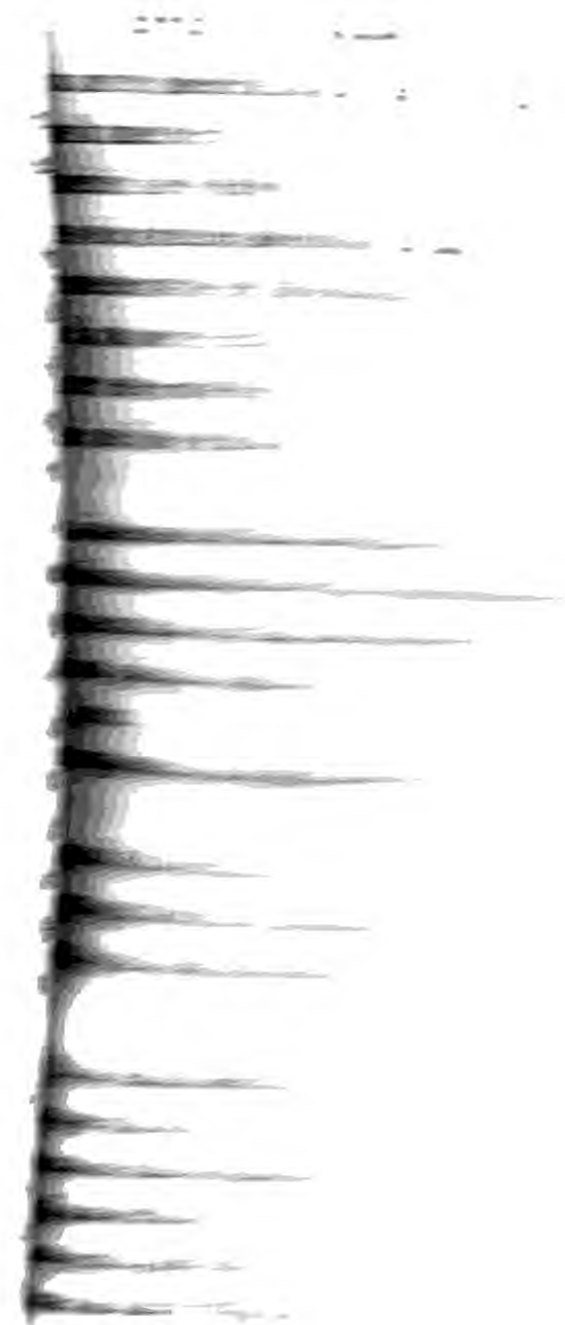
un aultre phœnix; ce second phœnix, qui peut imaginer qu'il ne soit aultre que le premier? Les vers qui font nostre soye, on les veoid comme mourir et asseicher, et de ce mesme corps se produire un papillon, et de là un aultre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier : ce qui a cessé une fois d'estre, n'est plus :

Nec, si materiam nostram collegerit ætas  
 Post obitum, rursùmque redegerit, ut sita nunc est,  
 Atque iterùm nobis fuerint data lumina vitæ,  
 Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque  
 factum,  
 Interrupta semel cùm sit repetentia nostra <sup>1</sup>.

Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'homme à qui il touchera de iouïr des recompenses de l'aultre

<sup>1</sup> Et si le temps rassembloit la matière de notre corps après qu'il a été dissous, de sorte qu'il remît cette matière dans la situation où elle est à présent, et qu'il nous rendît à la vie, tout cela ne seroit rien à notre égard, dès que le cours de notre existence a été une fois interrompu. LUCRET. l. 3, v. 859.





1-  
0,  
ver  
se  
plus

ommes  
me, Lu-



vie, tu nous dis chose d'aussi peu d'apparence;

*Scilicet, avolsus radicibus, ut nequit ullam  
Displicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto*<sup>1</sup>;

car, à ce compte, ce ne sera plus l'homme, ny nous, par consequent, à qui touchera cette iouissance; car nous sommes bastis de deux pieces principales, essentielles, desquelles la separation c'est la mort et ruyne de nostre estre :

*Inter enim iecta est vitai pausa, vagèque  
De'rrarunt passim motus ab sensibus omnes*<sup>2</sup> :

nous ne disons pas que l'homme souffre quand les vers luy rongent ses membres de quoy il vivoit, et que la terre les consomme :

<sup>1</sup> De même l'œil, arraché de son orbite, et séparé du corps, ne peut voir aucun objet. LUCRET. l. 3, v. 562.

<sup>2</sup> Car, dès que le cours de la vie est interrompu, le mouvement abandonne tous les sens, et se dissipe. LUCRET. l. 3, v. 872.

Et nihil hoc ad nos , qui coïtu coniugioque  
Corporis atque animæ consistimus uniter apti<sup>1</sup>.

Davantage , sur quel fondement de leur justice peuvent les dieux reconnoître et récompenser à l'homme , apres sa mort, ses actions *bonnes et vertueuses* , puisque ce sont eux memes qui les ont acheminees et produictes en luy? Et pourquoy s'offensent ils et vengent sur luy les vicieuses, puisqu'ils l'ont eux memes produit en cette condition faultiere , et que d'un seul clin de leur volonté ils le peuvent empescher de faillir? Epicurus opposeroit il pas cela à Platon , avecques grand' apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par cette sentence, « Qu'il est impossible d'establir quelque chose de certain de l'immortelle nature, par la mortelle? » Elle ne faict que fourvoyer partout, mais specialement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus

<sup>1</sup> Cela ne nous touche pas , puisque nous sommes un tout formé du mariage du corps et de l'âme. LUCRET. l. 3, v. 857.

evidemment que nous? car, encores que nous luy ayons donné des principes certains et infaillibles, encores que nous esclairions ses pas par la sainte lampe de la Verité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer, nous veoyons pourtant iournellement, pour peu qu'elle se desmente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne ou escarte de la voye trasee et battue par l'Eglise, comme tout aussitost elle se perd, s'embarrasse, et s'en-trave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante, des opinions humaines, sans bride et sans but : aussitost qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses. L'homme ne peult estre que ce qu'il est, ny imaginer, que selon sa portee. C'est plus grande presumption, dict Plutarque <sup>1</sup>, à ceulx qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des dieux et des demy dieux, que ce n'est à un homme

<sup>1</sup> Dans le traité, *Pourquoi la justice divine diffère quelquefois la punition des maléfices*, c. 4, de la version d'Amyot.—C.

ignorant de musique vouloir iuger de ceulx qui chantent , ou à un homme qui ne feut iamais au camp , vouloir disputer des armes et de la guerre , en presumant comprendre , par quelque legiere coniecture , les effects , d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'antiquité pensa , ce crois-ie , faire quelque chose pour la grandeur divine , de l'apparier à l'homme , la vestir de ses facultez , et estrener de ses belles hùmeurs et plus honteuses necessitez , luy offrant de nos viandes à manger , de nos danses , momeries et farces à la resiouir , de nos vestements à se couvrir , et maisons à loger , la caressant par l'odeur des encens et sons de la musique , festons et bouquets , et , pour l'accommoder à nos vicieuses passions , flattant sa iustice d'une inhumaine vengeance , l'esiouissant de la ruyne et dissipation des choses par elles creees et conservees : comme Tiberius Sempronius <sup>1</sup> , qui fait brusler , pour sacrifice à Vulcan , les riches despouilles et armes qu'il avoit gagné sur les ennemis en la Sardaigne ;

<sup>1</sup> TITE-LIVE, l. 41, c. 16.—C.



et Paul Emyle, celles de Macedoine, à Mars et à Minerve<sup>1</sup>; et Alexandre<sup>2</sup>, arrivé à l'Océan indique, iecta en mer, en faveur de Thetis, plusieurs grands vases d'or; remplissant en outre ses autels d'une boucherie, non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi; ainsi que plusieurs nations, et entre aultres la nostre, avoient en usage ordinaire; et crois qu'il n'en est aucune exempte d'en aveoir faict essay.

Sulmone creatos

Quatuor hîc iuvenes, totidem quos educat Ufens,  
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris<sup>3</sup>.

Les Getes<sup>4</sup> se tiennent immortels; et leur

<sup>1</sup> TITE-LIVE, l. 45, c. 33. — C.

<sup>2</sup> ARRIEN, l. 6, c. 19; et DIODORE DE SICILE, l. 17, c. 104; sont les seuls historiens d'Alexandre qui parlent des *vases d'or* jetés dans l'Océan; mais ils ne disent rien de la *boucherie d'hommes*. — C.

<sup>3</sup> Énée saisit quatre jeunes guerriers, fils de Sulmone, et quatre dont Ufens est le père, pour les immoler vivants aux mânes de Pallas. *Énéid.* l. 10, v. 517.

<sup>4</sup> HÉRODOTE, l. 4. — C.

mourir, n'est que s'acheminer vers leur dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans, ils despeschent vers luy quelqu'un d'entre eulx pour le requerir des choses nécessaires. Ce député est choisi au sort; et la forme de le despescher, aprez l'avoir, de bouche, informé de sa charge, est que de ceulx qui l'assistent, trois tiennent debout autant de iavelines, sur lesquelles les aultres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel, et qu'il trespasse soubdain, ce leur est certain argument de faveur divine : s'il en eschappe, ils l'estiment meschant et execrable, et en deputent encores un aultre, de mesme. Amestris<sup>1</sup>, mere de Xerxes, devenue vieille, fait, pour une fois, ensepvelir tous vifs quatorze iouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suyvant la religion du país, pour gratifier à quelque dieu soubterrain. Encores aujourd'huy les idoles de Themistitan se cimentent du sang des petits

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *De la superstition*, c. 13; et HÉRODOTE, l. 7. — Amestris étoit femme et non pas mère de Xerxes. — C.

enfants ; et n'aiment sacrifices que de ces pueriles et pures ames : iustice affamee du sang de l'innocence !

Tantum religio potuit suadere malorum <sup>1</sup> !

Les Carthaginois <sup>2</sup> immoloient leurs propres enfants à Saturne ; et qui n'en avoit point, en achetoit : estant cependant le pere et la mere tenus d'assister à cet office, avecques contenance gaye et contente.

C'estoit une estrange fantasie, de vouloir payer la bonté divine, de nostre affliction : comme les Lacedemoniens <sup>3</sup>, qui mignardoient leur Diane par le bourellement <sup>4</sup> des ieunes garsons qu'ils faisoient fouetter en sa faveur, souvent iusques à la mort : humeur vrayment farouche, de vouloir gratifier l'architecte, de la subversion de son

<sup>1</sup> Tant la superstition a pu inspirer de crimes aux hommes ! LUCRET, l. 1, v. 102.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *De la superstition*, c. 13. — C.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*, vers la fin. — C.

<sup>4</sup> *Par un supplice digne de bourreaux.* — E. J.

bastiment, et de vouloir garantir la peine due aux coupables, par la punition des non coupables; et que la pauvre Iphigenia, au port d'Aulide, par sa mort et par son immolation, deschargeast envers Dieu l'armée des Grecs des offenses qu'ils avoient commises;

Et casta incestè, nubendi tempore in ipso,  
Hostia concideret mactatu mœsta parentis<sup>1</sup> :

et ces deux belles et genereuses ames des deux Decius, pere et fils, pour propitier la faveur des dieux envers les affaires romaines, s'allassent iecter, à corps perdu, à travers le plus espais des ennemis. *Quæ fuit tanta deorum iniquitas, ut placari populo romano non possent, nisi tales viri occidissent*<sup>2</sup>? Ioinct que ce n'est pas au criminel

<sup>1</sup> Que cette vierge infortunée, au moment destiné à son hymen, expirât sous les coups d'un père. LUCRET. l. 1, v. 99.

<sup>2</sup> Comment les dieux étoient-ils si irrités contre le peuple romain, qu'ils ne pussent être satisfaits qu'au prix d'un sang si généreux? CIC. *De Nat. Deor.* l. 3, c. 6.

de se faire fouetter à sa mesure et à son heure ; c'est au iuge, qui ne met en compte de chastiement que la peine qu'il ordonne, et ne peult attribuer à punition ce qui vient à gré à celuy qui le souffre : la vengeance divine presuppose nostre dissentiment entier, pour sa iustice, et pour nostre peine. Et feut ridicule l'humeur de Polycrates <sup>1</sup>, tyran de Samos, lequel, pour interrompre le cours de son continuel bonheur, et le compenser, alla iecter en mer le plus cher et precieux ioyau qu'il eust, estimant que, par ce malheur apposté, il satisfaisoit à la revolution et vicissitude de la fortune : et elle, pour se mocquer de son ineptie, feit que ce mesme ioyau reveinst encores en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson. Et puis, à quel usage les deschirements et desmembremens des Corybantes, des Menades, et, en nos temps, des Mahumetans qui se balaffrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur prophete : veu que l'offense consiste en la volonté, non en la poictrine, aux yeulx,

<sup>1</sup> HÉRODOTE, l. 3.—C.

aux genitoires, en l'embonpoint, aux espauls, et au gosier? *Tantus est perturbatae mentis, et sedibus suis pulsae furor, ut sic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem scèviunt*<sup>1</sup>? Cette contexture naturelle regarde, par son usage, non seulement nous, mais aussi le service de Dieu et des autres hommes; c'est iniustice de l'affoler à nostre escient; comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit; ce semble estre grande lascheté et trahison de mastiner<sup>2</sup> et corrompre les fonctions du corps, stupides et serves, pour espargner à l'ame la sollicitude de

<sup>1</sup> Telle est la fureur, tel est l'égarement des malheureux aveuglés par la superstition, qu'ils pensent apaiser les dieux par une cruauté que les hommes eux-mêmes ne porteroient pas dans l'empirement de leur fureur. D. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, l. 6, c. 10.—C.

<sup>2</sup> C'est-à-dire, de mutiler son corps et de le rendre incapable des fonctions qui lui appartiennent, fonctions purement matérielles et soumises, par leur nature, à la direction de l'âme; et cela pour épargner, à cette substance intelligente, la sollicitude de les conduire selon la raison.—A. D.

les conduire selon raison ; *ubi iratos deos timent , qui sic propitios habere merentur?.. In regiæ libidinis voluptatem castrati sunt quidam ; sed nemo sibi , ne vir esset , iubente domino , manus intulit*<sup>1</sup>. Ainsi remplissoient ils leur religion de plusieurs mauvais effects.

Sæpius olim

Relligio peperit scælerosa atque impia facta<sup>2</sup>.

Or rien du nostre ne se peut apparier ou rapporter , en quelque façon que ce soit , à la nature divine , qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté , puissance , et bonté , comment peut elle souffrir quelque correspondance et simi-

<sup>1</sup> De quelles actions pensent-ils que les dieux s'irritent , ceux qui croient se les rendre propices par des crimes?... On a vu des hommes être faits eunuques , pour servir aux plaisirs des rois ; mais jamais esclave ne s'est mutilé lui-même , lorsque son maître lui commandoit de ne plus être homme. D. AUGUSTIN , *de Civit. Dei* , l. 6 , c. 10 ; à SENECA.

<sup>2</sup> Autrefois , la superstition a souvent inspiré des actions impies et détestables. LUCRET. l. 1 , v. 83.

litude à chose si abiecte que nous sommes, sans un extreme interest et deschet de sa divine grandeur? *Infirmum Dei fortius est hominibus : et stultum Dei sapientius est hominibus* <sup>1</sup> : Stilpon <sup>2</sup>, le philosophe, interrogé si les dieux s'esioüissent de nos honneurs et sacrifices : « Vous estes indiscret, respondit il ; retirons nous à part, si vous voulez parler de cela : » toutesfois, nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegee par nos raisons (i'appelle raison nos resveries et nos songes, avecques la dispense de la philosophie, qui dict <sup>3</sup> : « Le fol mesme, et le meschant, forcener par raison ; mais que c'est une raison de particuliere forme ») ; nous le voulons asservir aux apparences vaines et foibles de nostre entendement, luy qui a faict et nous et nos-

<sup>1</sup> La foiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes ; sa folie est plus sage que leur sagesse. *I. Corinth. c. 1, v. 25.*

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Stilpon*, l. 2, segm. 117.—C.

<sup>3</sup> *Qui dit que le fou même et le méchant forçent, c'est-à-dire, sont hors de sens par raison.* — E. J.



tre cognoissance. Parce que rien ne se faict de rien, Dieu n'aura sceu bastir le monde sans matiere. Quoi! Dieu nous a il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance? s'est il obligé à n'oultrepasser les bornes de nostre science? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effects; penses tu qu'il y ayt employé tout ce qu'il a peu, et qu'il ayt mit toutes ses formes et toutes ses idees en cet ouvrage? Tu ne veois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé; au moins si tu la veois : sa divinité a une iurisdiction infinie au delà; cette piece n'est rien au prix du tout :

*Omnia cum cælo, terrâque, marique,  
Nil sunt ad summam summaï totius omnem* <sup>1</sup> :

c'est une loy municipale que tu allegues, tu ne sçais pas quelle est l'universelle. Attache toy à ce à quoy tu es subiect, mais non pas

<sup>1</sup> Le ciel, la terre et la mer, pris ensemble, ne sont rien, en comparaison de l'immensité du grand tout. *Lucret.* l. 6, v. 679.

luy; il n'est pas ton confrere ou concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aulcunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravaller à ta petitesse, ni pour te donner le contre-roolle de son pouvoir : le corps humain ne peut voler aux nues; c'est pour toy<sup>1</sup>. Le soleil bransle<sup>2</sup>, sans seiour, sa course ordinaire; les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre; l'eau est instable et sans fermeté; un mur est, sans froissure, impénétrable à un corps solide; l'homme ne peut conserver sa vie dans les flammes; il ne peut estre et au ciel, et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement : c'est pour toy qu'il a faict ces regles; c'est toy qu'elles attachent : il a tesmoigné aux chrestiens qu'il les a toutes franchies, quand il luy a pleu. De vray, pourquoy, tout puissant comme il est, auroit il restreinct ses forces à certaine mesure? en faveur de qui auroit il renoncé son privilege?

<sup>1</sup> Ajoutez, comme vous le trouverez quelques lignes plus bas : *qu'il a fait ces règles.* — A. D.

<sup>2</sup> *Fait sa course ordinaire sans jamais se reposer.* — C.

Ta raison n'a, en aucune aultre chose, plus de verisimilitude et de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes,

*Terramque et solem, lunam, mare, cætera quæ sunt,  
Non esse unica, sed numero magis innumerali*<sup>1</sup> :

les plus fameux esprits du temps passé l'ont creue, et aucuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine; d'autant qu'en ce bastiment que nous veoyons, il n'y a rien seul et un,

*Cùm in summâ res nulla sit una,  
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat*<sup>2</sup>;

et que toutes les especes sont multipliees en quelque nombre; par où il semble n'estre pas vraysemblable que Dieu ayt faict ce seul ouvrage sans compaignon, et que la matiere

<sup>1</sup> Que la terre, le soleil, la lune, la mer et tous les êtres, loin d'être des individus uniques, sont infinis en nombre. LUCRET. l. 2, v. 1085.

<sup>2</sup> Qu'il n'y a point, dans la nature, d'individu unique de son espèce, qui naisse et qui croisse isolé. LUCRET. l. 2, v. 1077.

de cette forme ayt esté toute espuisee en ce seul individu ;

Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est  
Esse alios alibi congressus materiaï ,  
Qualis hic est avido complexu quem tenet æther<sup>1</sup> :

notamment, si c'est un animant, comme ses mouvements le rendent si croyable que Platon l'asseure<sup>2</sup>, et plusieurs des nostres, ou le confirment, ou ne l'osent infirmer ; non plus que cette ancienne opinion, que le ciel, les estoiles, et autres membres du monde, sont créatures composees de corps et ame, mortelles en consideration de leur composition, mais immortelles par la determination du Createur : or, s'il y a plusieurs mondes, comme Democritus, Épicurus, et presque toute la philosophie a pensé, que sçavons nous si les principes et les regles de cettuy cy touchent pareillement les aultres ? ils ont,

<sup>1</sup> Car on ne peut s'empêcher de convenir qu'il a dû se faire ailleurs d'autres aggrégations de matière, semblables à celles que l'air embrasse dans son enceinte immense. LUCRET. l. 2, v. 1064.

<sup>2</sup> Dans son *Timée*.

à l'aventure, aultre visage et aultre police. Epicurus<sup>1</sup> les imagine ou semblables, ou dissemblables. Nous veoyons, en ce monde, une infinie difference et varieté, pour la seule distance des lieux : ny le bled, ny le vin ne se veoid, ny aucun de nos animaulx, en ce nouveau coin du monde que nos peres ont decouvert; tout y est divers : et, au temps passé, voyez en combien de parties du monde on n'avoit cognoissance ny de Bacchus, ny de Ceres. Qui en vouldra croire Pline et Hérodote, il y a des especes d'hommes, en certains endroicts, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre; et y a des formes mestisses et ambiguës entre l'humaine nature et la brutale : il y a des contrees<sup>2</sup> où les hommes naissent sans teste, portant les yeulx et la bouche en la poitrine; où ils sont tous androgynes<sup>3</sup>; où ils marchent de quatre pattes<sup>4</sup>;

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Épicure*, l. 10. segm. 85. — C.

<sup>2</sup> HÉRODOTE, l. 4, où il est parlé aussi de ceux dont la tête ressemble à celle d'un chien. — C.

<sup>3</sup> PLINE, l. 8, c. 2. — C.

<sup>4</sup> *Id, ibid.* On voit clairement par ce que Pline en

où ils n'ont qu'un œil au front, et la teste plus semblable à celle d'un chien<sup>1</sup> qu'à la nostre; où ils sont moitié poisson par embas, et vivent en l'eau; où les femmes accouchent à cinq ans<sup>2</sup>, et n'en vivent que huict; où ils ont la teste si dure et la peau du front, que le fer n'y peult mordre, et rebrouche contre; où les hommes sont sans barbe; des nations sans usage de feu<sup>3</sup>; d'autres qui rendent le sperme de couleur noire<sup>4</sup>; quoy, ceulx qui naturellement se changent en loups<sup>5</sup>, en iuments, et puis encores en hommes? et, s'il

dit là, qu'il les a pris, et avec raison, pour des singes.

— C.

<sup>1</sup> HÉRODOTE, l. 3; mais il déclare en même temps qu'il n'en croit rien.—C.

<sup>2</sup> PLINE, l. 7, c. 2.—C.

<sup>3</sup> *Id.* l. 6, c. 30.—C.

<sup>4</sup> HÉRODOTE, l. 3.—C.

<sup>5</sup> PLINE, l. 8, c. 22. Si Montaigne cite cette phrase d'après Pline, Montaigne auroit dû ajouter que Pline n'en croyoit rien, et qu'il fait même, à ce sujet, un reproche aux Grecs de leur excessive crédulité; et il ajoute: Il n'y a pas de mensonge si impudent qui manque de témoins pour l'autoriser.—C.

est ainsi, comme dict Plutarque, qu'en quelque endroit des Indes il y aye des hommes sans bouche ; se nourrissants de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions faulses ? l'homme n'est plus risible, ny à l'aventure capable de raison et de société ; l'ordonnance et la cause de nostre bastiment interne seroient, pour la pluspart, hors de propos. Davantage, combien y a il de choses en nostre cognoissance qui combattent ces belles regles que nous avons taillees et prescrites à nature ? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme ! Combien de choses appellons nous miraculeuses et contre nature ? cela se fait par chasque homme, et par chasque nation, selon la mesure de son ignorance : combien trouvons nous de proprietés occultes et de quintessences ? car « aller selon nature, » pour nous, ce n'est qu'« aller selon nostre intelligence, » autant qu'elle peult suyvre, et autant que nous y voyons : ce qui est au delà, est monstrueux

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *De la face de la lune* ; et PLINE, l. 7, c. 2.—C.

et desordonné. Or, à ce compte, aux plus advisez et aux plus habiles, tout sera doncques monstrueux : car à ceulx là l'humaine raison a persuadé qu'elle n'avoit ny pied ny fondement quelconque, non pas seulement pour asseurer si la neige est blanche, et Anaxagoras la disoit noire<sup>1</sup> ; s'il y a quelque chose, ou s'il n'y a nulle chose ; s'il y a science, ou ignorance, ce que Métrodorus Chius<sup>2</sup> nioit l'homme pouvoir dire ; ou, si nous vivons, comme Euripides est en doute, « si la vie que nous vivons est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort qui soit vie : »

Τίς δ' αἶδεν εἰ ζῆν τοῦθ' ὅ κέ κληταὶ θανεῖν,  
Τὸ ζῆν δὲ θνήσκειν ἔστι<sup>3</sup> ;

<sup>1</sup> *Anaxagoras nivem nigram dixit esse. Cic. Acad. quæst. l. 4, c. 23.* On remarquera que Montaigne, dans la traduction de ce passage, a suivi la tournure latine, et a évité le fameux *que* retranché, qui fait le supplice des enfants, quand il s'agit de le rendre en latin. — E. J.

<sup>2</sup> *Cic. Acad. quæst. l. 4, c. 23 ; et Sextus Empiricus. — C.*

<sup>3</sup> *Platon, Gorgias. — C.*



et non sans apparence; car pourquoy prenons nous tiltre d'estre, de cet instant qui n'est qu'une eloise<sup>1</sup>, dans le cours infini d'une nuict éternelle, et une interruption si briefve de nostre perpetuelle et naturelle condition, la mort occupant tout le devant et tout le derriere de ce moment, et encores une bonne partie de ce moment? D'autres iurent qu'il n'y a point de mouvement<sup>2</sup>, que rien ne bouge, comme les suyvants de Mélissus; car s'il n'y a rien qu'Un, ny ce mouvement sphérique ne luy peult servir, ny le mouvement de lieu à aultre, comme Platon prouve: d'autres, qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Protagoras<sup>3</sup> dict qu'il n'y a rien en nature que le doute; que de toutes choses

<sup>1</sup> C'est-à-dire, *un éclair*. Borel, qui sur ce mot cite Montaigne, le fait venir de *elucere*. En Languedoc, ajoute-t-il, *un liaus* veut dire un éclair; et *lieussa*, faire des éclairs: deux mots qui viennent aussi du latin *lucere*.—C.

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Melissus*, l. 9, segm. 24.—C.

<sup>3</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Protagoras*, l. 9, segm. 51; et SÉNÈQUE, *epist.* 99.—C.

on peut également disputer; et de cela mesme, si on peut également disputer de toutes choses : Nausiphanes <sup>1</sup>, Que, des choses qui semblent, rien n'est non plus que non est; qu'il n'y a aultre certain, que l'incertitude : Parmenides: Que de ce qu'il semble il n'est aucune chose en general; Qu'il n'est qu'Un <sup>2</sup> : Zénon <sup>3</sup>, Qu'Un mesme n'est pas, et qu'il n'y a rien; si Un estoit, il seroit ou en un aultre ou en soy mesme; s'il est en un aultre, ce sont deux; s'il est en soy mesme, ce sont encores deux, le comprenant et le compris. Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'un' ombre ou faulse ou vaine.

Il m'a tousiours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion et d'irreverence : « Dieu ne peut mourir; Dieu ne se peut desdire; Dieu ne peut faire cecy, ou cela. » Je ne treuve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine soubs

<sup>1</sup> SÉNÈQUE, epist. 88.—C.

<sup>2</sup> *Id. ibid.* : et CICÉRON, *Quæst. acad.* l. 4, c. 27.—C.

<sup>3</sup> *Id. ibid.*



les loix de nostre parole : et l'apparence qui s'offre à nous en ces propositions , il la faudroit représenter plus reveremment et plus religieusement.

Nostre parler a ses foiblesses et ses defaults, comme tout le reste : la plus part des occasions des troubles du monde sont grammairiens <sup>1</sup> ; nos procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix ; et la plus part des guerres , de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions et traictez d'accord des princes : combien de querelles et combien importantes a produict au monde le doute du sens de cette syllabe, *Hoc* <sup>2</sup> ? Prenons la clause que la logique mesme nous presentera pour la plus claire : si vous dictes , « Il fait beau temps , » et que vous dissiez verité , il faict doncques beau temps. Voylà pas une forme

<sup>1</sup> *Viennent de la grammaire ou des grammairiens.*  
— E. J.

<sup>2</sup> Montaigne veut parler ici des controverses des catholiques et des protestans sur la transsubstantiation.— A. D.

de parler certaine? encores nous trompera elle : qu'il soit ainsy , suyvons l'exemple : si vous dictes , « Je ments , » et que vous dissiez ' vray, vous mentez doncques. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette cy sont pareilles à l'autre ; toutesfois nous voylà embourbez. Je veois les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aucune maniere de parler ; car il leur faudroit un nouveau langage : le nostre est tout formé de propositions affirmatives qui leur sont du tout ennemies ; de façon que, quand ils disent Je doute, on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire avouer qu'au moins assurent

<sup>1</sup> C'est ainsi que Montaigne a orthographié deux fois de suite ce mot dans l'exemplaire corrigé de sa main. Nous écrivions aujourd'hui *disiez* : mais c'est bien plus la précision et l'énergie, que la correction et la pureté du style, qu'il faut chercher dans Montaigne. Ce philosophe n'est pas un guide plus sûr en fait d'orthographe et de ponctuation : aussi dit-il expressément, qu'il ne se mêle ni de l'une ni de l'autre et qu'il recommande seulement aux imprimeurs de suivre *l'orthographe antiene*.—N.

et sçavent ils cela, qu'Ilz doubtent. Ainsin on les a contraincts de se sauver dans cette comparaison de la medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable : quand ils prononcent « I'ignore, » ou « Je doute, » ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme quant et quant le reste, ny plus ny moins que la rhubarbe <sup>1</sup> qui poulse hors les mauvaises humeurs, et s'emporte hors quant et quant elle mesme. Cette fantasie est plus seurement conceue par interrogation : QUE SÇAY IE ? comme ie la porte à la devise d'une balance. Voyez comment on se prevault de cette sorte de parler, pleine d'irreverence <sup>2</sup> : aux disputes qui sont à present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destroussement qu'« Il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensem-

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Pyrrhon*, l. 9, segm. 76.—C.

<sup>2</sup> Dont Montaigne a parlé ci-dessus ; savoir, *Dieu ne peut faire ceci, ou cela.*—C.

ble. » Et ce mocqueur <sup>1</sup> antien, comment il en faict son proufit! « Au moins, dict il, est ce une non legiere consolation à l'homme de ce qu'il veoid Dieu ne pouvoir pas toutes choses : car il ne se peult tuer quand il voudroit, qui est la plus grande faveur que nous ayons en nostre condition; il ne peult faire les mortels immortels, ny revivre les trespassez, ny que celuy qui a vescu n'ayt point vescu, celuy qui a eu des honneurs ne les ayt point eus; n'ayant aultre droict sur le passé que de l'oubliance: et à fin que cette société de l'homme à Dieu s'accouple encores par des exemples plaisants, il ne peult faire que deux fois dix ne soient vingt <sup>2</sup>. » Voylà ce qu'il dict, et qu'un chrestien debvroit eviter de passer par sa bouche : là où, au rebours, il semble que les hommes recher-

<sup>1</sup> Dans la première édition des *Essais*, publiée en 1580, et dans l'édition in-4° de 1588, chez Abel l'Angelier, Montaigne avoit mis : *Et ce mocqueur de Pline, comment il en faict son proufit!* Mais il a rayé lui-même *de Pline*, et a écrit au dessus, *antien*. Voyez le passage auquel il fait allusion, l. 2, c. 70.—N.

<sup>2</sup> PLINE, *Hist. nat.* l. 2, c. 7.—C.

chent cette folle fierté de langage, pour ramener Dieu à leur mesure :

Cras vel atrâ  
Nube polum, Pater, occupato,  
Vel sole puro; non tamen irritum  
Quodcumque retrò est efficiet, neque  
Diffinget infectumque reddet  
Quod fugiens semel hora vexit <sup>1</sup>.

Quand nous disons Que l'infinité des siècles, tant passez qu'à venir, n'est à Dieu qu'un instant; Que sa bonté, sapience, puissance, sont mesme chose avecques son essence: nostre parole le dict, mais nostre intelligence ne l'apprehende <sup>2</sup> point: et toutesfois nos-

<sup>1</sup> Que demain l'air soit couvert de nuages épais, ou que le soleil brille dans un ciel pur, les dieux ne peuvent faire que ce qui a été n'ait point été, ni détruire ce que le temps rapide a emporté sur ses ailes. HOR. od. 29, l. 3, v. 43.

<sup>2</sup> *Ne le comprend point.* Du mot latin *apprehendere*, *prendre*, *saisir*, on a fait *appréhender*, pour dire *comprendre*, *saisir une idée*, *une pensée*; et, du temps de Montaigne, le mot *appréhender*, n'étoit employé que dans ce sens-là. *Appréhender*, pour dire *craindre*, étoit absolument inconnu. — C.

tre outrecuidance ' veult faire passer la Dêité par nostre estaminé; et de là s'engendrent toutes les resveries et les erreurs desquelles le monde se treuve saisi, ramenant et poisant à sa balance chose si esloingnee de son poids : *Mirum quò procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu*<sup>2</sup> ! Combien insolemment rebrouent<sup>3</sup> Epicurus les stoïciens, sur ce qu'il tient, l'Estre veritablement bon et heureux n'appartenir qu'à Dieu, et l'homme sage n'en avoir qu'un umbrage et similitude ! combien temerairement ont ils attaché Dieu à la destinee ! (A la mienne volonté, qu'aucuns du surnom de chrestiens ne le facent pas encores !) et Thales, Platon et Pythagoras l'ont asservy à la necessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeulx, a faict

<sup>1</sup> *Notre présomption téméraire.* — E. J.

<sup>2</sup> Il est étonnant jusqu'où se porte l'arrogance du cœur de l'homme, lorsqu'elle est encouragée par le moindre succès ! *PLINE, Hist. nat. l. 2, c. 23.*

<sup>3</sup> *Les stoïciens réprimandent, reprennent avec rudesse et mépris Épicure.* — E. J.



qu'un grand personnage des nostres <sup>1</sup> a attribué à la Dèité une forme corporelle ; et est cause de ce qui nous advient tous les iours d'attribuer à Dieu les evenements d'importance, d'une particuliere assignation ; parce qu'il nous poisent <sup>2</sup>, il semble qu'ils luy poisent aussi, et qu'il y regarde plus entier et plus attentif qu'aux evenements qui nous sont legiers, ou d'une suite ordinaire, *magna Dii curant, parva negligunt* <sup>3</sup> : escoutez son exemple, il vous esclaircira de sa raison, *nec in regnis quidem reges omnia minima curant* <sup>4</sup> ; comme si à ce roy là estoit plus et moins de remuer un empire ou la feuille d'un arbre ; et si sa providence s'exerceoit aultrement, inclinant l'evenement d'une

<sup>1</sup> C'est Tertullien, dans ce passage si souvent cité : *Quis negat Deum esse corpus, etsi Deus spiritus sit.* — N.

<sup>2</sup> *Intéressent.* — E. J.

<sup>3</sup> Les dieux prennent soin des grandes choses, et négligent les petites. *Cic. de Nat. Deor.* l. 2, c. 66.

<sup>4</sup> Les rois mêmes n'entrent pas dans les petits détails de l'administration. *Cic. de Nat. Deor.* l. 3, c. 35.

bataille, que le sault d'une pulce. La main de son gouvernement se preste à toutes choses, de pareille teneur, mesme force, et mesme ordre; nostre interest n'y apporte rien: nos mouvements et nos mesures ne le touchent pas: *Deus ita artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis*<sup>1</sup>. Nostre arrogance nous remet tousiours en avant cette blasphemeuse appariation. Parce que nos occupations nous chargent, Straton a estrené les dieux de toute immunité d'offices, comme sont leurs presbtres; il faiet produire et maintenir toutes choses à nature; et de ses poids et mouvements construit les parties du monde, deschargeant l'humaine nature de la crainte des iugements divins; *quod beatum æternumque sit, id nec habere negotiū quicquam nec exhibere alteri*<sup>2</sup>. Nature veult qu'en choses pareilles, il y aye

<sup>1</sup> Dieu, qui est si parfait ouvrier dans les grandes choses, ne l'est pas moins dans les petites. D. AUGUSTIN. *de Civ. Dei.*, l. 11, c. 22.

<sup>2</sup> Un être heureux et immortel n'a point de peine, et n'en fait à personne. CIC. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 17.

relation pareille: le nombre doncques infini des mortels conclud un pareil nombre d'immortels; les choses infinies qui tuent et ruyent en presupposent autant qui conservent et proufitent. Comme les ames des dieux, sans langue, sans yeulx, sans aureilles, sentent entre elles chascune ce que l'aultre sent, et iugent nos pensees: ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres et desprinnes du corps par le sommeil ou par quelque ravissement, divinent, prognostiquent et voyent choses qu'elles ne sçauroient voir meslees aux corps. Les hommes, dict saint Paul<sup>1</sup>, sont devenus fols, pensants estre sages; et ont mue<sup>2</sup> la gloire de Dieu incorruptible, en l'image de l'homme corruptible. Voyez un peu ce bastelage des déifications anciennes: aprez la grande et superbe pompe de l'enterrement<sup>3</sup>, comme le feu venoit à prendre au hault de la pyramide et

<sup>1</sup> *Épître aux Romains*. c. I, v. 22, 23.

<sup>2</sup> *Et ont changé*.—E. J.

<sup>3</sup> Tout cela est exactement décrit par HÉRодиEN, l. 4.—C.

saisir le lit du trespasé, ils laissoient en mesme temps eschapper un aigle, lequel, s'envolant à mont <sup>1</sup>, signifioit que l'ame s'en alloit en paradis : nous avons mille medailles, et notamment de cette honneste femme de Faustine <sup>2</sup>, où cet aigle est representé emportant à la chevremorte <sup>3</sup> vers le ciel ces ames deïfices. C'est pitié que nous nous pions de nos propres singeries et inventions;

Quod finxere timent <sup>4</sup>:

comme les enfants qui s'effroyent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé et noirey à leur compaignon; *quasi quicquam infeli-*

<sup>1</sup> *En haut.*—E. J.

<sup>2</sup> C'est par ironies que Montaigne l'appelle *honnête femme*. Ses honteuses débauches n'étoient ignorées, dans l'empire, que de Marc-Aurèle, son mari.—A. D.

<sup>3</sup> Celui qui est à la porte à *la chevremorte* est couché sur le dos de celui qui le porte, et lui embrasse le cou, en tenant ses cuisses autour de son corps.—C.

<sup>4</sup> Ils redoutent ce qu'ils ont fait eux-mêmes. LUCAN. l. I, v. 486.

*cuis sit homine , cui sua figmenta dominantur* <sup>1</sup>. C'est bien loing d'honorer celuy qui nous a faicts, que d'honorer celuy que nous avons faict : Auguste eut plus de temples que Iupiter, servis avec autant de religion et de creance de miracles. Les Thasiens, en recompense des bienfaicts qu'ils avoient receus d'Agésilas, luy veinrent dire qu'ils l'avoient canonisé : « Vostre nation <sup>2</sup>, leur dict il, a elle ce pouvoir de faire dieu qui bon luy semble ? Faites en, pour veoir, l'un d'entre vous : et puis, quand i'aurai veu comme il s'en sera trouvé, ie vous diray grandmercy de vostre offre. » L'homme est bien insensé ! il ne sçauroit forger un ciron, et forge des dieux à douzaines ! Oyez Trismegiste louant nostre suffisance : « De toutes les choses admirables, cecy a surmonté l'admiration, que l'homme aye peu treuver la divine nature et la faire. » Voicy des argu-

<sup>1</sup> Quoi de plus malheureux que l'homme, esclave des chimères qu'il s'est faites !

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémoniens*.  
— C.

ments de l'eschole mesme de la philosophie,

Nosse cui divos et cœli numina soli,  
Aut soli nescire, datum <sup>1</sup> :

« Si Dieu est, il est animal <sup>2</sup>; s'il est animal, il a sens; et s'il a sens, il est subiect à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, et par consequent sans action; et s'il a un corps, il est perissable. » Voylà pas triumphe! « Nous sommes incapables d'avoir faict le monde: il y a doncques <sup>3</sup> quelque nature plus excellente qui y a mis la main. Cè seroit une sottte arrogance de nous estimer la plus parfaicte chose de cet univers: il y a doncques quelque chose de meilleur; cela c'est Dieu. Qnand vous veoyez une riche et pompeuse demeure, encores que <sup>4</sup> vous ne sça-

<sup>1</sup> Qui seule peut connoître les dieux et les puissances célestes, ou savoir qu'on ne peut les connoître. LUCAN. l. 1, v. 452.

<sup>2</sup> C'est-à-dire, animé. — Voyez CIC. *De Nat. Deor* l. 3, c. 13, 14.—C.

<sup>3</sup> CIC. *de Nat. Deor*. l. 2, c. 6.—C.

<sup>4</sup> *Id. ibid.* l. 2, c. 6.

chez qui en est le maistre ; si ne direz vous pas qu'elle soit faicte pour des rats : et cette divine structure que nous voyons du palais celeste, n'avons nous pas à croire que ce soit le logis de quelque maistre plus grand que nous ne sommes ? Le plus hault<sup>1</sup> est il pas touiours le plus digne ? et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame et sans raison<sup>2</sup> ne peult produire un animant capable de raison : le monde nous produit ; il a doncques ame et raison. Chasque part de de nous est moins que nous : nous sommes part du monde ; le monde<sup>3</sup> est doncques founy de sagesse et de raison, et plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement : le gouvernement<sup>4</sup> du monde appartient doncques à quelque heureuse nature. Les astres ne nous font pas de nuisance :<sup>5</sup> ils

<sup>1</sup> Cic. *de Nat. Deor.* l. 2. c. 6.—C.

<sup>2</sup> *Id. ibid.* c. 8.—C.

<sup>3</sup> *Id. ibid.* c. 12.—C.

<sup>4</sup> *Id. ibid.* c. 11.—C.

<sup>5</sup> *De mal.*—E. J.

sont doncques pleins de bonté. Nous avons besoing de nourriture <sup>1</sup> : aussi ont doncques les dieux, et se paissent des vapeurs de ça bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu : ce ne sont doncques pas bien à nous. L'offenser et l'estre offensé sont egualement tesmoignages d'imbecillité : c'est doncques folie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature ; l'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse divine et l'humaine sagesse n'ont aultre distinction, sinon que celle là est éternelle : or, la duree n'est aulcune accession à la sagesse ; par quoy nous voylà compaignons. Nous avons vie, raison et liberté, estimons la bonté, la charité et la iustice : ces qualitez sont doncques en luy ». Somme, le bastiment et le desbastiment <sup>2</sup>, les conditions de la divinité, se forgent par l'homme, selon la relation à soy. Quel patron ! et quel modele ! Estirons <sup>3</sup>, eslevons et grossissons

<sup>1</sup> Cic. de Nat. Deor. l. 2, c. 16. — C.

<sup>2</sup> *Le théisme et l'athéisme, tous ces arguments pour et contre une divinité, se forgent, etc.* — C.

<sup>3</sup> *Étendons, allongons.* — E. J.



les qualitez humaines tant qu'il nous plaira :  
 enfle toy, pauvre homme, et encores, et  
 encores, et encores,

Non, si te ruperis, inquit <sup>1</sup>.

*Profectò non Deum, quem cogitare non possunt, sed semetipsos pro illo cogitantes, non illum, sed seipsos, non illi, sed sibi comparant* <sup>2</sup>. Ez choses naturelles, les effets ne rapportent qu'à demy leurs causes : quoy cette cy? elle est audessus de l'ordre de nature; sa condition est trop haultaine, trop esloignee et trop maistresse, pour souffrir que nos conclusions l'attachent et la garotent. Ce n'est point par nous qu'on y arrive, cette route est trop basse : nous ne sommes non plus prez du ciel sur le mont Cenis,

<sup>1</sup> Quand tu crèverois, tu n'en approcherois pas.  
 HOR. sat. 3. l. 2, v. 319.

<sup>2</sup> Aussi les hommes, croyant penser à Dieu, dont ils ne peuvent se former l'idée, ne pensent point à lui, mais à eux mêmes; et c'est à eux, non à lui-même, qu'il pensent véritablement. D. AUGUSTIN. *de Civit. Dei*. l. 12, c. 17.

qu'au fond de la mer : consultez en pour veoir avecques vostre astrolabe. Ils rament Dieu iusques à l'accointance charnelle des femmes , à combien de generations: Paulina <sup>1</sup>, femme de Saturninus, matrone de grande reputation à Rome , pensant coucher avec le dieu Serapis<sup>2</sup>, se trouva entre les bras d'un sien amoureux , par le macquereillage des presbtres de ce temple: Varro <sup>3</sup>, le plus subtil et le plus sçavant aucteur latin, en ses livres de la theologie, escript que le sacristain de Hercules, iectant au sort d'une main pour soy, de l'aulture pour Hercules , ioua contre lui un soupper et une garse; s'il gaignoit , aux despens des offrandes ; s'il perdoit , aux siens: il perdit, payason soupper et sa garse; son nom feut Laurentine , qui veid, de nuict , ce dieu entre ses bras, luy disant au surplus que , le lendemain , le premier qu'elle rencontreroit la payeroit

<sup>1</sup> Voyez JOSÈPHE. *Ant. jud.* l. 18, c. 4.—C.

<sup>2</sup> Avec *Anubis*, selon JOSÈPHE; *ibid.*

<sup>3</sup> Dans S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei.* l. 6, c. 7.  
—C.

celestement de son salaire : ce feut <sup>1</sup> Tarun-  
 cius, ieune homme riche, qui la mena chez  
 luy, et avecques le temps la laissa heritiere.  
 Elle, à son tour, esperant faire chose agrea-  
 ble à ce dieu, laissa heritier le peuple ro-  
 main : pourquoy on luy attribua des hon-  
 neurs divins. Comme s'il ne suffisoit pas que  
 par double estoc <sup>2</sup>, Platon feust originelle-  
 ment descendu des dieux, et avoir pour auc-  
 teur commun de sa race Neptune; il estoit  
 tenu pour certain, à Athenes, que Ariston <sup>3</sup>  
 ayant voulu iouir de la belle Pericloine,  
 n'avoit sceu; et feut adverti en songe par le  
 dieu Apollo <sup>4</sup> de la laisser impollue et intacte  
 iusques à ce qu'elle feust accouchce: c'es-  
 toient les pere et mere de Platon. Combien

<sup>1</sup> Ou *Tarutius*, Voyez PLUTARQUE, *Vie de Romu-  
 lus*, c. 3, de la traduction d'Amyot. — C.

<sup>2</sup> *Des deux côtés, du côté paternel et maternel.* —  
*Estoc, ligne d'extraction, la source d'une lignée, où*  
*toute la lignée rapporte son commencement, dit NICOT.*

<sup>3</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Platon*, l. 3, segm. 2.  
 — C.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *propos de table*, l. 8, quest. 1<sup>re</sup>.  
 — C.

y a il, ez-histoires, de pareils cocuages procurez par les dieux contre les pauvres humains ? et des maris iniurieusement descriez, en faveur des enfants ? En la religion de Mahumet, il se treuve, par la creance de ce peuple, assez de Merlins, à sçavoir enfants sans pere, spirituels, nays divinement au ventre des pucelles ; et portent un nom qui le signifie en leur langue.

Il nous fault noter qu'à chasque chose, il n'est rien plus cher et plus estimable que son estre ; le lion, l'aigle, le daulphin, ne present rien au dessus de leur espece ; et que chascune rapporte les qualitez de toutes aultres choses à ses propres qualitez : lesquelles nous pouvons bien estendre et raccourcir, mais c'est tout ; car, hors de ce rapport et de ce principe, nostre imagination ne peult aller, ne peult rien diviner aultre, et, est impossible qu'elle sorte de là et qu'elle passe au delà : d'où naissent ces anciennes conclusions <sup>1</sup> ; « De toutes les formes, la plus belle est celle de l'homme :

<sup>1</sup> Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 18.—C.

« Dieu doncques est de cette forme. Nul ne  
 « peult estre heureux sans vertu : ny la vertu  
 « estre sans raison ; et nulle raison loger ail-  
 « leurs qu'en l'humaine figure : Dieu est  
 « doncques revestu de l'humaine figure. »  
*Ità est informatum et anticipatum mentibus*  
*nostris, ut homini, quùm de Deo cogit,*  
*forma occurrat humana*<sup>1</sup>. Pourtant, disoit  
 plaisamment Xenophanes<sup>2</sup>, que si les ani-  
 maux se forgent des dieux, comme il est  
 vraysemblable qu'ils facent, ils les forgent  
 certainement de mesme eulx, et se glorifient  
 comme nous, Car pourquoy ne dira un oyson  
 ainsi : « Toutes les pieces de l'univers me  
 regardent ; la terre me sert à marcher, le  
 soleil à m'esclairer, les estoiles à m'inspirer  
 leurs influences ; i'ay telle commodité des  
 vents, telle des eaux ; il n'est rien que cette  
 volute regarde si favorablement que moy ;

<sup>1</sup> L'idée de la forme est tellement gravée dans notre esprit, que nous ne pouvons penser à Dieu sans nous le représenter sous une forme humaine. Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 27.

<sup>2</sup> EUSÈBE, *Prép. évangél.* l. 13, c. 13.—C.

ie suis le mignon de nature? est ce pas l'homme qui me traicte, qui me loge, qui me sert? c'est pour moy qu'il faict et semer et mouldre; s'il me mange, aussi faict il bien l'homme son compaignon; et si foys ie moy les vers qui le tuent et qui le mangent. » Autant en diroit une grue; et plus magnifiquement encores, pour la liberté de son vol, et la possession de cette et haulte region : *Tam blanda conciliatrix, et tam sui est lena ipsa natura* <sup>1</sup>.

Or doncques, par ce mesme train, pour nous sont les destinees, pour nous le monde; il luict, il tonne pour nous; et le createur et les creatures, tout est pour nous : c'est le but et le poinct où vise l'université des choses. Regardez le registre que la philosophie a tenu, deux mille ans et plus, des affaires celestes : les dieux n'ont agi, n'ont parlé que pour l'homme; elle ne leur attribue aultre consultation et aultre vacation : les voylà contre nous en guerre;

<sup>1</sup> Tant sont doux et puissants les attraits par lesquels la nature de chaque animal se fait aimer de lui !  
Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 27.

Domitosque Herculeâ manu  
Telluris iuvenes, unde periculum  
Fulgens contremuit domus  
Saturni veteris <sup>1</sup> :

les voicy partisans de nos troubles, pour nous rendre la pareille de ce que tant de fois nous sommes partisans des leurs ;

Neptunus muros magnoque emota tridenti  
Fundamenta quatit, totamque à sedibus urbem  
Eruit : hîc Iuno scæas sævissima portas  
Prima tenet <sup>2</sup>.

les Cauniens <sup>3</sup>, pour la ialousie de la domination de leurs dieux propres, prennent armes en dos le iour de leur devotion, et vont courant toute leur banlieue, frappants l'air par cy, par là à tout leurs glaives, pourchassants ainsin à oultrance, et bannis-

<sup>1</sup> Les enfants de la terre firent trembler le palais du vieux Saturne, et tombèrent enfin sous le bras d'Hercule. HOR. od. 22, l. 2, v. 6.

<sup>2</sup> Neptune, de son trident redoutable, ébranle les murs de Troie, et renverse de fond en comble cette cité superbe ; plus loin, l'impitoyable Junon s'est saisie des portes de Scée. VIRG. *Énéid.* l. 2. v. 610.

<sup>3</sup> HÉRODOTE, l. 1.—C.

sants les dieux estrangers, de leur territoire. Leurs puissances sont retrenchees selon nostre necessité : qui guarit les chevaux, qui les hommes, qui la peste, qui la teigne, qui la toux, qui une sorte de gale, qui une aultre, *adeò minimis etiam rebus prava religio inserit deos.*<sup>1</sup> ; qui faict naistre les raisins, qui les aulx; qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise; à chaque race d'artisans, un dieu; qui a sa province en orient, et son credit, qui en ponent;

Hic illius arma,

Hic currus fuit<sup>2</sup>;

O sancte Apollo, qui umbilicum<sup>3</sup> certum terrarum obtines<sup>4</sup>!

<sup>1</sup> Tant la superstition aime à placer la divinité même dans les plus petites choses! TIT. LIV. l. 27, c. 23.

<sup>2</sup> Là étoient les armes et le char de Junon. *Énéid.* l. 1, v. 16.

<sup>3</sup> Les Grecs croyoient que Delphes, où Apollon avoit un temple célèbre, étoit le nombril, le centre de la terre; et c'est ce que signifie le nom de *Delphes*, qui vient du grec *δέλφους*, *vulve*, *matrice*. — E. J.

<sup>4</sup> Puissant Apollon, qui habitez le centre de la terre. CIC. *de Divin.* l. 2, c. 56.



Pallada Cecropidæ , minoïa Creta Dianam ;  
 Vulcanum tellus hypsipylea colit ,  
 Iunonem Sparte , pelopeïadesque Mycenæ ;  
 Pinigerum Fauni Mænalis ora caput :  
 Mars Latio venerandus erat <sup>1</sup> ;

qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession ; qui loge seul ; qui , en compagnie ou volontaire ou nécessaire ,

Iunctaque sunt magno templa nepotis avo <sup>2</sup> :

il en est de si chestifs et populaires ( car le nombre s'en monte iusques à trente six mille ) <sup>3</sup> , qu'il en fault entasser bien cinq ou

<sup>1</sup> Athènes adore Pallas ; l'île de Minos , Diane ; Lemnos , le dieu du feu. Sparte et Mycène honorent Junon ; Pan est le dieu du Ménale hérissé de pins : Mars est celui du Latium. OVID. *Fast.* 3, v. 81.

<sup>2</sup> Et le temple du petit-fils est réuni à celui de son divin aïeul. OVID. *Fast.* 3, l. 1, v. 294.

<sup>3</sup> Montaigne a pris cela dans Hésiode , *Opera et Dies*, v. 252, sur quoi Maxime de Tyr observe qu'Hésiode a fait trop petit le nombre des dieux , vu qu'il y en a une multitude innombrable. (*Dissert.* 1.) Au reste, Hésiode n'en compte que trente mille. Voyez

six à produire un espic de bled , et en prennent leurs noms divers ; trois à une porte , celui de l'ais , celui du gond , celui du seuil ; quatre à un enfant , protecteurs de son maillot , de son boire , de son manger , de son tetter : aulcuns incertains et douteux ; aulcuns qui n'entrent pas encores en paradis :

Quos , quoniam cæli nondùm dignamur honore ,  
Quas dedimus certè terras habitare sinamus <sup>1</sup> :

il en est de physiciens , de poétiques , de civils : aulcuns , moyens entre la divine et l'humaine nature , mediateurs , entremetteurs de nous à Dieu ; adorez par certain second ordre d'adoration et diminutif ; infinis en tiltres et offices ; les uns bons , les aultres mauvais : il en est de vieux et cassez , et en est de mortels ; car Chrysippus <sup>2</sup> estimoit qu'en

aussi Varron , dans saint Augustin , *de Civit. Dei.*  
— N.

<sup>1</sup> Puisque nous ne les jugeons pas encore dignes d'être admis dans le ciel , permettons-leur d'habiter les terres que nous leur avons accordées. OVID. *Métam.* l. 1, fable. 6, v. 32.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Des communes conceptions*, etc., c. 27.—C.

la dernière conflagration du monde, tous les dieux auroient à finir, sauf Jupiter. L'homme forge mille plaisantes sociétés entre Dieu et luy : est il pas son compatriote ;

Iovis incunabula Creten <sup>1</sup>.

Voicy l'excuse que nous donnent, sur la considération de ce subiect, Scevola, grand pontife, et Varron, grand theologien, en leur temps : « Qu'il est besoing que le peuple ignore beaucoup de choses vraies, et en croye beaucoup de faulces : « *Quum veritatem quâ liberetur inquirat, credatur ei expedire quod fallitur* <sup>2</sup>. Les yeulx humains ne peuvent appercevoir les choses, que par les formes de leur cognoissance: et ne nous souvient pas quel sault print le miserable Phaëton pour avoir voulu manier les resnes des chevaulx de son pere d'une main mor-

<sup>1</sup> L'île de Crète, berceau de Jupiter. OVID. *Métam.* l. 8, fab. 1, v. 99.

<sup>2</sup> Comme il ne cherche la vérité que pour se délivrer du joug, il faut pour son avantage, le laisser dans l'erreur. D. AUGUSTIN, *de Civit. Dei.* l. 4, c. 27.

telle. Nostre esprit retombe en pareille profondeur, se dissipe et froisse de mesme par sa temerité. Si vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le ciel et le soleil ? que vous respondra elle, sinon de fer, ou, avecques Anaxagoras, de pierre, ou aultre estoffe de nostre usage. S'enquiert on à Zenon, que c'est que nature ? « Un feu, dict il<sup>1</sup>, artiste propre à engendrer, procedant reglement. » Archimedes, maistre de cette science qui s'attribue la presseance sur toutes les aultres en verité et certitude, « Le soleil, dict il, est un dieu de fer enflammé. » Voylà pas une belle imagination produicte de la beauté et inevitable nécessité des demonstrations geometriques ! non pourtant si inevitable et utile, que Socrates<sup>2</sup> n'ayt estimé qu'il suffisoit d'en sçavoir iusques à pouvoir arpenter la terre qu'on donnoit et recevoit ; et que Polyænus, qui en avoit esté fameux et illustre docteur, ne les ayt prinses à mespris<sup>3</sup>, comme pleines de

<sup>1</sup> CIC. *de Nat. Deor.* l. 2, c. 22.—C.

<sup>2</sup> ΧΕΝΟΡΗΟΝ, *mirab.* l. 4, § 7, c. 2.—C.

<sup>3</sup> CIC. *Acad. quæst.* l. 4, c. 38.—C.

faulseté et de vanité apparente, aprez qu'il eut gousté les doux fruicts des iardins poltronnesques d'Epicurus. Socrates, en Xenophon, sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'antiquité entendu au dessus de tous aultres ez choses celestes et divines, dict qu'il se troubla du cerveau <sup>1</sup>, comme font tous hommes qui perscrutent <sup>2</sup> immoderement les cognoissances qui ne sont de leur appartenance : sur ce qu'il faisoit le soleil une pierre ardente, il nes'advisoit pas qu'une pierre ne luict point au feu ; et qui pis est, qu'elle s'y consume : en ce qu'il faisoit un du soleil et du feu ; que le feu ne noircit pas ceulx qu'il regarde ; que nous regardons fixement le feu ; que le feu tue les plantes et les herbes. C'est, à l'advis de Socrates, et au mien aussi, le plus sagement iuger du ciel, que n'en iuger point. Platon, ayant à parler des daimons au Timee : « C'est entreprinse, dict il, qui surpasse nostre portee ; il en fault croire ces anciens, qui se

<sup>1</sup> XÉNOPHON, *Mirab.* l. 4, § 6 et 7, c. 2.—C.

<sup>2</sup> *Recherchent, scrutent.*—E. J.

sont dictz engendrez d'eulx : c'est contre raison de refuser foy aux enfants des dieux, encores que leur dire ne soit establi par raisons necessaires ny vraysemblables, puisqu'ils nous respondent de parler de choses domestiques et familiares. »

Veoyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissancce des choses humaines et naturelles. N'est ce pas une ridicule entreprinse, qu'à celles ausquelles, par nostre propre confession, nostre science ne peut attaindre, nous allions forgeant un aultre corps, et prestant une forme faulse, de nostre invention; comme il se veoid au mouvement des planetes, auquel d'autant que nostre esprit ne peut arriver, ny imaginer sa naturelle conduicte, nous leur prestons, du nostre, des ressorts materiels, lourds, et corporels :

Temo aureus, aurea summæ  
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo<sup>1</sup> ;

<sup>1</sup> Le timon étoit d'or, les roues de même métal, et les rayons étoient d'argent. OVID. *Métamorph.* l. 2, fab. 1, v. 107.

vous diriez que nous avons eu des cochers, des charpentiers, et des peintres, qui sont allez dresser là hault des engins à divers mouvements, et renger les rouages et entrelassements des corps celestes bigarrez en couleur, autour du fuseau de la nécessité, selon Platon :

Mundus domus est maxima rerum,  
 Quàm quinque altitonæ fragmine zonæ  
 Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis  
 Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, lunæ  
 Bigas acceptat<sup>1</sup> :

ce sont tous songes et fanatiques folies. Que ne plaist il un iour à nature nous ouvrir son sein, et nous faire veoir au propre les

<sup>1</sup> Le monde est une maison immense, environnée de cinq zones, et traversée obliquement par une bordure enrichie de douze signes rayonnants d'étoiles, où sont admis le char et les deux coursiers de la lune. — Ces vers sont de Varron, et c'est le grammairien Valerius Probus qui les rapporte dans ses notes sur la sixième églogue de Virgile. Mais il y a dans le premier, *Maxima homuli*; et dans le dernier, *Bigas solisque receptat*.—C.

moyens et la conduite de ses mouvements, et y préparer nos yeulx? ó Dieu! quels abus, quels mescomptes nous trouverions en nostre pauvre science! Je suis trompé, si elle tient une seule chose droictement en son poinct : et m'en partiray d'icy plus ignorant toute autre chose que mon ignorance. Ay ie pas veu, en Platon, ce divin mot, « que nature n'est rien qu'une poësie ainigmatique <sup>1</sup>? » comme peultestre, qui diroit une peinture voilee et tenebreuse; entreluisant d'une infinie variété de faulx iours à exercer nos coniectures : *Latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris; ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cælum, terram intrare, possit* <sup>2</sup>. Et certes, la philo-

<sup>1</sup> Montaigne a fort mal pris le sens de Platon, dont voici les propres paroles : "Ἔστι τε φύσει ποιητικὴ ἢ σύμπασα ἀινιγματώδης, in *Alcibiade* 2, p. 42; ce qui signifie : « Toute poësie est, de sa nature, énigmatique. »—C.

<sup>2</sup> Toutes ces choses sont enveloppées des plus épaisses ténèbres : aussi n'y a-t-il point d'esprit assez perçant pour pénétrer dans le ciel, ou dans les profondeurs de la terre, Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 39.



sophien'est qu'une poésie sophistiquee. D'où tirent ses aucteurs anciens toutes leurs auctoritez, que des poëtes? et les premiers furent poëtes eulx-mesmes, et la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poëte descousu: Timon, l'appelle, par iniure, Grand forgeur de miracles. Toutes les sciences surhumaines s'accoustrent du style poëtique. Tout ainsi que les femmes emploient des dents d'yvoire, où les leurs naturelles leur manquent; et au lieu de leur vray teinct, en forgent un de quelque matiere estrangiere; comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoinct de coton; et, au veu et au sceu d'un chascun, s'embellissent d'une beaulté faulse et empruntee: ainsi faict la science (et nostre droict mesme a, dict on, des fictions legitimes, sur lesquelles il fonde la verité de sa iustice); elle nous donne en payement, et en presupposition, les choses qu'elle mesme nous apprend estre inventees; car ces epicycles excentriques, concentriques, de quoy l'astrologie s'ayde à conduire le bransle de ses estoiles, elle nous les donne pour le mieulx

qu'elle ayt sceu inventer en ce subiect : comme aussi , au reste , la philosophie nous presente , non pas ce qui est , ou ce qu'elle croit , mais ce qu'elle forge , ayant plus d'apparence et de gentillesse. Platon <sup>1</sup> , sur le discours de l'estat de nostre corps , et de celuy des bestes : « Que ce que nous avons dict soit vray , nous en asseurerions , si nous avions sur cela confirmation d'un oracle ; seulement nous asseurons que c'est le plus vraysemblablement que nous ayons sceu dire. »

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoie ses cordages , ses engins <sup>2</sup> , et ses roues ; considerons un peu ce qu'elle dict de nous mesmes et de nostre contexture : il n'y a pas plus de retrogradation , trepidation , accession , reculement <sup>3</sup> , ravissement aux astres et corps celestes , qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement,

<sup>1</sup> Dans le *Timée*.—C.

<sup>2</sup> *Ses machines*.—E. J.

<sup>3</sup> Tous ces termes sont empruntés du système astronomique de Ptolémée.—A. D.

ils ont eu par là raison de l'appeller le petit Monde : tant ils ont employe de pieces et de visages à le massonner et bastir. Pour accommoder les mouvements qu'ils voyent en l'homme, les diverses fonctions et facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont ils divisé nostre ame ? en combien de sieges logee ? à combien d'ordres et d'estages ont ils desparty ce pauvre homme, outre les naturels et perceptibles ? et à combien d'offices et de vacations ? Ils en font une chose publicque imaginaire : c'est un subiect qu'ils tiennent et qu'ils manient ; on leur laisse toute puissance de le descoudre, renger, rassembler, et estoffer, chascun à sa fantasie : et si ne le possèdent pas encores. Non seulement en verité, mais en songe mesme, ils ne le peuvent regler, qu'il ne s'y treuve quelque cadence, ou quelque son, qui eschappe à leur architecture, toute enorme qu'elle est, et rapiecee de mille lop-pins fauls et fantastiques. Et ce n'est pas raison de les excuser : car, aux peintres, quand ils peignent le ciel, la terre, les mers, les monts, les isles escartees, nous leur con-

domons<sup>1</sup> qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legiere, et, comme de choses ignorees, nous contentons d'un tel umbrage et feincte; mais quand ils nous tirent, aprez le naturel, ou aultre subiect qui nous est familier et cogneu, nous exigeons d'eulx une parfaicte et exacte representation des lineaments et des couleurs; et les mesprisons, s'ils y faillent. Je sçais bon gré à la garse<sup>2</sup> milesienne; qui, veyant le philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voulte celeste, et tenir tousiours les yeulx eslevez contremont, luy meit en son passage quelque chose à le faire broncher, pour l'advertir qu'il seroit

<sup>1</sup> *Nous leur accordons.*—E. J.

<sup>2</sup> Ou *fille milésienne*. Elle étoit servante de Thalès, née en Thrace, non pas à Milet, Θράκη θεραπευίς, comme dit Platon, d'où ce conte a été tiré. Du reste, Platon ne dit pas que cette fille eût mis quelque chose sur le passage de Thalès pour le faire broncher, mais que Thalès, marchant les yeux levés vers le ciel pour contempler les astres, tomba dans un puits.—*Garse* signifioit encore *fille* du temps d'Amyot et de Montaigne.—C.

temps d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nues, quand il auroit proueu à celles qui estoient à ses pieds : elle luy conseilloit certes bien de regarder plustot à soy qu'au ciel ; car, comme dict Democritus, par la bouche de Cicero,

Quod est ante pedes, nemo spectat : cæli scrutantur plagas<sup>1</sup>.

Mais nostre condition porté que la cognoissance de ce que nous avons entre mains est aussi esloignée de nous, et aussi bien au dessus des nues, que celle des astres: comme dict Socrates, en Platon<sup>2</sup>, que à quiconque se mesle de la philosophie, on peult faire le reproche que faict cette femme à Thales, qu'il ne veoid rien de ce qui est devant luy ; car tout philosophe ignore ce que faict son voisin ; et ce qu'il faict luy mesme ; et ignore ce qu'ils sont tous deux, ou bestes ou hommes. Ces gents icy, qui treuvent les

<sup>1</sup> Personne ne regarde ce qui est à ses pieds, et l'on sonde les abîmes des cieux. Cic. *de Divin.* l. 2, c. 13.

<sup>2</sup> Dans le dialogue intitulé, *Theætetus*.—C.

raisons de Sebond trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui sçavent tout,

Quæ mare compescant causæ ; quid temperet  
annum ;

Stellæ sponte suâ , iussæve , vagentur et errent ;  
Quid premat obscurum lunæ , quid proferat orbem ;  
Quid velit et possit rerum concordia discors <sup>1</sup> :

n'ont ils pas quelque fois sondé, parmi leurs livres, les difficultez qui se presentent à cognoistre leur estre propre ? Nous veoyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meult, qu'aucunes parties se branslent d'elles mesmes, sans nostre congé, et que d'aultres nous les agitons par nostre ordonnance ; que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine aultre la pasleur ; telle

<sup>1</sup> Ce qui retient la mer dans ses bornes, ce qui règle les saisons ; si les étoiles ont un mouvement propre, ou sont emportées par une force étrangère ; d'où vient que la lune croît et décroît régulièrement ; et comment la discorde des éléments fait l'harmonie de l'univers. HOR. epist. 12, l. 1, v. 16.

imagination agit en la rate seulement, telle autre au cerveau; l'une nous cause le rire, l'autre le pleurer; telle autre transit et estonne tous nos sens, et arreste le mouvement de nos membres; à tel objet l'estomach se souleve, à tel autre quelque partie plus basse: mais <sup>1</sup> comme une impression spirituelle face une telle faulsee dans un subiect massif et solide, et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts, iamais homme ne l'a sceu, *omnia incerta ratione, et in natura maiestate abdita* <sup>2</sup>, dict Pline, et saint Augustin, *modus quo corporibus adhærent spiritus... omninó mirus est, nec comprehendendi ab homine potest; et hoc ipse homo est* <sup>3</sup>: et si ne le met on pas pourtant en

<sup>1</sup> Mais comment une impression spirituelle peut s'insinuer ainsi dans un sujet corporel et solide, c'est ce que l'homme n'a jamais su, etc. — Faussée vient de fausser ou faulser, lorsqu'il signifie percer tout outre, comme dans cet exemple: *Il luy donna un si grand coup de lance, qu'il faulsa escu et haubert.*—C.

<sup>2</sup> Tous ces mystères sont impénétrables à la raison humaine, et restent cachés dans la majesté de la nature. PLIN. *Hist. nat.* l. 2, c. 37,

<sup>3</sup> La manière dont les esprits sont unis aux corps

doubte ; car les opinions des hommes sont receues à la suite des creances anciennes , par auctorité et à credit ; comme si c'estoit religion et loix : on receoit comme un iargon ce qui en est communément tenu ; on receoit cette verité avecques tout son bastiment et attelage d'arguments et de preuves , comme un corps ferme et solide qu'on n'esbransle plus , qu'on ne iuge plus ; au contraire , chascun , à qui mieulx mieux , va plastrant et confortant cette creance recete , de tout ce que peult sa raison , qui est un util souple , contournable , et accommodable à toute figure : ainsi se remplit le monde , et se confit en fadese et en mensonge . Ce qui fait qu'on ne doubte de gueres de choses , c'est que les communes impressions , on ne les essaye iamais ' ; on n'en sonde point le pied , où gist la faulte et la foiblesse ; on ne debat que sur les branches : on ne de-

est tout-à-fait merveilleuse , et ne peut être comprise par l'homme ; et cette union est l'homme même .  
D. AUGUSTIN. *De Civit. Dei.* l. 21, c. 10.

' On ne les met jamais à l'épreuve ou en question .  
—C.



mande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainsin, ou ainsin entendu; on ne demande pas si Galen<sup>1</sup> a rien dict qui vaille, mais s'il a dict ainsin ou aultrement. Vrayement c'estoit bien raison que cette bride et contraincte de la liberté de nos iugements, et cette tyrannie de nos creances, s'estendist iusques aux escholes et aux arts: le dieu de la science scholastique, c'est Aristote; c'est religion de debattre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte; sa doctrine nous sert de loy magistrale, qui est, à l'aventure, autant faulse qu'une aultre. Je ne sçay pas pourquoi ie n'acceptasse autant volontiers, ou les idees de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plein et le vuide de Leucippus et Democritus, ou l'eau de Thales<sup>2</sup>, ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes<sup>3</sup>, ou les nombres et symmetrie de Pythagoras, ou l'in-

<sup>1</sup> *Galien.*—E. J.

<sup>2</sup> *SEXTUS EMPIR. Pyrrh. Hypot.* l. 3, c. 4.—C.

<sup>3</sup> *De Diogène Apolloniate*, apud *SEXTUM EMPIRICUM*, l. 3, c. 4.—C.

fini de Parmenides, ou l'Un de Museus, ou l'eau et le feu d'Appollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras<sup>1</sup>, ou la discorde et amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute aultre opinion de cette confusion infinie d'avis et de sentences que produict cette belle raison humaine, par sa certitude et clairvoyance, en tout ce de quoy elle se mesle, que ie ferois l'opinion d'Aristote sur ce suiet des principes des choses naturelles : lesquels principes il bastit de trois pieces, matiere, forme, et privation. Et qu'est il plus vain que de faire l'inanité<sup>2</sup> mesme, cause de la production des choses? la privation, c'est une negatifve; de quelle humeur en a il peu faire la cause et origine des choses qui sont? Cela toutesfois ne s'oseroit esbranler, que pour l'exercice de la logique; on n'y debat rien pour le mettre en doute, mais pour deffendre l'auteur de l'eschole des obiections estrangieres : sans

<sup>1</sup> SEXTUS EMPIRICUS, *ibid.* *Pyrrh. Hypot.* l. 3, c. 4. — C.

<sup>2</sup> *Le néant.*

auctorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Il est bien aysé, sur des fondemens avouez, de bastir ce qu'on veult; car, selon la loy et ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduit ayseement, sans se desmentir. Par cette voie, nous trouvons nostre raison bien fondee, et discourons à bouleveue; car nos maistres preoccupent et gaignent avant main autant de lieu en nostre creance qu'il leur en fault pour conclure apres ce qu'ils veulent, à la mode des geometriens, par leurs demandes advouees; le consentement et approbation que nous leur prestons, leur donnant de quoy nous traisner à gauche et à dextre; et nous pirouetter à leur volonte. Quiconque est creu de ses presuppositions, il est nostre maistre et nostre dieu; il prendra le plan de ses fondemens, si ample et si aysé, que par iceulx il nous pourra monter, s'il veult, iusques anx nues. En cette pratique et negociation de science, nous avons prins pour argent comptant le mot de Pythagoras, « Que chasque expert doibt estre creu en son art: »

le dialecticien se rapporte au grammairien de la signification des mots; le rhétoricien emprunte du dialecticien les lieux des arguments; le poète, du musicien, les mesures; le géométrien, de l'arithméticien, les proportions; les métaphysiciens prennent pour fondement les conjectures de la physique: car chaque science a ses principes presupposez; par où le jugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à chocquer cette barrière en laquelle gist la principale erreur, ils ont incontinent cette sentence en la bouche, « Qu'il ne fault pas débattre contre ceulx qui nient les principes; » or, n'y peult il avoir des principes pour les hommes, si la Divinité ne les leur a revelez: de tout le demourant, et le commencement, et le milieu, et la fin, ce n'est que songe et fumée. A ceulx qui combattent par presupposition, il leur fault presupposer au contraire le mesme axiome de quoy on debat: car toute presupposition humaine, et toute enunciation, a autant d'auctorité que l'autre, si la raison n'en faict la différence. Ainsin il les fault toutes mettre

à la balance ; et premièrement les générales et celles qui nous tyrannisent. La persuasion de la certitude est un certain témoignage de folie et d'incertitude extrême ; et n'est point de plus folles gens ny moins philosophes que les philodoxes<sup>1</sup> de Platon : il fault sçavoir si le feu est chaud , si la neige est blanche , s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance.

Et quant à ces responses , de quoy il se faict des contes anciens ; comme à celuy qui mettoit en doute la chaleur , à qui on dict qu'il se iectast dans le feu ; à celui qui nioit la froideur de la glace , qu'il s'en meist dans le sein ; elles sont tresindignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel , recevants les apparences estrangieres , selon qu'elles se presentent à nous par nos sens , et nous eussent

<sup>1</sup> Gens qui se remplissent l'esprit d'opinions dont ils ignorent les fondements , qui s'entêtent de mots , qui n'aiment et ne voient que les apparences des choses.— Cette définition est prise de Platon , qui les a caractérisés très-particulièrement à la fin du cinquième livre de sa *République*.—C.

laissé aller aprez nos appetits simples et reglez par la condition de nostre naissance, ils auroient raison de parler ainsi; mais c'est d'eulx que nous avons apprins de nous rendre iuges du monde; c'est d'eulx que nous tenons cette fantasie, « Que la raison humaine est contreroolleuse generale de tout ce qui est au dehors et au dedans de la voulte celeste; qui embrasse tout, qui peult tout, par le moyen de laquelle tout se sçait et cognoist. » Cette response seroit bonne parmy les Cannibales, qui iouissent l'heur d'une longue vie, tranquille et paisible, sans les preceptes d'Aristote, et sans la cognoissance du nom de la physique, cette response vauldroit mieulx à l'adventure, et auroit plus de fermeté que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison et de leur invention : de cette cy seroient capables avec nous tous les animaulx, et tout ce où le commandement est encores pur et simple de la loy naturelle; mais eulx, ils y ont renoncé. Il ne fault pas qu'ils me dient, « Il est vray; car vous le voyez et sentez ainsi : » il fault qu'ils me dient si ce que ie pense sen-

tir, ie le sens pourtant en effect ; et, si ie le sens, qu'ils me dient aprez pourquoy ie le sens, et comment, et quoy ; qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenants et aboutissants de la chaleur, du froid, les qualitez de celuy qui agit et de celuy qui souffre; ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien que par la voye de la raison : c'est leur touche à toutes sortes d'essays; mais certes, c'est une touche pleine de faulseté, d'erreur, de foiblesse, et défaillance. Par où la voulons nous mieulx esprouver que par elle mesme? s'il ne la fault croire, parlant de soy, à peine sera elle propre à iuger des choses estrangieres ; si elle cognoist quelque chose, au moins sera ce son estre et son domicile; elle est en l'ame, et partie, ou effect, d'icelle: car la vraye raison est essentielle, de qui nous desrobbons le nom à faulses enseignés, elle loge dans le sein de Dieu ; c'est là son giste et sa retraicte ; c'est de là où elle part quand il plaist à Dieu nous en faire veoir quelque rayon, comme Pallas saillit de la teste de son pere pour se communiquer au monde.

Or, voyons ce que l'humaine raison nous a appris de soy, et de l'ame; non de l'ame, en général, de laquelle quasi toute la philosophie rend les corps célestes et les premiers corps participants, ny de celle que Thales<sup>1</sup> attribuoit aux choses mesmes qu'on tient inanimées, convié par la considération de l'aimant; mais de celle qui nous appartient, que nous devons mieulx cognoistre :

Ignoratur enim quæ sit natura animæ;  
Nata sit; an, contra, nascentibus insinuetur;  
Et simul intereat nobiscum morte dirempta;  
An tenebras Orci visat, vastasque lacunas,  
An pecudes alias divinitus insinuet se<sup>2</sup>;

à Crates<sup>3</sup> et Dicæarchus<sup>4</sup>, qu'il n'y en avoit

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Thalès*, l. 1, semg. 24.—C.

<sup>2</sup> La nature de l'âme est un problème : naît-elle avec le corps, s'y insinue-t-elle au moment de la naissance, périt-elle avec nous par la dissolution des parties, va-t-elle visiter les sombres bords; enfin, les dieux la font-ils passer dans le corps des animaux? On l'ignore. LUCRÈS, l. 1, v. 113.

<sup>3</sup> C'est-à-dire, *la raison humaine a appris à Cratès et à Dicæarchus qu'il n'y avoit absolument point d'âme, mais que le corps s'ébranloit, etc.*—C.

<sup>4</sup> SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrrh. Hypot.* l. 2, c. 5; et CICÉRON, *Tusc. quæst.* l. 1, c. 10.—C.



du tout point, mais que le corps s'esbrans-  
loit ainsi d'un mouvement naturel : à Pla-  
ton, <sup>1</sup> que c'estoit une substance se mouvant  
de soy mesme : à Thales <sup>2</sup>, une nature sans  
repos <sup>3</sup> : à Asclepiades, une exercitation des  
sens : à Hesiodus et Anaximander, chose  
composee de terre et d'eau : à Parmenides <sup>4</sup>,  
de terre et de feu : à Empedocles <sup>5</sup>, de sang;

Sanguineam yomit ille animam <sup>6</sup>

à Possidonius <sup>7</sup>, Cleantes et Galen, <sup>8</sup> une  
chaleur ou complexion chaudeuse,

<sup>1</sup> *Traité des lois*, l. 10.—C.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Des opinions des philos.* l. 4, c. 2.  
—C.

<sup>3</sup> C'est-à-dire, selon PLUTARQUE, *qui se meut d'elle-  
même αὐτοκίνητος*. *De Placitis philosophorum*, l. 4,  
c. 2.—C.

<sup>4</sup> MACROB. *Somn. Scip.* l. 1, c. 14.—C.

<sup>5</sup> CIC. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 9.—C.

<sup>6</sup> Il vomit son ame de sang. *Énéid.* l. 9, v. 349.

<sup>7</sup> DIOGÈNE LAERCE, l. 8, § 156.—C.

<sup>8</sup> On cite là-dessus le traité, *quod animi mores se-  
quantur corporis temperamentum* : mais Némésius, *de  
Naturâ hominis*, c. 2, p. 57, ed. Oxon., rapporte un

Ignis est ollis vigor, et celestis origo <sup>1</sup> :

à Hippocrate <sup>2</sup> un esprit espandu par le corps : à Varro <sup>3</sup>, un air reçu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempé au cœur, et espandu par tout le corps : à Zeno <sup>4</sup>, la quintessence des quatre elements : à Heraclides Ponticus <sup>5</sup>, la lumiere : à Xenocrates <sup>6</sup> et aux Egyptiens, un nombre mobile : aux Chaldees <sup>7</sup>, une vertu sans forme déterminée ;

Habitu quemdam vitalem corporis esse, Harmoniam Græci quam dicunt <sup>8</sup> :

passage de Galien, où ce médecin déclare qu'il n'ose rien affirmer sur la nature de l'ame.—C.

<sup>1</sup> Les ames ont la force et la vivacité du feu, et leur origine est céleste. VIRG. *Énéid.* l. 6, v. 730.

<sup>2</sup> MACROB. *Somn. Scip.* l. 1, c. 14.—C.

<sup>3</sup> LACTANCE, *de Opif. Dei*, c. 17, n° 5.—C.

<sup>4</sup> CIC. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 9 et 10.—C.

<sup>5</sup> STORÉE, *Eglog. phys.* l. 1, c. 40.—C.

<sup>6</sup> MACROB. *Somn. Scip.* l. 1, c. 14 ; et PLUTARQUE, *Des opinions des philos.* l. 16, c. 2.—C.

<sup>7</sup> *Aux Chaldéens.*—E. J.

<sup>8</sup> Une certaine habitude vitale, nommée par les Grecs *harmonie.* LUCRET. l. 3, v. 100.

n'oublions pas Aristote, Ce qui naturellement faict mouvoir le corps, qu'il nomme *Entelechie*<sup>1</sup>, d'une autant froide invention que nulle aultre, car il ne parle ny de l'essence, ny de l'origine, ny de la nature de l'ame, mais en remarque seulement l'effect : Lactance<sup>2</sup>, Senecque<sup>3</sup>, et la meilleure part entre les dogmatistes, ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas : Et aprez tout ce denombrement d'opinions, *harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit*<sup>4</sup>, dict Cicero. Je cognois par moy, dict S. Bernard<sup>5</sup> combien Dieu est incomprehensible; puisque les pieces de mon estre propre, ie ne les puis comprendre. He-

<sup>1</sup> Du grec ἐντελεχία, *Perfection*.—E. J.—Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 10, dit qu'Aristote appelle l'esprit, *entéléchie*, mot nouveau qui signifie un mouvement continu et constant.—C.

<sup>2</sup> *De Opif. Dei*, c. 17, au commencement.—C.

<sup>3</sup> *Natur. quæst.* l. 7, c. 14.—C.

<sup>4</sup> Entre tant d'opinions diverses, un Dieu seul peut distinguer la véritable. Cic. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 11.

<sup>5</sup> *Lib. de Animâ*, c. 1.—C.

raclitus, qui tenoit tout estre plein d'amés et de daimons, maintenant pourtant ' qu'on ne pouvoit aller si avant vers la cognoissance de l'ame, qu'on y peust arriver; tant son essence estoit profonde.

Il n'y a pas moins de dissention ny de debat à la loger. Hippocrates et Hierophilus <sup>2</sup> la mettent au ventricule du cerveau: Democritus et Aristote <sup>3</sup>, par tout le corps:

Ut bona soepè veletudo cùm dicitur esse  
Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis <sup>4</sup>:

Epicurus, en l'estomach <sup>5</sup>,

Hic exsultat enim pavor ac metus; hæc loca circum  
Lætitiæ mulcent <sup>6</sup>:

<sup>1</sup> DIOG. LAERCE, *Vie d'Héraclite*, l. 9, segm. 7.—C.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Des opinions des philos.* l. 4, c. 5.—C.

<sup>3</sup> SEXTUS EMPIRICUS, *Adv. Mathem.*—C.

<sup>4</sup> Ainsi l'on dit que la santé appartient à tout le corps, et pourtant elle n'est pas une partie de l'homme en santé. LUCRET. l. 3, v. 103.

<sup>5</sup> *Mediâ regione in pectoris hæret.* LUCRET. l. 3, v. 141.—C.

<sup>6</sup> C'est là qu'on sent palpiter la crainte et la ter-

les stoïciens<sup>1</sup>, autour et dedans le cœur : Erasistratus<sup>2</sup>, ioignant la membrane de l'epicrane : Empedocles<sup>3</sup>, au sang ; comme aussi Moïse, qui feut la cause pourquoy il deffendit de manger le sang des bestes auquel leur ame est ioincte : Galen a pensé que chasque partie du corps ayt son ame : Strato<sup>4</sup> l'a logee entre les deux sourcils : *Quâ faciæ quidem sit animus, aut ubi habitet, ne quærendum quidem est*<sup>5</sup>, dict Cicero ; ie laisse volontiers à cet homme ses mots propres : irois ie à l'eloquence alterer son parler ? ioinct qu'il y peu d'acquest à desrober la matiere de ses inventions ; elles sont et peu fréquentes, et peu roides, et peu ignorees. Mais la raison

reur ; c'est là que l'on éprouve les douces émotions du plaisir. LUCRET. l. 3, v. 142.

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Des opinions des philos.* l. 4, c. 5.  
—C.

<sup>2</sup> *Id. ibid.*

<sup>3</sup> *Id. ibid.*

<sup>4</sup> *Id. ibid.*

<sup>5</sup> Pour la figure de l'ame et le lieu où elle réside, c'est ce qu'il ne faut pas chercher à connoître. CICÉRON. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 28.

pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les aultres de sa secte, n'est pas pour estre oubliee : c'est parce, dict il <sup>1</sup>, que, quand nous voulons asseurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomach, et quand nous voulons prononcer *Εγώ*, qui signifie *Moy*, nous baissons vers l'estomach la maschouere d'en bas. Ce lieu ne se doibt passer sans remarquer là vanité d'un si grand personnage; car oultre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infiniment legieres, la derniere ne preuve que aux Grecs qu'ils ayent l'ame en cet endroit là : il n'est iugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois. Que craignons nous à dire? voylà les stoïciens <sup>2</sup>, peres de l'humaine prudence, qui treuvent que l'ame d'un homme, accablé sous une ruyne, traisne et ahanne <sup>3</sup> long temps à sortir, ne se pouvant desmeler de la charge, comme une souris prinse à la tra-

<sup>1</sup> GALENUS, l. 2, *De Placitis Hippocratis et platonis*, c. 2.—C.

<sup>2</sup> SÉNÈQUE, epist. 57.—C.

<sup>3</sup> *Peine fatigue*.—E. J.

pelle<sup>1</sup>. Aulcuns tiennent que le monde feut faict pour donner corps ; par punition, aux esprits descheus, par leur faulte, de la pureté, en quoy ils avoient esté creez, la premiere creation n'ayant esté qu'incorporelle; et que, selon qu'ils se sont plus ou moins esloignez de leur spiritualité, on les incorpore plus, et moins alaigrement ou lourdement : de là vient la variété de tant de matiere creee. Mais l'esprit qui feut, pour sa peine, investi du corps du soleil, devoit avoir une mesure d'alteration bien rare et particuliere.

Les extremitez de nostre perquisition tombent toutes en esblouissement; comme dict Plutarque<sup>2</sup> de la teste des histoires, qu'à la mode des chartes, l'oree<sup>3</sup> des terres cogneues est saisie de marests, forests profondes, deserts et lieux inhabitables : voylà pourquoy les plus grossieres et pueriles ravasseries<sup>4</sup> se treuvent plus en ceulx qui traictent

<sup>1</sup> *Souricière.*—E. J.

<sup>2</sup> *Vie de Thésée, préambule.*—C.

<sup>3</sup> *Le bord.*—E. J.

<sup>4</sup> *Révasseries.*—E. J.

les choses plus haultes et plus avant, s'abysmans en leur curiosité et presumption. La fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise : voyez prendre à mont l'essor à Platon en ses nuages poétiques, voyez chez luy le iargon des dieux; mais à quoy songeoit il, quand il definit l'homme « un animal à deux pieds, sans plumes ' ? » fournissant à ceulx qui avoient envie de se mocquer de luy une plaisante occasion, car ayants plumé un chapon vif, ils alloient le nommant « l'homme de Platon. »

Et quoy les epicuriens, de quelle simplicité estoient ils allez premierement imaginer que leurs atomes, qu'ils disoient estre des corps ayants quelque poissance et un mouvement naturel contre bas, eussent basti le monde : iusques à ce qu'ils feussent advisez par leurs adversaires, que par cette description il n'estoit pas possible qu'ils se ioignissent et se prinsent l'un à l'autre, leur cheute estant ainsi droicte et perpendicu-

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Diogène-le-Cynique*, l. 5, segm. 40.—C.



laire, et engendrant par tout des lignes parallèles? parquoy il feut force qu'ils y adious-tassent depuis un mouvement de costé<sup>1</sup>, fortuite, et qu'ils fournissent encores à leurs atomes des queues courbes et crochues pour les rendre aptes à s'attacher et se coudre : et lors mesme, ceulx qui les poursuivent de cette aultre consideration les mettent ils pas de rechef en peine? « si les atomes ont, par sort, formé tant de sortes de figures, pourquoy ne sont ils iamais rencontrés à faire une maison et un soulier? pourquoy de mesme ne croit on qu'un nombre infini de lettres grecques versees emmy la place seroient pour arriver à la contexture de l'Iliade? »

Ce qui est capable de raison, dit Zeno<sup>2</sup>, est meilleur que ce qui n'en est point capable : il n'est rien meilleur que le monde ; il est doncques capable de raison. Cotta, par cette

<sup>1</sup> *Un mouvement de déclinaison*, clinamen principiorum. — Ils n'eurent recours à ce *clinamen* que pour expliquer, dans leur système, la liberté de l'homme.—N.

<sup>2</sup> Cic. *de Nat. Deor.* l. 3, c. 9.—C.

mesme argumentation , faict le monde mathématicien ; et le faict musicien et organiste par cett' autre argumentation aussi de Zeno : « *Le tout*<sup>1</sup> est plus que la partie : nous sommes capables de sagesse , et sommes parties du monde ; il est doncques sage. » Il se veoid infinis pareils exemples , non d'arguments fauls seulement , mais ineptes , ne se tenants point , et accusants leurs aucteurs , non tant d'ignorance que d'imprudence , ez reproches que les philosophes se font les uns aux autres sur les dissensions de leurs opinions et de leurs sectes.

Qui fagoteroit suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience , il diroit merveilles. I'en assemble volontiers , comme une montre , par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderees. Iugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme , de son sens et de sa raison , puis qu'en ces grands personnages , et qui ont porté si hault l'humaine suffisance , il s'y treuve des défauts si apparens et si grossiers.

<sup>1</sup> *Cic. de Nat. Deor.* l. 2, c. 12.—C.

Moy j'aime mieulx croire qu'ils ont traicté la science casuellement, ainsi qu'un iouet à toutes mains, et se sont esbattus de la raison, comme d'un instrument vain et frivole, mettants en avant toutes sortes d'inventions et de fantasies, tantost plus tendues, tantost plus lasches. Ce mesme Platon<sup>1</sup>, qui définit l'homme comme une poule, dict ailleurs, aprez Socrates, « Qu'il ne sçait à la vérité que c'est que l'homme; et que c'est l'une des pieces du monde d'autant difficile cognoissance. » Par cette variété et instabilité d'opinions, ils nous menent comme par la main tacitement à cette résolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousiours leur advis, à visage decouvert et apparent; ils l'ont caché tantost sous des umbrages fabuleux de la poésie, tantost sous quelque aultre masque: car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue n'est pas tousiours propre à

<sup>1</sup> Dans le dialogue intitulé, *Alcibiade*; c'est Socrate qui, par ses arguments, réduit Alcibiade à le dire.—C.

nostre estomach ; il la fault asseicher, alterer et corrompre : ils font de mesme ; ils obscurcissent par fois leurs naïves opinions et iugemens , et les falsifient, pour s'accommoder à l'usage publicque. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance et de l'imbecilité de la raison humaine, pour ne faire peur aux enfans : mais ils nous la descouvrent assez soubs l'apparence d'une science trouble et inconstante.

Je conseillois, en Italie, à quelqu'un qui estoit en peine de parler italien, que pourveu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir aultrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots qui luy viendroient à la bouche, latins, françois, espaignols ou gascons, et qu'en y adioustant la terminaison italienne, il ne faudroit iamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou toscan, ou romain, ou venitien, ou piemon-tois, ou napolitain, et de se ioindre à quelque-une de tant de formes : ie dis de mesmes de la philosophie; elle a tant de visages et de variété, et a tant dict, que tous nos songes et resveries s'y treuvent; l'humaine fantasie

ne peut rien concevoir, en bien et en mal, qui n'y soit; *nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum* <sup>1</sup>. Et i'en laisse plus librement aller mes caprices en public : d'autant que bien qu'ils soient nays chez moy et sans patron, ie sçais qu'ils trouveront leur relation à quelque humeur ancienne, et ne fauldra quelqu'un de dire : Voylà d'où il le print. » Mes mœurs sont naturelles; ie n'ay point appelé, à les bastir, le secours d'aucune discipline : mais toutes imbeciles qu'elles sont, quand l'envie m'a prins de les reciter, et que, pour les faire sortir en public un peu plus decemment, ie me suis mis en devoir de les assister et de discours et d'exemples; ç'a esté merveille à moy mesmes de les rencontrer, par cas d'aventure, conformes à tant d'exemples et discours philosophiques. De quel regiment estoit ma vie, ie ne l'ay appris qu'aprez qu'elle est exploictée et em-

<sup>1</sup> On ne peut dire aucune absurdité, qui n'ait été avancée par quelque philosophe. *Cic. de Divinat. l. 2, c. 58.*

ployée : nouvelle figure, Un philosophe im-  
premedite et fortuite.

Pour revenir à nostre ame : ce que Platon <sup>1</sup> a mis la raison au cerveau, l'ire au cœur et la cupidité au foye, il est vraysemblable que ça esté plustost une interpretation des mouvemens de l'ame, qu'une division et séparation qu'il en ayt voulu faire, comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vraysemblable de leurs opinions est, Que c'est tousiours une âme qui, par sa faculté, *rationne* <sup>2</sup>, se souvient, comprend, iuge, desire, et exerce toutes ses aultres operations, par divers instruments du corps; comme le nocher gouverne son navire selon l'experience qu'il en a, ores tendant ou laschant une chorde, ores haulsant l'antenne, ou remuant l'aviron; par une seule puissance conduisant divers effects : et <sup>3</sup> Qu'elle loge au cerveau; ce qui appert de ce que les ble-

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, l. 3, § 67. — C.

<sup>2</sup> *Raisonne.*—E. J.

<sup>3</sup> Sous-entendez ce qui est ci-dessus : *La plus vraysemblable de leurs opinions est, etc.*

choses naturelles ; argumentants cela par la ressemblance des enfants aux peres ;

Instillata patris virtus tibi <sup>1</sup> ;

Fortes creantur fortibus , et bonis <sup>2</sup> ;

et de ce qu'on veoid escouler des peres aux enfants, non seulement les marques du corps, mais encores une ressemblance d'humeurs, de complexions et inclinations de l'ame ;

Denique cur acris violentia triste leonum  
Seminium sequitur ? dolu' vulpibus, et fuga cervis.  
A patribus datur, et patrius pavor incitat artus ?

.....  
Si non certa suo quia semine, seminioque  
Vis animi pariter crescit cum corpore toto <sup>3</sup> ?

que là dessus se fonde la iustice divine, punissant aux enfants la faulte des peres, d'au-

<sup>1</sup> La vertu de ton père t'a été transmise avec la vie.  
*Je ne connois pas l'auteur de ce vers.—C.*

<sup>2</sup> D'un père plein de valeur naît un fils courageux.  
HOR. od. 4, l. 4, v. 29.

<sup>3</sup> Enfin, pourquoi le lion transmet-il à sa race sa féroceité ? pourquoi la ruse est-elle héréditaire aux

tant<sup>1</sup> que la contagion des vices paternels est aulcunement empreinte en l'ame des enfants, et que le desreglement de leur volonté les touche : dadvantage, que si les ames venoient d'ailleurs que d'une suite naturelle, et qu'elles eussent esté quelque aultre chose hors du corps, elles auroient recordation<sup>2</sup> de leur estre premier, attendu les naturelles facultez qui luy sont propres, de discourir, raisonner et se souvenir :

Si in corpus nascentibus insinuat,ur,  
Cur super anteaetam ætatem meminisse nequimus,  
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus<sup>3</sup> ?

car, pour faire valoir la condition de nos ames, comme nous voulons, il les fault

renards, aux cerfs la fuite et la timidité?... si ce n'est que l'ame ayant, comme le corps, son germe et ses éléments particuliers, les qualités de l'ame croissent et se développent en même temps que celles du corps?  
LUCRET. l. 3, v. 741-746.

<sup>1</sup> PLUTARQUE : *Pourquoi la justice divine, etc.*, c. 19.—C.

<sup>2</sup> Mot latin francisé qui signifie *souvenir*.

<sup>3</sup> Si l'ame s'insinue dans le corps au moment où



presupposer toutes sçavantes, lors qu'elles sont en leur simplicité et pureté naturelle : par ainsin elles eussent esté telles, estants exemptes de la prison corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront aprez qu'elles en seront sorties : et de ce sçavoir, il faudroit qu'elles se ressouvinsent encores estants au corps, comme disoit Platon<sup>1</sup> « Que ce que nous apprenions n'estoit qu'un ressouvenir de ce que nous avons sceü : » chose que chacun par expérience peult maintenir estre faulse ; en premier lieu, d'autant qu'il ne nous ressouvient iustement que de ce qu'on nous apprend, et que, si la mémoire faisoit purement son office, au moins nous suggeroit elle quelque traict outre l'apprentissage ; secondement, ce qu'elle sçavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraye science, cognoissant les choses comme elles sont, par sa

il nait, pourquoi ne pouvons-nous nous rappeler notre vie passée? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions? LUCRET. l. 3, v. 671.

<sup>1</sup> Dans le dialogue intitulé *Phédon*.—C.

divine intelligence : là où icy on luy faict recevoir la mensonge et le vice, si on l'en instruit ; en quoy elle ne peult employer sa reminiscence , cette image et conception n'ayant iamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estouffe de maniere ses facultez naïves, qu'elles y sont toutes esteinctes : cela est premierement contraire à cette aultre créance de recognoistre ses forces si grandes , et les operations que les hommes en sentent en cette vie, si admirables , que d'en avoir conclu cette divinité et éternité passee et l'immortalité à venir ;

Nam si tantoperè est animi mutata potestas,  
 Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,  
 Non ( ut opinor ) ea ab letho iam longior erat <sup>1</sup> :

en oultre, c'est icy, chez nous, et non ailleurs, que doibvent estre considerees les forces et les effects de l'ame ; tout le reste de

<sup>1</sup> Car, si ses facultés sont tellement altérées, qu'elle ait entièrement perdu le souvenir de tout ce qu'elle a fait, cet état diffère bien peu, ce me semble, de celui de la mort. *LUCRET.* l. 3, v. 674.

ses perfections luy est vain et inutile : c'est de l'estat present, que doit estre payee et recogneue toute son immortalité; et de la vie de l'homme, qu'elle est comptable seulement. Ce seroit iniustice de luy avoir retrenché ses moyens et ses puissances; de l'avoir desarmee, pour, du temps de sa captivité et de sa prison, de sa foiblesse et maladie, du temps où elle auroit esté forcee et contraincte, de tirer le iugement et une condamnation de duree infinie et perpetuelle; et de s'arrester à la consideration d'un temps si court, qui est à l'adventure d'une ou de deux heures, ou au pisaller d'un siecle, qui n'ont non plus de proportion à l'infinité qu'un instant; pour, de ce moment d'intervalle, ordonner et establir definitivement de tout son estre : ceseroit une disproportion inique aussi, de tirer une recompense eternelle en consequence d'une si courte vie. Platon, pour se sauver de cet inconvenient, veult que les paiements futurs se limitent à la duree de cent ans, relativement à l'humaine duree; et des nostres assez leur ont donné horues temporelles : partant, ils iugeoient que sa

generation suivoit la commune condition des choses humaines, comme aussi sa vie, par l'opinion d'Epicurus et de Democritus, qui a esté la plus receue : suivant <sup>1</sup> ces belles apparences, Qu'on la voyoit naistre à mesme que le corps en estoit capable, on voyoit eslever ses forces comme les corporelles; on y reconnoissoit la foiblesse de son enfance, et avecques le temps sa vigueur et sa maturité, et puis sa declination et sa vieillesse, et enfin sa decrepitude,

Gigni pariter cum corpore, et unâ  
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem <sup>2</sup>:

ils l'appercevoient capable de diverses passions, et agitée de plusieurs mouvements pénibles, d'où elle tumboit en lassitude et en douleur; capable d'alteration et de changement, d'alairesse, d'assopissement et de

<sup>1</sup> Sous-entendez ici : *Laquelle opinion ils établissoient sur ses belles apparences, qu'on la voyoit naître à mesure, etc.*

<sup>2</sup> Nous sentons qu'elle naît avec le corps, qu'elle croît et vieillit avec lui. LUCRET. l. 3, v. 446.

langueur ; subiecte à ses maladies et aux offenses , comme l'estomach ou le pied ;

Mentem sanari, corpus ut ægrum,  
Cernimus, et flecti medicinâ posse videmus <sup>1</sup> ;

esblouïe et troublee par la force du vin ; desmeue <sup>2</sup> de son assiette par les vapeurs d'une fiebvre chaulde ; endormie par l'application d'aulcuns medicaments , et reveillee par d'aultres ; \*

Corpoream naturam animi esse necesse est  
Corporeis quoniam telis ictuque laborat <sup>3</sup> :

on luy voyoit estonner et renverser toutes ses facultez par la seule morsure d'un chien malade , et n'y avoir nulle si grande fermeté de discours , nulle suffisance , nulle vertu ,

<sup>1</sup> Nous voyons l'esprit se guérir comme un corps malade et se rétablir par les secours de la médecine. LUCRET. l. 3, v. 509.

<sup>2</sup> Déplacée.—E. J.

<sup>3</sup> Il faut que l'ame soit corporelle , puisque nous la voyons sensible à toutes les impressions des corps. LUCRET. l. 3, v. 176.

nulle resolution philosophique, nulle contention de ses forces, qui la peust exempter de la subiection de ses accidents; la salive d'un chestif mastin, versee sur la main de Socrates, secouer toute sa sagesse et toutes ses grandes et si reglees imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne restast aucune trace de sa cognoissance premiere,

Vis. . . . . animã

Conturbatur, et. . . . . divisa seorsùm

Disiectatur, eodem illo distracta veneno<sup>1</sup>;

et ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame qu'en celle d'un enfant de quatre ans : venin capable de faire devenir toute la philosophie, si elle estoit incarnee, furieuse et insensee; de sorte que Caton, qui tordoit le col à la mort mesme et à la fortune, ne peust souffrir la veue d'un mirouer ou de l'eau, accablé d'espoyantement et d'effroy, quand il seroit tombé, par la contagion d'un chien enragé, en

<sup>1</sup> L'ame est troublée, confondue, renversée par la force de ce poison. LUCRET. l. 3. v. 498.

la maladie que les medecins nomment hydrophobie :

Vis morbi distracta per artus  
Turbat agens animam , spumantes æquore salso  
Ventorum ut validis fervere viribus undæ <sup>1</sup>.

Or, quant à ce point, la philosophie a bien armé l'homme, pour la souffrance de tous aultres accidents, ou de patience, ou, si elle couste trop à trouver, d'une desfaicte infaillible, en se desrobbant tout à faict du sentiment : mais ce sont moyens qui servent à une ame estant à soy et en ses forces, capable de discours et de deliberation; non pas à cet inconvenient <sup>2</sup> où, chez un philosophe, une ame devient l'ame d'un fol, troublee, renversee et perdue : ce que plusieurs

<sup>1</sup> La violence du mal répandue dans les membres, trouble l'ame et la tourmente, comme le souffle impétueux des vents fait bouillonner la mer écumante. LUCRET. L. 3, v. 491.

<sup>2</sup> *Accident*, qui est le mot qu'on trouve dans l'édition de 1587, à Paris, chez Jean Richer.—*Accident par lequel l'ame d'un philosophe devient l'ame d'un fou*, etc.—C.

occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que, par quelque forte passion, l'ame peult engendrer en soy mesme, ou une bleceure en certain endroict de la personne, ou une exhalation de l'estomach, nous iectant à un esblouissement et tournoyement de teste.

*Morbis in corporis avius errat*

*Sæpè animus ; dementit enim, deliraque fatur :  
Interdumque gravi lethargo fertur in altum  
Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti !*

Les philosophes n'ont, ce me semble, gueres touché cette corde, non plus qu'un'aultre de pareille importance : ils ont ce dilemme tousiours en la bouche, pour consoler nostre mortelle condition : « Ou l'ame est mortelle, ou immortelle : Si mortelle, elle sera

<sup>1</sup> Souvent, dans les maladies du corps, la raison s'égare, la démence et le délire paraissent dans les discours ; quelquefois une violente léthargie plonge l'ame dans un assoupissement profond et éternel ; les yeux se ferment, la tête n'a plus de soutien. LUCRET. L 3, v. 464.



sans peine ; Si immortelle , ell' ira en amendant. » Ils ne touchent iamais l'aultre branche ; « Quoy , si elle va en empirant ? » et laissent aux poëtes les menaces des peines futures : mais par là ils se donnent un beau ieu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours. Je reviens à la premiere <sup>1</sup>. Cette ame perd l'usage du souverain bien stoïque si constant et si ferme : il fault que nostre belle sagesse se rende en cet endroit , et quitte les armes. Au demourant , ils consideroient aussi , par la vanité de l'humaine raison , que le meslange et société de deux pieces si diverses , comme est le mortel et l'immortel , est inimaginable :

Quippè etenim mortale æterno iungere , et unâ  
Consentire putare , et fungi mutua posse ,  
Desipere est. Quid enim diversiùs esse putandum  
est ,

Aut magis inter se disiunctum discrepitanque ,  
Quàm , mortale quod est , immortalis atque perenni  
Iunctum , in concilio sævas tolerare procellas <sup>2</sup> ?

<sup>1</sup> A la premiere omission, que l'ame la plus sage et la plus vigoureuse peut devenir folle et imbécille.—C.

<sup>2</sup> Quelle folie d'unir le mortel à l'immortel, de

d'avantage ils sentoient l'ame s'engager en la mort comme le corps :

Simul ævo fessa fatiscit<sup>1</sup> :

ce que, selon Zeno, l'image du sommeil nous montre assez; car il estime « que c'est une defaillance et cheute de l'ame, aussi bien que du corps, » *contrahi animum, et quasi labi putat atque decidere*<sup>2</sup> : et, ce qu'on appercevoit en aucuns, sa force et sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le rapportoient à la diversité des maladies; comme on veoid les hommes, en cette extremité, maintenir, qui un sens, qui un aultre, qui l'ouïr, qui le fleurir, sans alteration; et ne se veoid

supposer entre eux un accord mutuel, une communauté de fonctions! Qu'y a-t-il de différent, de plus distinct et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable, et l'autre indestructible, que vous prétendez allier, pour leur faire supporter, de concert, mille accidents funestes? LUCRET. l. 3, v. 801.

! Abattue avec lui sous le poids des années.

LUCRET, l. 3, v. 459.

<sup>2</sup> Cic. *de Divinat.* l. 2, c. 58. Montaigne explique les paroles de Cicéron avant que de les citer.

point d'affoiblissement si universel, qu'il n'y reste quelques parties entieres et vigoreuses :

Non alio pacto quàm si pes cùm dolet ægri,  
In nullo caput intereà sit fortè dolore <sup>1</sup>.

La veue de nostre iugement se rapporte à la verité, comme faict l'œil du chathuant à la splendeur du soleil, ainsi que dict Aristote <sup>2</sup>. Par où le sçaurions nous mieulx convaincre, que par si grossiers aveuglements en une si apparente lumiere? car l'opinion contraire de l'immortalité de l'ame, laquelle Cicero dict avoir esté premierement introduicte, au moins selon le tesmoignage des livres, par Pherecydes Syrius <sup>3</sup>, du temps du roy Tullus, d'aultres en attribuent l'in-

<sup>1</sup> Ainsi quelquefois les pieds sont malades sans que la tête ressent aucune douleur. LUCRET. l. 3, v. 111.

<sup>2</sup> *Métaphys.* l. 2, c. 1.—Aristote dit que les yeux de notre entendement se ferment quelquefois à l'évidence dans les questions les plus claires, comme les yeux du chat-huant se ferment à l'aspect de la lumière du soleil.—A. D.

<sup>3</sup> *Tusc. quæst.* l. 1, c. 16.—C.

vention à Thales, et aultres à d'aultres, c'est la partie de l'humaine science traictee avec plus de reservation et de doute. Les dogmatistes les plus fermes sont contraincts, en cet endroit principalement, de se reiecter à l'abry des umbrages de l'academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a establi de ce subiect, non plus que tous les anciens, en general, qui le manient d'une vacillante creance; *rem gratissimam promittentium magis, quàm probantium*<sup>1</sup> : il s'est caché sous le nuage de paroles et sens difficiles et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs autant à débattre sur son iugement, que sur la matiere.

Deux choses leur rendoient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des ames il n'y auroit plus de quoy asseoir les vaines esperances de la gloire, qui est une consideration de merueilleux credit au monde: l'aultre, que c'est une tresutile impression, comme dict Platon, que les vices, quand ils se desroberont de la veue et cognoissance

<sup>1</sup> C'est la promesse agréable d'un bien dont ils ne nous prouvent guère l'existence. SENEC. epist. 102.

de l'humaine iustice, demeurent tousiours en butte à la divine, qui les poursuyvra, voire aprez la mort des coupables. Un soing extreme tient l'homme d'alonger son estre: il y a pouveu par toutes ses pieces; et pour la conservation du corps sont les sépultures; pour la conservation du nom, la gloire: il a employé toute son opinion à se rebastir, impatient de sa fortuné, et à s'estansonner<sup>1</sup> par ses inventions. L'ame, par son trouble et sa foiblesse, ne se pouvant tenir sur son pied, va questant de toutes parts des consolations, esperances, et fondements, et des circonstances estrangieres où elle s'attache et se plante; et, pour legiers et fantastiques que son invention les luy forge, s'y repose plus seurement qu'en soy, et plus volontiers. Mais les plus aheurtez à cette si iuste et claire persuasion de l'immortalité de nos esprits, c'est merveille, comme ils se sont trouvez courts et impuissants à l'establiir par leurs

<sup>1</sup> *Estançonner*, appuyer, étayer, Nicot. — *S'estançonner par ses inventions*, c'est assurer, renforcer son existence par ses propres imaginations.—C.

humaines forces : *somnia sunt non docentis, sed optantis*, disoit un ancien<sup>1</sup>. L'homme peult recognoistre, par ce tesmoignage, qu'il doit à la fortune et au rencontre la verité qu'il decouvre luy seul; puisque, lors mesme qu'elle luy est tumbee en main, il n'a pas de quoy la saisir et la maintenir, et que sa raison n'a pas la force de s'en prevaloir. Toutes choses produictes par nostre propre discours et suffisance, autant vrayes que faulses, sont subiectes à incertitude et debat. C'est pour le chastiment de nostre fierté, et instruction de nostre misere et incapacité, que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel: tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous veoyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie: l'essence mesme de la verité, qui est uniforme et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme

<sup>1</sup> Ce sont les rêveries d'un homme qui desire que les choses soient comme il le dit, mais qui ne le prouve pas. Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 38.

prenne de soy, Dieu permet qu'il arrive toujours à cette mesme confusion, de laquelle il nous represente si vivement l'image par le iuste chastiment de quoy il battit l'oultrecuidance de Nembroth, et aneantit les vaines entreprises du bastiment de sa pyramide; *perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo* <sup>1</sup>. La diversité d'idiomes et de langues, de quoy il troubla cet ouvrage, qu'est ce aultre chose que cette infinie et perpetuelle altercation et discordance d'opinions et de raisons, qui accompagne et embrouille le vain bastiment de l'humaine science, et l'embrouille utilement? qui nous tiendrait, si nous avions un grain de cognoissance? Ce saint m'a faict grand plaisir, *ipsa veritatis occultatio, aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio* <sup>2</sup>; iusques à quel point de presumption et d'insolence ne portons nous nostre aveuglement et nostre bestise?

<sup>1</sup> Je confondrai la sagesse des sages, et je réproverai leur prudence. *I. Corinth. c. 1, v. 19.*

<sup>2</sup> Les ténèbres dans lesquelles la vérité se cache

Mais pour reprendre mon propos, c'estoit vraiment bien raison que nous feussions tenus à Dieu seul, et au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble creance, puisque de sa seule liberalité nous recevons le fruit de l'immortalité, lequel consiste en la iouissance de la beatitude eternelle. Confessons ingenuement que Dieu seul nous l'a dict, et la foi; car leçon n'est ce pas de nature et de nostre raison: et qui retentera<sup>1</sup> son estre et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilege divin; qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra efficace ny faculté qui sente aultre chose que la mort et la terre. Plus nous donnons et débvons, et rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrestienement. Ce que ce philosophe stoïcien dict tenir du fortuite consentement de la voix populaire, valoit il pas mieulx qu'il le tinst de Dieu? *Cùm de animorum æternitate dis-*

exercerent l'humilité ou domptent l'orgueil. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, l. 11, c. 22.

<sup>1</sup> *Et qui sondera de nouveau.* — Retenter, du latin *retentare*, essayer de nouveau.



*serimas , non leve momentum apud nos habet consensus hominum aut timentium inferos aut colentium. Utor hâc publicâ persuasione.* <sup>1</sup>

Or, la foiblesse des arguments humains sur ce subiect, se cognoist singulierement par les fabuleuses circonstances qu'ils ont adioustees à la suite cette opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité. Laissons les stoïciens, *usuram nobis largiuntur tanquam cornicibus : diù mansuros aiunt animos ; semper , negant* <sup>2</sup>, qui donnent aux ames une vie audelà de cette cy, mais finie. La plus universelle et plus receue fantasie, et qui dure iusques à nous, en divers lieux <sup>3</sup>, ç'a esté celle de laquelle

<sup>1</sup> Lorsque nous traitons de l'immortalité de l'ame, nous comptons beaucoup sur le consentement uniforme des hommes qui craignent les dieux infernaux, ou qui les honorent. Je profite de cette persuasion publique. *SENEC. epist. 117.*

<sup>2</sup> Ils prétendent que nos ames ne vivent que comme des corneilles, long-temps, mais non pas toujours. *CIC. Tusc. quæst. l. 1, c. 31.*

<sup>3</sup> En Perse, dans l'Indoustan, et ailleurs.—C.

on faict aucteur Pythagoras; non qu'il en feust le premier inventeur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poids et de credit par l'auctorité de son approbation : c'est que « les ames, au partir de nous, ne faisoient que rouler d'un corps à un aultre, d'un lion à un cheval, d'un cheval à un roy, se promenant ainsi sans cesse de maison en maison : » et luy, disoit « se souvenir avoir esté Æthalides <sup>1</sup>, depuis Euphorbus, puis aprez Hermotimus, enfin de Pyrrhus estre passé en Pythagoras; ayant memoire de soy de deux cents six ans. » Adioustoient aucuns que ces mesmes ames remontent au ciel par fois, et aprez en devallent encores :

O pater, anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum  
est

Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti  
Corpora? Quæ lucis miseris tam dira cupido?<sup>2</sup>

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Pythagore*, l. 8, c. 4, 5.  
— C.

<sup>2</sup> O mon père! est-il vrai que des ames retournent d'ici vers le ciel, et s'enferment encore dans des corps matériels? Qui peut inspirer à ces malheureux cet excès d'amour pour la vie? *Énéid.* l. 6, v. 719.

Origene les fait aller et venir eternellement du bon au mauvais estat. L'opinion que Varro recite <sup>1</sup> est qu'en quatre cents quarante ans de revolution elles se reioignent à leur premier corps : Chrysippus <sup>2</sup>, que cela doit advenir aprez certain espace de temps incogneu et non limité. Platon <sup>3</sup>, qui dict tenir de Pindare et de l'ancienne poësie, cette croyance des infinies vicissitudes de mutation ausquelles l'ame est preparee, n'ayant ny les peines ny les recompenses en l'aultre monde que temporelles, comme sa vie en cetuy cy n'est que temporelle, conclud en elle une singuliere science des affaires du ciel, de l'enfer, et d'icy, où elle a passé, repassé, et seiourné à plusieurs voyages; matiere à sa reminiscence. Voicy son progresz ailleurs <sup>4</sup> : « Qui a bien vescu, il se reioinct à l'astre auquel il est assigné : qui mal, il passe en

<sup>1</sup> De quelques faiseurs d'horoscope, *genethliaci quidam*. Le passage se trouve dans S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, l. 22, c. 28.—C.

<sup>2</sup> LACTANCE, *Just. div.* l. 7, c. 23.—C.

<sup>3</sup> *In Menone*.—C.

<sup>4</sup> *In Timæo*.

femme ; et , si lors mesme il ne se corrige point , il se rechange en beste de condition convenable à ses mœurs vicieuses ; et ne verra fin à ses punitions , qu'il ne soit revenu à sa naïve constitution , s'estant , par la force de la raison , desfaict des qualitez grossieres , stupides , et elementaires que estoient en luy. » Mais ie ne veulx oublier l'objection que font les epicuriens à cette transmigration de corps en aultre ; elle est plaisante : ils demandent « Quel ordre il y auroit , si la presse des mourants venoit à estre plus grande que des naissants ? car les âmes deslogees de leur giste seroient à se fouler à qui prendroit place la premiere dans ce nouvel estuy ; et demandent aussi « à quoy elles passeroient leur temps , ce pendant qu'elles attendroient qu'un logis leur feust appresté ? Ou , au rebours , s'il naissoit plus d'animaulx qu'il n'en mourroit , ils disent que les corps seroient en mauvais party , attendant l'infusion de leur ame , et en adviendroît qu'aucuns d'iceulx se mourroient avant que d'avoir esté vivants. »

Denique connubia ad veneris partusque ferarum  
 Esse animas præsto, deridiculum esse videtur;  
 Et spectare immortales mortalia membra  
 Innumero numero, certareque præproperanter  
 Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur<sup>1</sup>.

D'autres ont arrêté l'ame au corps des trespassez, pour en animer les serpents, les vers, et autres bestes, qu'on dict s'engendrer de la corruption de nos membres, voire et de nos cendres : d'autres la divisent en une partie mortelle, et l'autre immortelle : autres la font corporelle, et ce neantmoins immortelle : aucuns la font immortelle, sans science et sans cognoissance. Il y en a aussi qui ont estimé que des ames des condamnez il s'en faisoit des diables; et aucuns des nostres l'ont ainsi iugé : comme Plutarque pense

<sup>1</sup> Il est ridicule de s'imaginer que les ames se trouvent prêtes au moment précis de l'accouplement des animaux et de leur naissance; qu'un nombreux essaim de substances immortelles s'empressent autour d'un germe mortel, et que chacune se dispute l'avantage d'être introduite la première. *Lucret.* l. 3, v. 777.

qu'il se face des dieux de celles qui sont sauvees; car il est peu de choses que cet auteur là établisse d'une façon de parler si resoluë qu'il faict cette cy, maintenant partout ailleurs une maniere dubitative et ambiguë : « Il faut estimer, dict il <sup>1</sup>, et croire fermement, que les ames des hommes vertueux, selon nature et selon iustice divine, deviennent d'hommes, saints; et de saints, demy dieux; et de demy dieux, aprez qu'ils sont parfaitement, comme ez sacrifices de purgation, nettoyez et purifiez, estants delivrez de toute passibilité et de toute mortalité, ils deviennent, non par aulcune ordonnance civile, mais à la verité, et selon raison vraysemblable, dieux entiers et parfaicts, en recevant une fin tresheureuse et tresglorieuse <sup>2</sup>. » Mais qui le vouldra veoir, luy qui est des plus retenus pourtant et moderez de la bande, s'escarmoucher avecques plus de hardiesse, et nous conter ses mira-

<sup>1</sup> *Vie de Romulus*, c. 14.—C.

<sup>2</sup> La traduction employée ici par Montaigne est d'AMIOT, *Vie de Romulus*, c. 14.—C.

cles sur ce propos, ie le renvoye à son discours de la Lune, et du daimon de Socrates, où, aussi evidemment qu'en nul aultre lieu, il se peult adverer les mysteres de la philosophie avoir beaucoup d'estrangetez communes avecques celles de la poësie : l'entendement humain se perdant à vouloir et contre-rooller toutes choses iusques au bout; tout ainsi comme, laissez et travaillez de la longue course de nostre vie, nous retumbons en enfantillage. Voylà les belles et certaines instructions que nous tirons de la science humaine sur le subiect de nostre ame!

Il n'y a pas moins de temerité, en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons en un ou deux exemples; car autrement nous nous perdrions dans cette mer trouble et vaste des erreurs medicinales. Sçachons si on s'accorde au moins en cecy, De quelle matiere les hommes se produisent les uns des autres: car, quant à leur premiere production, ce n'est pas merveille si, en chose si haulte et ancienne, l'entendement humain se trouble et dissipe. Archelaus le physicien, duquel Socrates feut le disciple et

le mignon, selon Aristoxenus, disoit <sup>1</sup>; Et les hommes et les animaux avoir esté faicts d'un limon laicteux exprimé par la chaleur de la terre: Pythagoras dict <sup>2</sup> nostre semence estre l'escume de nostre meilleur sang: Platon <sup>3</sup>, l'escoulement de la moëlle de l'espine du dos; ce qu'il argumente de ce que cet endroit se sent le premier de la lasseté de la besongne: Alcmeon <sup>4</sup>, partie de la substance du cerveau; et qu'il soit ainsi, dict il, les yeulx troublent à ceulx qui se travaillent oultre mesure à cet exercice: Democritus <sup>5</sup>, une substance extraite de toute la masse corporelle; Epicurus <sup>6</sup>, extraicte de l'ame et du corps: Aristote, un excrement tiré de l'aliment du sang, le dernier qui s'espand en nos membres: aultres, du sang cuict et digeré par la chaleur des genitoires, ce

<sup>1</sup> DIOG. LAERCE, *Vie d'Archélaüs*, l. 2, segm. 17.  
— C.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Des opinions des Philos.* l. 5, c. 3.—C.

<sup>3</sup> *Id. ibid.*—C.

<sup>4</sup> *Id. ibid.*—C.

<sup>5</sup> *Id. ibid.*—C.

<sup>6</sup> *Id. ibid.*—C.



qu'ils iugent de ce qu'aux extremes efforts on rend des gouttes de pur sang ; en quoy il semble qu'il y ayt plus d'apparence, si on peut tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or, pour mener à effect cette semence, combien en font ils d'opinions contraires? Aristote<sup>1</sup> et Democritus tiennent Que les femmes n'ont point de sperme, et que ce n'est qu'une sueur qu'elles esclancent par la chaleur du plaisir et du mouvement, qui ne sert de rien à la generation : Galen, au contraire, et ses suyvants, Que sans la rencontre des semences la generation ne se peut faire. Voilà les medecins, les philosophes, les iurisconsultes, et les theologiens, aux prises pesle mesle avecques nos femmes, sur la dispute : « A quels termes les femmes portent leur fruict; » et moy ie secours, par l'exemple de moy mesme, ceulx d'entr'eulx

<sup>1</sup> Plutarque, dans son traité *des opinions des philosophes*, joint sur cet article Zénon avec Aristote, et dit expressément que Démocrite croyoit que les femmes jetoient de la semence. *De placitis philosophorum*, l. 5, c. 5. — C.

qui maintiennent la grossesse d'onze mois <sup>1</sup>. Le monde est basty de cette experience ; il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son advis sur toutes ces contestations : et si nous n'en sçaurions estre d'accord.

En voylà assez pour vérifier que l'homme n'est non plus instruit de la cognoissance de soy en la partie corporelle, qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy mesme à soy ; et sa raison , à sa raison , pour veoir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir montré combien peu elle s'entend en elle mesme ; et qui ne s'entend en soy , en quoy se peult il entendre ? *Quasi verò mensuram ullius rei possit agere, qui sui nesciat* <sup>2</sup>. Vrayement , Protagoras <sup>3</sup> nous en contoit de belles , faisant l'homme la mesure de toutes choses , qui ne sceut iamaïs seulement la



<sup>1</sup> On peut conclure de ce passage que la mère de Montaigne étoit ou croyoit être accouchée de lui au onzième mois de sa grossesse.—A. D.

<sup>2</sup> Comme si celui qui ignore sa propre mesure pouvoit entreprendre de mesurer quelque autre chose.

PLIN. *Hist. nat.* l. 2, c. 1.

<sup>3</sup> SEXTUS EMPIR. *adv. Mat.*—C.

sienne : si ce n'est luy, sa dignité ne permettra pas qu'aulture creature aye cet avantage ; or, luy estant en soy si contraire, et un iugement subvertissant l'aulture sans cesse, cette favorable proposition n'estoit qu'une risée, qui nous menoit à conclure, par nécessité, la neantisse du compas et du compasseur. Quand Thales<sup>1</sup> estime la cognoissance de l'homme tresdifficile à l'homme, il luy apprend la cognoissance de toute aulture chose luy estre impossible.

Vous<sup>2</sup>, pour qui i'ay prins la peine d'estendre un si long corps<sup>3</sup>, contre ma coutume, ne refuyez point<sup>4</sup> de maintenir vostre Sebond par la forme ordinaire d'argumenter

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, l. 1, § 36.—C.

<sup>2</sup> Montaigne s'adresse ici à une dame d'une qualité distinguée, qui l'avoit chargé de faire l'*Apologie de Sebond*, et à laquelle nous devons par conséquent ce douzième chapitre des *Essais*, le plus long, et, au jugement de bien des gens, le plus curieux de tous.—C.—On croit que cette dame étoit Marguerite de Valois, femme de Henri IV.

<sup>3</sup> *Un si long discours*.—E. J.

<sup>4</sup> *Vous ne refuserez pas de soutenir*, etc.—E. J.

de quoy vous estes tous les iours instruite, et exercerez en cela vostre esprit et vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy, il ne le fault employer que comme un extreme remede; c'est un coup desesperé, auquel il fault abandonner vos armes, pour faire perdre à vostre adversaire les siennes; et un tour secret, duquel il se fault servir rarement et reserveement. C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un aultre : il ne fault pas vouloir mourir pour se venger, comme fait Gobrias; car, estant aux prises bien estroictes avecques un seigneur de Perse<sup>1</sup>, Darius y survenant l'espee au poing, qui craignoit de frapper de peur d'assener Gobrias, il luy cria qu'il donnast hardiement, quand il debvroit donner au travers de tous les deux. I'ay vu reprouver pour iniustes des armes et conditions de combats singuliers, desesperées, et ausquelles celui qui les offroit mettoit, luy et son compaignon, en termes d'une fin à tous deux inevitable. Les Portugais prindrent, en la mer

<sup>1</sup> HÉRODOTE, l. 3.—C.

des Indes, certains Turcs prisonniers, lesquels, impatients de leur captivité, se résolurent, et leur succeda, de mettre, et eux, et leurs maîtres, et le vaisseau, en cendre, frottant des clous de navire l'un contre l'autre, tant qu'une estincelle de feu tumbast dans les caques de pouldre qu'il y avoit dans l'endroit où ils estoient gardez. Nous secouons icy les limites et dernières clostures des sciences, ausquelles l'extrémité est vicieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune : il ne faict pas bon estre si subtil et si fin : souviene vous de ce que dict le proverbe toscan :

Chi troppo s'assottiglia, si scavezza <sup>1</sup>.

Je vous conseille, en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs et en toute autre chose, la moderation et l'attrempance <sup>2</sup>, et la fuyte de la nouvelleté et de

<sup>1</sup> Par trop subtiliser, on s'égare soi-même.

PETRARC. CANZ. I I, v. 48.

<sup>2</sup> La réserve, homme attrempé, qui garde mesure en tout ce qu'il fait et dit.—NICOT.

l'estrangeté : toutes les voyes extravagantes me faschent. Vous, qui, par l'auctorité que vostre grandeur vous apporte, et encores plus par les avantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez, d'un clin d'œil, commander à qui il vous plaist, debvriez donner cette charge à quelqu'un qui feist profession des lettres, qui vous eust bien aultrement appuyé et enrichi cette fantasie. Toutesfois, en voicy assez pour ce que vous en avez à faire.

Epicurus disoit, des loix, que les pires nous estoient si necessaires, que, sans elles, les hommes s'entremangeroient les uns les aultres; et Platon<sup>1</sup>, à deux doigts prez, a verifié que, sans loix, nous vivrions comme bestes brutes. Nostre esprit est un util vagabond, dangereux, et temeraire; il est malaysé d'y ioindre l'ordre et la mesure : et, de mon temps, ceulx qui ont quelque rare excellence au dessus des aultres, et quelque vivacité extraordinaire, nous les veoyons quasi tous desbordez en licence d'opinions

<sup>1</sup> *Traité des loix*, l. 9.—C.

et de mœurs ; c'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrières les plus contrainctes qu'on peult : en l'estude, comme au reste, il luy fault compter et régler ses marches ; il luy fault tailler par art les limites de sa chasse. On le bride et garrotte de religions, de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines et récompenses mortelles et immortelles ; encores veoid on que, par sa volubilité et dissolution, il eschappe à toutes ces liaisons : c'est un corps vain, qui n'a par où estre saisi et assené ; un corps divers et difforme, auquel on ne peult asseoir nœud ny prinse. Certes, il est peu d'ames, si reglees, si fortes, et bien nees, à qui on se puisse fier de leur propre conduicté, et qui puissent, avec moderation et sans temerité, voguer en la liberté de leurs iugements, au delà des opinions communes : il est plus expédient de les mettre en tutelle. C'est un oultrageux glaive, à son possesseur mesme, que l'esprit, à qui ne sçait s'en armer ordonneement et discrettement ; et n'y a point de beste

à qui plus iustement il faille donner des orbieres<sup>1</sup>, pour tenir sa veue subiecte et contraincte devant ses pas, et la garder d'extravaguer ny çà, ny là, hors les ornieres que l'usage et les loix luy tracent : parquoy il vous siera mieulx de vous resserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit, que de iecter vostre vol à cette licence effrenee. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux despens de son salut et du vostre ; pour vous desfaire de cette dangereuse peste qui se respand tous les iours en vos courts, ce preservatif à l'extreme necessité empeschera que la contagion de ce venin n'offensera ny vous, ny vostre assistance.

La liberté doncques et gaillardise de ces esprits anciens produisoit, en la philosophie et sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions differentes ; chascun entreprenant de iuger, et de choisir, pour prendre party. Mais à present, que les hommes vont tous

<sup>1</sup> *Des œillères, des garde-vues.*—E. J.



un train, *qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti et consecrati sunt, ut etiam, quæ non probant, cogantur defendere*<sup>1</sup>, et que nous recevons les arts par civile auctorité et ordonnance, si bien que les escholes n'ont qu'un patron et pareille institution et discipline circonscripte, on ne regarde plus ce que les monnoyes poisent et valent, mais chascun à son tour les receoit selon le prix que l'approbation commune et le cours leur donne; on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage. Ainsi se mettent egualement toutes choses : on receoit la medecine, comme la geometrie; et les bastelages, les enchantements, les liaisons, le commerce des esprits, des trespassez, les prognostications, les domifications<sup>2</sup>, et iusques à cette ridicule pour-

<sup>1</sup> Qu'ayant épousé certains dogmes dont ils ne peuvent se départir, ils sont forcés d'admettre et de défendre des conséquences que sans cela ils rejetteroient. *Cic. Tusc. quæst.* l. 2, c. 2.

<sup>2</sup> Ce mot est formé de *domifier*, terme d'astrologie, qui signifie partager le ciel en douze maisons, pour dresser un thème céleste ou un horoscope : du latin, *domus*, maison, et *facere*, faire.—E. J.

suite de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne fault que sçavoir que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celui de Venus au poulce, et de Mercure au petit doigt; et que quand la mensale<sup>1</sup> coupe le tubercle de l'enseigneur<sup>2</sup>, c'est signe de cruauté; quand elle fault sous le mitoyen, et que la moyenne naturelle fait un angle avecques la vitale sous mesme endroit, que c'est signe d'une mort miserable; que si à une femme, la naturelle est ouverte, et ne ferme point l'angle avecques la vitale, cela denote qu'elle sera mal chaste: ie vous appelle vous mesme à tesmoing, si avecques cette science un homme ne peut passer, avec reputation et faveur, parmy toutes compaignies.

Theophrastus disoit que l'humaine cognoissance, acheminée par les sens, pouvoit iuger des causes des choses iusques à cer-

<sup>1</sup> *La mensale* est, en terme de chiromancie, une ligne qui traverse le milieu de la main, depuis l'index jusqu'au petit doigt.—E. J.

<sup>2</sup> *Le tubercule de l'indicateur*.—E. J.

taine mesure ; mais qu'estant arrivee aux causes extremes et premieres, il falloit qu'elle s'arrestast, et qu'elle rebouchast <sup>1</sup>, à raison ou de sa foiblesse, ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne et douce, que nostre suffisance nous peult conduire iusques à la cognoissance d'aucunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, oultre lesquelles c'est temerité de l'employer : cette opinion est plausible, et introduicte par gents de composition. Mais il est malaysé de donner bornes à nostre esprit ; il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrester plustost à mille pas qu'à cinquante : ayant essayé, par experience, que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'aultre y est arrivé, et que ce qui estoit incogneu à un siecle, le siecle suyvant l'a esclairci, et que les sciences et les arts ne se iectent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et polissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les laichant à loisir ; ce que ma force ne

<sup>1</sup> *Et qu'elle s'émoussât.*

peult descouvrir , ie ne laisse pas de le son-  
der et essayer , et en retastant et paistris-  
sant cette nouvelle matiere , la remuant et  
l'eschauffant , i'ouvre à celuy qui me suyt  
quelque facilité , pour en iouir plus à son  
ayse , et la luy rends plus souple et le  
plus maniable ,

Ut hymettia sole

Cera remollescit, tractataque pollice multas  
Vertitur in facies, ipsoque fit utilis usu<sup>1</sup>;

autant en fera le second au tiers; qui est  
cause que la difficulté ne me doibt pas de-  
sesperer , ny aussi peu mon impuissance ,  
car ce n'est que la mienne.

L'homme est capable de toutes choses ,  
comme d'aulcunes : et s'il advoue, comme  
dict Theophrastus , l'ignorance des causes  
premieres et des principes , qu'il me quitte  
hardiement tout le reste de sa sience ; si le

<sup>1</sup> Comme la cire du mont Hymette s'amollit au so-  
leil, et, docile au doigt qui la presse, prend mille  
formes différentes, et devient plus maniable à mesure  
qu'elle est maniée. OVID. *Métam.* l. 10, f. 8, v. 42.

fondement luy fault, son discours est par terre : le disputer et l'enquerir n'a aultre but et arrest que les principes ; si cette fin n'arreste son cours, il se iecte à une irresolution infinie. *Non potest aliud alio magis minùsve comprehendi, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi*<sup>1</sup>. Or, il est vraysemblable que si l'ame sçavoit quelque chose, elle se sçauroit premierement elle mesme ; et si elle sçavoit quelque chose hors d'elle, ce seroit son corps et son estuy, avant toute aultre chose : si on veoid, iusques aujourd'huy, les dieux de la medecine se debatre de nostre anatomie,

Mulciber in Troiam, pro Troiâ stabat Apollo<sup>2</sup> ;

quand attendons nous qu'ils en soient d'accord ? nous nous sommes plus voisins, que

<sup>1</sup> Une chose ne peut être plus ou moins comprise qu'une autre dans une définition qui les comprend toutes. *Cic. Acad. quæst. l. 4, c. 41.*

<sup>2</sup> Vulcain combattoit contre Troie, mais Troie avoit pour elle Apollon. *OVID. de Tristib. l. 1, eleg. 2, v. 5.*

ne nous est la blancheur de la neige ou la pesanteur de la pierre ; si l'homme ne se cognoist, comment cognoist il ses fonctions et ses forces ? Il n'est pas, à l'aventure, que quelque notice véritable ne loge chez nous ; mais c'est par hasard : et d'autant que par mesme voye, mesme façon et conduite, les erreurs se receoivent en nostre ame, elle n'a pas de quoy les distinguer, ny de quoy choisir la vérité, du mensonge.

Les academiciens recevoient quelque inclination de iugement ; et trouvoient trop crud de dire « qu'il n'estoit pas plus vraysemblable que la neige feust blanche que noire ; et que nous ne feussions non plus assurez du mouvement d'une pierre qui part de nostre main, que de celuy de la huictiesme sphere : » et, pour eviter cette difficulté et estrangeté, qui ne peult à la vérité loger en nostre imagination que malayseement, quoyqu'ils establissent que nous n'estions aucunement capables de sçavoir, et que la vérité est engouffree dans des profonds abysmes où la veue humaine ne peult penetrer ; si advoient ils aucunes choses estre plus vray-

semblables que les autres, et recevoient en leur iugement cette faculté de se pouvoir incliner plustost à une apparence qu'à une autre : ils luy permettoient cette propension, luy deffendant toute resolution. L'advis des pyrrhoniens est plus hardy, et quant et quant plus vraysemblable <sup>1</sup> : car cette inclination academique, et cette propension à une proposition plustost qu'à une autre, qu'est ce autre chose que la recognoissance de quelque plus apparente verité en cette cy qu'en celle là ? si nostre entendement est capable de la forme, des lineaments, du port, et du visage de la verité, il la verroit entiere, aussi bien que demie, naissante et imperfecte : cette apparence de verisimilitude qui les faict prendre plustost à gauche qu'à droicte, augmentez la ; cette once de verisimilitude qui incline la balance, multipliez la de cent, de mille onces ; il en adviendra enfin que la ba-

<sup>1</sup> Ou, *beaucoup plus véritable et plus ferme*, comme il y a dans l'édition *in-4°* de 1581. Montaigne veut dire ici que l'opinion des pyrrhoniens est plus liée, et se soutient mieux que celle des academiciens.—C.

lance prendra party tout à faict, et arrestera un choix et une verité entiere. Mais comment se laissent ils plier à la vraysemblance, s'ils ne cognoissent le vray? comment cognoissent ils la semblance de ce de quoy ils ne cognoissent pas l'essence? ou nous pouvons juger tout à faict; ou tout à faict nous ne le pouvons pas. Si nos facultez intellectuelles et sensibles sont sans fondement et sans pied, si elles ne font que flotter et venter, pour neant laissons nous emporter nostre iugement à aucune partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter; et la plus seure assiette de nostre entendement, et la plus heureuse, ce seroit celle là où il se maintiendroit rassis, droict, inflexible, sans bransle et sans agitation : *inter visa, vera aut falsa, ad animi assensum, nihil interest*<sup>1</sup>. Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y facent leur entree de leur force propre

<sup>1</sup> Entre les apparences, vraies ou fausses, il n'y a point de différence qui puisse déterminer l'esprit. Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 28.



et auctorité, nous le veoyons assez : parce que s'il estoit ainsi, nous les recevrions de mesme façon; le vin seroit tel en la bouche du malade, qu'en la bouche du sain; celui qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourds, trouveroit une pareille durezza au bois ou au fer qu'il manie, que faict un autre : les subjects estrangiers se rendent doncques à nostre mercy; ils logent chez nous comme il nous plaist. Or, si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prises humaines estoient assez capables et fermes pour saisir la verité par nos propres moyens, ces moyens estants communs à tous les hommes, cette verité se reiecteroit de main en main de l'un à l'autre; et au moins se trouveroit il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel : mais ce, qu'il ne se veoid aucune proposition qui ne soit debattue et controversee entre nous, ou qui ne le puisse estre, montre bien que nostre iugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit; car mon iugement ne le peult faire recevoir au

iugement de mon compaignon, qui est signe que ie l'ay saisi par quelque aultre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moy et en tous les hommes. Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se veoid entre les philosophes mesmes, et ce debat perpetuel et universel en la cognoissance des choses : car cela est presupposé tresveritablement, Que d'aucune chose les hommes, ie dis les sçavants les mieulx nays, les plus suffisants, ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre teste ; car ceux qui doutent de tout, doutent aussi de tout cela ; et ceux qui nient que nous puissions comprendre aucune chose, disent que nous n'avons pas comprins que le ciel soit sur nostre teste : et ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes.

Oultre cette diversité et division infinie ; par le trouble que nostre iugement nous donne à nous mesmes, et l'incertitude que chacun sent en soy, il est aysé à veoir qu'il a son assiette bien mal asseuree. Combien diversement iugeons nous des choses ? combien de fois changeons nous nos fantasies ?

Ce que ie tiens aujourd'huy, et ce que ie crois, ie le tiens et le crois de toute ma croyance; tous mes utils et tous mes ressorts empoignent cette opinion, et m'en respondent sur tout ce qu'ils peuvent; ie ne scaurois embrasser aucune verité, ny la conserver avecques plus d'assurance, que ie foye cette cy; i'y suis tout entier, i'y suis voirement : mais ne m'est il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et tous les iours, d'avoir embrassé quelque aultre chose, à l'aide de ces mesmes instruments, en cette mesme condition, que depuis i'ay iügee faulse? Au moins fault il devenir sage à ses propres despens : si ie me suis trouvé souvent trahi soubs cette couleur; si ma touche se treuve ordinairement faulse, et ma balance ineguale et iniuste, quelle assurance en puis ie prendre à cette fois plus qu'aux aultres? n'est ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un guide? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cents fois de place, qu'elle ne face que vuidier et remplir sans cesse, comme dans un vaisseau, dans nostre creance aultres et aultres opinions; tousiours la pre-

sente et la dernière, c'est la certaine et l'infail-  
lible : pour cette cy il fault abandonner  
les biens, l'honneur, la vie, et le salut, et tout.

Posterior. . . . . res illa reperta  
Perdit, et immutat sensus ad pristina quæque <sup>1</sup>.

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous  
apprenions, il faudroit tousiours se souve-  
nir que c'est l'homme qui donne, et l'homme  
qui receoit : c'est une mortelle main qui  
nous le presente ; c'est une mortelle main qui  
l'accepte. Les choses qui nous viennent du  
ciel ont seules droict et auctorité de persua-  
sion, seules <sup>2</sup>, la marque de verité : laquelle  
aussi ne voyons nous pas de nos yeulx, ny ne  
la recevons par nos moyens ; cetté sainte  
et grande image ne pourroit pas <sup>3</sup> en un si

<sup>1</sup> La dernière nous dégoûte des premières, et les  
décrédite dans notre esprit. LECRET. l. 5, v. 1413.

<sup>2</sup> Sont les seules qui aient le sceau, la marque de  
la vérité.—C.

<sup>3</sup> Être reçue.—Ces deux mots, qui manquent pour  
compléter la phrase, et qui ne peuvent pas se sous-  
entendre, n'ont sans doute été omis que par une  
faute typographique, ou par une distraction de l'au-  
teur.—E. J.

chestif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme et fortifie par sa grace et faveur particuliere et supernaturelle. Au moins debvroit nostre condition faultiere <sup>1</sup> nous faire porter <sup>2</sup> plus modevement et retenement en nos changements: il nous debvroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses faulses, et que c'est par ces mesmes utils qui se desmentent et qui se trompent souvent.

Or, n'est il pas merveille s'ils se desmentent, estants si aysez à incliner et à tordre par bien legieres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre iugement, et les facultez de nostre ame, en general, souffrent selon les mouvements et alterations du corps, lesquelles alterations sont continues: n'avons nous pas l'esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en santé qu'en maladie? la ioye et

<sup>1</sup> *Sujette à faillir*.—Coste a mis *fautive*.—E. J.

<sup>2</sup> *Nous faire comporter avec plus de modération et de retenue*.—E. J.

la gayeté ne nous font elles pas recevoir les subjects qui se presentent à nostre ame, d'un tout aultre visage que le chagrin et la melancholie? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sappho rient à un vieillard avaricieux et rechigné, comme à un ieune homme vigoureux et ardent? Cleomenes, fils d'Anaxandridas, étant malade, ses amis lui reprochoient qu'il avoit des humeurs et fantasies nouvelles et non accoustumees : « Je crois bien <sup>1</sup>, repliqua il; aussi ne suis ie pas celuy que ie suis étant sain : étant aultre, aussi sont aultres mes opinions et fantasies. » En la chicane de nos palais, ce mot est en usage, qui se dict des criminels qui rencontrent les iuges en quelque bonne trempe, doulce et debonnaire, *Gaudeat de bonâ fortunâ*<sup>2</sup>; car il est certain que les iugements se rencontrent, par fois plus tendus à la condamnation, plus espineux et aspres, tantost plus faciles, aysez, et enclins à l'excuse : tel qui rapporte

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Dits notables des Lacédémon.* — C.

<sup>2</sup> Qu'il jouisse de ce bonheur. *Traduction de Montaigne.*

de sa maison la douleur de la goutte, la jalousie, ou le larrecin de son valet, ayant toute l'ame teincte et abreuee de cholere, il ne fault pas doubter que son iugement ne s'en altere vers cette part là. Ce venerable senat d'Areopage iugeoit de nuict, de peur que la veue des poursuyvants corrompist sa iustice. L'air mesme et la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dict ce vers grec, en Cicero,

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse  
Iuppiter auctiferâ lustravit lampade terras <sup>1</sup>.

Ce ne sont pas seulement les fiebvres, les bruvages, et les grands accidents qui renversent nostre iugement, les moindres choses du monde le tournevirent <sup>2</sup> : et ne fault pas doubter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fiebvre continue peult

<sup>1</sup> Nos humeurs changent, selon que Jupiter donne au monde un jour obscur ou serein. Cic. *Fragmenta poëmatum*.—Les vers latins sont une traduction de deux vers d'Homère, *Odyss.* l. 18, v. 135.—C.

<sup>2</sup> *Le tournent et le virent en tout sens.*—E. J.

atterrer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque atteration selon sa mesure et proportion; si l'apoplexie assopit et esteinct tout à faict la veue de nostre intelligence, il ne fault pas doubter que le morfondement ne l'esblouisse : et, par consequent, à peine se peult il rencontrer une seule heure en la vie où nostre iugement se treuve en sa deue assiette, nostre corps estant subiect à tant de continuelles mutations, et estoffé de tant de sortes de ressorts, que (i'en crois les medecins) combien il est malaysé qu'il n'y en ayt tousiours quelqu'un qui tire de travers.

Au demourant, cette maladie ne se decouvre pas si ayseement, si elle n'est du tout extreme et irremediable; d'autant que la raison va tousiours, et torte et boiteuse, et desbauchee, et avecques le mensonge, comme avecques la verité : par ainsin, il est malaysé de decouvrir son mescompte et desreglement. I'appelle tousiours raison cette apparence de discours que chascun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle il y en peult avoir cent contraires autour d'un mesme subiect, c'est un instrument de



plomb et de cire, alongeable, ployable, et accommodable à tout biais et à toutes mesures; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon desseing qu'ayt un iuge, s'il ne s'escoute de prez, à quoy peu de gents s'amusent, l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beauté, et à la vengeance, et non pas seulement choses si poissantes, mais cet instinct fortuite, qui nous fait favoriser une chose plus qu'une aultre, et qui nous donne sans le congé de la raison le choix en deux pareils subiects, ou quelque umbrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son iugement la recommandation ou desfaveur d'une cause, et donner pente à la balance. Moy, qui m'espie de plus prez, qui ay les yeulx incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'a pas fort à faire ailleurs,

Quis sub Arcto  
Rex gelidæ metuatur oræ,  
Quid Tyridatem terreat, unicè  
Securus<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Qui ne m'inquiète guère de savoir quel roi fait

à peine oserois ie dire la vanité et la foiblesse que ie treuve chez moy : i'ay le pied si instable et si mal assis, ie le treuve si aysé à crouler et si prest au bransle, et ma vue si desreglee, que à ieun ie me sens aultre qu'aprez le repas; si ma santé me rid et la clarté d'un beau iour, me voylà honeste homme; si i'ay un cor qui me presse l'orteil, me voylà renfrongné, mal plaisant, et inaccessible : un mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost aysé; et mesme chemin, à cette heure plus court, une aultre fois plus long; et une mesme forme, ores plus, ores moins agreable : maintenant ie suis à tout faire, maintenant à rien faire; ce qui m'est plaisir à cette heure, me sera quelquesfois peine. Il se faict mille agitations indiscrettes et casuelles chez moy; ou l'humeur melancholique me tient, ou la cholérique; et, de son auctorité privee, à cett' heure le chagrin predomine en moy, à cett' heure l'alaigresse. Quand ie prends

tout trembler sous l'ourse glacée, et pourquoi Tyri-date est dans les alarmes. HOR. od. 26, l. 1, v. 3.

des livres, j'auray apperçu, en tel passage, des graces excellentes, et qui auront feru<sup>1</sup> mon ame : qu'un aultre fois i'y retombe, j'ay beau le tourner et virer, j'ay beau le plier et le manier, c'est une masse incogneue et informe pour moy. En mes escripts mesmes, ie ne retreuve pas tousiours l'air de ma premiere imagination : ie ne sçais ce que j'ay voulu dire; et m'eschaulde souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier qui valoit mieulx. Je ne foys qu'aller et venir : mon iugement ne tire pas tousiours avant; il flotte, il vague,

Velut minuta magno

Deprensa navis in mari, vesaniente vento<sup>2</sup>.

Maintesfois, comme il m'advient de faire volontiers, ayant prins, pour exercice et pour esbat, à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit, s'appliquant et tour-

<sup>1</sup> *Frappé.*—E. J.

<sup>2</sup> Comme une foible barque surprise, en pleine mer, par la fureur de la tempête. CATULL. épigr. 23, v. 12.

nant de ce costé là , m'y attache si bien , que ie ne treuve plus la raison de mon premier advis , et m'en despars. Je m'entraisne quasi où ie penche , comment que ce soit , et m'emporte de mon poids. Chascun à peu prez en droit autant de soy , s'il se regardoit comme moy : les prescheurs sçavent que l'esmotion qui leur vient en parlant , les anime vers la créance ; et qu'en cholere nous nous addonnons plus à la deffense de nostre proposition , l'imprimons en nous et l'embrassons avecques plus de vehemence et d'approbation , que nous ne faisons estant en nostre sens froid et reposé. Vous récitez simplement une cause à l'avocat : il vous y respond chancelant et douteux ; vous sentez qu'il luy est indifferent de prendre à soustenir l'un ou l'aultre party : l'avez vous bien payé pour y mordre et pour s'en formaliser , commence il d'en estre interessé , y a il eschauffé sa volonté ? sa raison et sa science s'y eschauffent quant et quant ; voylà une apparente et indubitable verité qui se presente à son entendement ; il y descouvre une toute nouvelle lumiere , et le croit à bon escient , et

se le persuade ainsi. Voire, ie ne sçais si l'ardeur qui naist du despit et de l'obstination à l'encontre de l'impression et violence de magistrat et du dangier, ou l'interest de la reputation, n'ont envoyé tel homme soutenir iusqu'au feu l'opinion pour laquelle, entre ses amis et en liberté, il n'eust pas voulu s'eschauder le bout du doigt. Les secousses et esbranlements que nostre ame receoit par les passions corporelles peuvent beaucoup en elle, mais encores plus les siennes propres, ausquelles elle est si fort en prinse, qu'il est, à l'aventure, s'ostenable qu'elle n'a aucune aultre allure et mouvement que du souffle de ses vents, et que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme un navire en pleine mer, que les vents abandonnent de leur secours : et qui maintiendrait cela, suyvant le parti des peripateticiens, ne nous feroit pas beaucoup de tort, puisqu'il est cogneu que la pluspart des plus belles actions de l'ame procedent, et ont besoing de cette impulsion des passions; la vaillance, disent ils, ne se peult parfaire sans l'assistance de la cholere ;

*Semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore* <sup>1</sup>;

ny ne court on sus aux meschants et aux ennemis assez vigoreusement, si on n'est courroucé; et veulent que l'advocat inspire le courroux aux iuges, pour en tirer iustice.

Les cupiditez esmeurent Themistocles, esmeurent Demosthenes, et ont poulsé les philosophes aux travaux, veilles et pereginations <sup>2</sup>, nous menent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles: et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy et la facherie sert à nourrir en la conscience la penitence et la repentance, et à sentir les fleaux de Dieu pour nostre chastiment, et les fleaux de la correction politique: la compassion sert d'aiguillon à la clemence; et la prudence de nous conserver et gouverner est esveillee par nostre crainte: et combien de belles actions par l'ambition? combien par la pre-

<sup>1</sup> Ajax fut toujours courageux; mais il ne fut jamais si courageux que dans sa fureur. *Cic. Tusc. quæst. l. 4, c. 23.*

<sup>2</sup> *Et voyages en pays lointains.*

sumption? aulcune eminente et gaillarde vertu enfin n'est sans quelque agitation desreglee. Seroit ce pas l'une des raisons qui auroit meu les epicuriens à descharger Dieu de tout soing et sollicitude de nos affaires, d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous, sans esbranler son repos par le moyen des passions, qui sont comme des picqueures et sollicitations acheminant l'ame aux actions vertueuses? ou bien ont ils creu aultrement, et les ont prises comme tempestes qui desbauchent honteusement l'ame de sa tranquillité? *ut maris tranquillitas intelligitur, nullá, ne minimá quidem, aurá fluctus commovente : sic animi quietus et placatus status cernitur, quàm perturbatio nulla est quá moveri queat.*<sup>1</sup>

Quelles differences de sens et de raison, quelle contrarieté d'imaginations, nous pre-

<sup>1</sup> De même que l'on juge du calme de la mer, quand sa surface n'est agitée par aucun souffle de vent; ainsi l'on peut assurer que l'âme est tranquille quand nulle passion ne peut l'émouvoir. Cic. *Tusc. quest.* l. 5, c. 6.

sente la diversité de nos passions? Quelle assurance pouvons nous doncques prendre de chose si instable et si mobile, subiecte par sa condition à la maistrise du trouble, n'allant iamais qu'un pas forcé et emprunté? Si nostre iugement est en main à la maladie mesme et à la perturbation; si c'est de la folie et de la temerité, qu'il est tenu de recevoir l'impression des choses; quelle seurété pouvons nous attendre de luy?

N'y a il point de hardiesse à la philosophie d'estimer<sup>1</sup> des hommes, qu'ils produisent leurs plus grands effects et plus approchants de la divinité, quand ils sont hors d'eulx, et furieux, et insensez? nous nous amendons par la privation de nostre raison et son assopissement; les deux voyes naturelles<sup>2</sup>, pour entrer au cabinet des dieux, et y preveoir le cours des destinees, sont la fureur et le sommeil: cecy est plaisant à considerer; par la dislocation que les passions

<sup>1</sup> PLATON, *Phèdre*. — C.

<sup>2</sup> Montaigne a pris ceci de CICÉRON, *de Divinations*, l. 1, c. 57, où la chose est traitée assez au long. — C.



apportent à nostre raison , nous devenons vertueux ; par son extirpation <sup>1</sup> , que la fureur ou l'image de la mort apporte , nous devenons prophetes et devins. Jamais plus volontiers ie ne l'en creus. C'est un pur enthousiasme que la sainte Verité a inspiré en l'esprit philosophique , qui luy arrache , contre sa proposition , que l'estat tranquille de nostre ame , l'estat rassis , l'estat plus sain que la philosophie luy puisse acquerir , n'est pas son meilleur estat : nostre veillée est plus endormie que le dormir ; nostre sagesse moins sage que la folie ; nos songes valent mieulx que nos discours ; la pire place que nous puissions prendre , c'est en nous. Mais pense elle <sup>2</sup> pas que nous ayons l'advisement de remarquer que la voix qui faict l'esprit , quand il est desprins de l'homme , si clairvoyant , si grand , si parfaict , et pendant qu'il est en l'homme , si terrestre , ignorant et tenebreux ,

<sup>1</sup> *Et par un anéantissement de la raison , causé par la fureur , ou par le sommeil , image de la mort , nous devenons , etc.*—C.

<sup>2</sup> *La philosophie.*

c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre, ignorant et tenebreux ; et, à cette cause, voix infiable<sup>1</sup> et incroyable ?

Je n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle et poissante, desquelles la plupart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se recognoistre : mais cette passion, qu'on dict estre produicte par l'oysiveté au cœur des ieunes hommes, quoyqu'elle s'achemine avecques loisir et d'un progresz mesuré, elle represente bien evidemment, à ceulx qui ont essayé de s'opposer à son effort, la force de cette conversion et alteration que nostre iugement souffre. I'ay aultrefois entrepris de me tenir bandé pour la soustenir et rabattre, car il s'en fault tant que ie sois de ceulx qui convient les vices, que ie ne les suys pas seulement, s'ils ne m'entraignent : ie la sentois naistre, croistre, et s'augmenter en despit de ma resistance, et enfin, tout voyant et vivant, me saisir et posseder, de façon que,

<sup>1</sup> *Infidèle, peu digne de foi.*—E. J.

comme d'une yvresse, l'image des choses me commenceoit à parbistre aultre que de coustume ; ie veoyois evidemment grossir et croistre les avantages du subiect que i'allois desirant, et les sentoies aggrandir et enfler par le vent de mon imagination ; les difficultez de mon entreprinse s'ayser et se planir<sup>1</sup>, mon discours et ma conscience se tirer arriere : mais, ce feu estant evaporé, tout à un instant, comme il arrive soubs la clarté d'un esclair, mon ame reprendre une aultre sorte de veue, aultre estat, et aultre iugement ; les difficultez de la retraicte me sembler grandes et invincibles, et les mesmes choses de bien aultre goust et visage que la chaleur du desir ne me les avoit presentees : lequel plus veritablement ? Pyrrho n'en sçait rien. Nous ne sommes iamais sans maladie : les fiebvres ont leur chauld et leur froid ; des effects d'une passion ardente, nous retumons aux effects d'une passion frilleuse : autant que ie m'estois iecté en avant, ie me relance d'autant en arriere :

<sup>1</sup> *Devenir aisée, et s'aplanir.*—E. J.

Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus,  
 Nunc ruit ad terras, scopulosque superiacit undam  
 Spumeus, extremamque sinu perfundit arenam :  
 Nunc rapidus retro, atque æstu revoluta resorbens  
 Saxa, fugit, littusque vado labente relinquit<sup>1</sup>.

Or, de la cognoissance de cette mienne volubilité, i'ay, par accident, engendré en moi quelque constance d'opinion, et n'ay gueres alteré les miennes premières et naturelles : car quelque apparence qu'il y ayt en la nouvelleté, ie ne change pas aysement, de peur que i'ay de perdre au change; et puisque ie ne suis pas capable de choisir, ie prends le choix d'aultruy, et me tiens en l'assiette où Dieu m'a mis : autrement ie ne me sçaurois garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis ie, par la grace de Dieu, conservé en-

<sup>1</sup> Ainsi la mer, dans son double mouvement, tantôt s'élançe vers la terre, inonde les rochers d'écume, et va couvrir la grève la plus éloignée; tantôt retournant sur elle-même, entraîne dans son reflux rapide les pierres qu'elle avoit apportées, et, abaissant ses eaux, laisse la plage à découvert. *Énéide*, l. II, v. 624.

tier, sans agitation et trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au travers de tant de sectes et de divisions que nostre siecle a produictes. Les escripts des anciens, ie dis les bons escripts, pleins et solides, me tentent et remuent quasi où ils veulent; celuy que i'ois me semble tousiours le plus roide; ie les treuve avoir raison chascun à son tour, quoyqu'ils se contrarient: cette aysance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vraysemblable, et qu'il n'est rien si estrange, à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur, pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoiles ont branslé trois mille ans; tout le monde l'avoit ainsi creu, iusques à ce que Cleanthes le samien<sup>1</sup>, ou, selon Theophraste, Nicetas syracusien<sup>2</sup>, s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit, par le cercle oblique du zodiaque

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *De la face de la lune*, c. 4; et MÉNAGE, *Sur Diogène Laërce*, l. 8. segm. 85.—C.

<sup>2</sup> CIC. *Acad. quæst.* l. 4, c. 39.—C.

tournant à l'entour de son aïeux; et, de nostre temps, Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert tres reglement à toutes les consequences astrologiennes : que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doibt chaloir lequel ce soit des deux? et qui sçait qu'une tierce opinion, d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes?

*Sic volvenda ætas commutat tempora rerum :  
Quod fuit in pretio , fit nullo denique honore ;  
Porrò aliud succedit , et è contemptibus exit ,  
Inque dies magis appetitur , floretque repertum  
Laudibus , et miro est mortales inter honore <sup>1</sup>.*

Ainsi, quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en desfier, et de considerer qu'avant qu'elle feust produicte, sa contraire estoit en vogue; et, comme elle a esté ren-

<sup>1</sup> Ainsi le temps change le prix des choses : ce qui fut estimé tombe dans le mépris ; ce qui devoit dédaigné s'éleve, et est estimé à son tour ; on le désire de plus en plus ; il devient l'objet de tous les éloges, et il se place au premier rang dans l'opinion des hommes. LUCRET. l. 5, v. 1275.

versee par cette cy, il pourra naistre à l'advenir une tierce invention qui chocquera de mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduicts feussent en credit, d'autres principes contentoient la raison humaine, comme ceulx cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres <sup>1</sup> ont ceulx cy, quel privilege particulier <sup>2</sup>, que le cours de nostre invention s'arreste à eulx, et qu'à eulx appartienne pour tout le temps advenir la possession de nostre creance? ils ne sont non plus exempts du boutchors <sup>3</sup>, qu'estoient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy à estimer que ce à quoy ie ne puis satisfaire, un aultre y satisfera : car de croire toutes les apparences desquelles nous ne pouvons nous desfaire, c'est une grande simplese; il en adviendrait par là que tout le vulgaire, et nous sommes tous du vulgaire, auroit sa creance contournable

<sup>1</sup> Sous-entendez : *de crédit*.

<sup>2</sup> *Pour que*.

<sup>3</sup> *D'être déboutés*.—Boute-hors; ce mot composé exprime assez qu'il signifie *expulsion*.—A. D.

comme une girouette, car son ame, estant molle et sans resistance, seroit forcee de recevoir sans cesse aultres et aultres impressions, la derniere effaceant tousiours la trace de la precedente. Celuy qui se treuve foible, il doit respondre, suyvant la pratique, qu'il en parlera à son conseil; ou s'en rapporter aux plus sages desquels il a reccu son apprentissage. Combien y a il que la medecine est au monde? on dict qu'un nouveau venu, qu'on nomme Paracelse, change et renverse tout l'ordre des regles anciennes, et maintient que iusques à cette heure elle n'a servi qu'à faire mourir les hommes. Je crois qu'il verifera ayseement cela : mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle experience, ie treuve que ce ne seroit pas grand' sagesse. Il ne fault pas croire à chacun, dict le precepte, parce que chacun peult dire toutes choses. Un homme de cette profession de nouvelletez et de reformations physiques, me disoit, il n'y a pas longtemps, que tous les anciens s'estoient notoirement mescomptez en la nature et mouvements des vents, ce qu'il me feroit



tresevidemment toucher à la main, si ie voulois l'entendre. Aprez que i'eus eu un peu de patience à ouïr ses arguments qui avoient tout plein de verisimilitude, « Comment doncques, luy respondis ie, ceulx qui navigeoient sous les lois de Theophraste, alloient ils en occident, quand ils tiroient en levant? alloient ils a costé ou à reculons? » « C'est la fortune, me respondit il : tant y a qu'ils se mescomptotent. » Je luy repliquay lors que i'aimois mieulx suivre les effects que la raison. Or, ce sont choses qui se choquent souvent : et m'a lon dict qu'en la geometrie (qui pense avoir gagné le hault point de certitude parmy les sciences), il se treuve des demonstrations inevitables, subvertissant la verité de l'experiance : comme Iacques Peletier me disoit chez moy, qu'il avoit trouvé deux lignes s'acheminant l'une vers l'autre pour se ioindre<sup>1</sup>, qu'il verifioit toutesfois ne

<sup>1</sup> C'est l'hyperbole, et les lignes droites, qui, ne pouvant arriver à se joindre à elle, ont été, pour cela même nommées *asymptotes*. Voyez les *Coniques d'Apollonius*, l. 2, propos. 1, et la propos. 14, où cet ancien

pouvoir iamais, iusques à l'infinité, arriver à se toucher. Et les pyrrhoniens ne se servent de leurs arguments et de leur raison que pour ruyner l'apparence de l'expérience : et est merveille iusques où la souplesse de nostre raison les a suyvis à ce desseing de combattre l'evidence des effects ; car ils verifient que nous ne nous mouvons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a point de poissant ou de chaud, avecques une pareille force d'argumentations que nous verifions les choses plus vraysemblables. Ptolomeus, qui a esté un grand personnage, avoit établi les bornes de nostre monde ; tous les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques isles escartees qui pouvoient échapper à leur cognoissance ; c'eust esté pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre

mathématicien a démontré que les asymptotes et l'hyperbole ne peuvent jamais venir à se toucher, quoiqu'elles s'approchent l'une de l'autre à l'infini. Les mathématiciens n'ont pas besoin qu'on leur développe cette démonstration, qu'ils reconnoissent tous pour incontestable ; et ceux qui ne le sont pas doivent s'en rapporter à la décision des géomètres.—C.

en doute la science de la cosmographie, et les opinions qui en estoient receues d'un chacun; c'estoit heresie d'advouer les antipodes : voylà de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une isle ou une contree particuliere, mais une partie eguale à peu prez en grandeur à celle que nous cognoissions, qui vient d'estre descouverte. Les geographes de ce temps ne faillent pas d'asseurer que meshuy tout est trouvé, et que tout est veu,

Nam quod adest præsto, placet, et pollere videtur<sup>1</sup>.

Sçavoir mon <sup>2</sup>, si Ptolomee s'y est trompé aultrefois, sur les fondements de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant à ce que ceulx-ci en disent; et s'il n'est plus vraysemblable que ce grand corps, que nous appellons le Monde, est chose bien aultre que nous ne iugeons.

<sup>1</sup> Car on se plaît dans ce qu'on a, et on le croit préférable à tout le reste. LUCRET. l. 5, v. 1411.

<sup>2</sup> C'est-à-dire, *il reste présentement à savoir.*

Platon tient <sup>1</sup> qu'il change de visage à tous sens; que le ciel, les estoiles et le soleil renversent par fois le mouvement que nous y voyons, changeant l'orient en occident. Les prebstres ægyptiens dirent à Hérodote <sup>2</sup>, Que depuis leur premier roi, de quoi il y avoit onze mille tant d'ans (et de tous leurs roys, ils lui feirent voir les effigies en statues tirees aprez le vif), le soleil avoit changé quatre fois de route; Que la mer et la terre se changent alternativement l'une en l'aulture; Que la naissance du monde est indeterminee : Aristote, Cicero, de mesme : et quelqu'un d'entre nous, Qu'il est de toute éternité, mortel, et renaissant à plusieurs vicissitudes; appellant à tesmoing Salomon et Esaïe; pour eviter ces oppositions, que Dieu a esté quelquesfois createur sans creature; qu'il a esté oysif; qu'il s'est desdict de son oysifveté, mettant la main à cet ouvrage; et qu'il est par consequent subiect aux changements. En la plus fameuse des escholes grecques, le

<sup>1</sup> Dans le dialogue intitulé, *le Politique*.—C.

<sup>2</sup> ΗΕΡΟΔΟΤΕ, l. 3.—C.

monde est tenu pour un dieu, faict par un aultre dieu plus grand, et est composé d'un corps, et d'un' ame qui loge en son centre, s'espendant, par nombres de musique, à sa circonference; divin, tresheureux, tresgrand, tressage, eternel: en lui sont d'aultres dieux, la terre, la mer, les astres, qui s'entretiennent d'une harmonieuse et perpetuelle agitation et danse divine; tantost se rencontrants, tantost s'esloingnants, se cachants, se montrants, changeants de reng, ores d'avant, et ores derriere. Heraclitus <sup>1</sup> establissoit le monde estre composé par feu, et, par l'ordre des destinees, se debvoir enflammer et resouldre en feu quelque iour, et quelque iour encores renaistre. Et des hommes, dict Apuleius, *sigillatim mortales, cunctim perpetui* <sup>2</sup>. Alexandre <sup>3</sup> escrivit à sa mère la narration d'un prebste ægyptien, tiree de

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Héraclite*, l. 9, segm. 8. — C.

<sup>2</sup> Comme individus, ils sont mortels; comme espèce, immortels. APULEIUS, *de Deo Socratis*.

<sup>3</sup> Voyez S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, l. 12, c. 10—C.

leurs monuments, tesmoignant l'antiquité de cette nation, infinie, et comprenant la naissance et progrez des aultres païs au vray. Cicero <sup>1</sup> et Diodorus <sup>2</sup> disent, de leur temps, que les Chaldeens tenoient registre de quatre cents mille tant d'ans : Aristote, Pline <sup>3</sup>, et aultres, que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'aage de Platon. Platon <sup>4</sup> dict que ceulx de la ville de Saïs ont des memoires, par escript, de huit mille ans, et que la ville d'Athenes feut bastie mille ans avant ladicte ville de Saïs : Epicurus, qu'en mesme temps que les choses sont ici, comme nous les voyons, elles sont toutes pareilles et en mesme façon en plusieurs aultres mondes ; ce qu'il eust dict plus asseurement, s'il eust veu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes occidentales avecques le nostre present et passé, en de si estranges exemples. En verité, considerant ce qui est

<sup>1</sup> Cic. *de Divin.* l. 1, c. 19.—C.

<sup>2</sup> DIODORE DE SICILE. l. 2, c. 31.—C.

<sup>3</sup> L. 30. c. 1.—C.

<sup>4</sup> Dans son *Timée*.—C.

venu à nostre science du cours de cette police terrestre, ie me suis souvent esmerveillé de veoir, en une tresgrande distance de lieux et de temps, les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires, monstrueuses, et des mœurs et creances sauvages, et qui, par aucun biais, ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles, que l'esprit humain ! Mais cette relation a ie ne sçais quoi encores de plus heteroclite : elle se trouve aussi en noms, et en mille aultres choses : car on y trouva des nations n'ayant, que nous sçachions, iamais ouï nouvelles de nous ; où<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Montaigne entasse ici tous ces rapports, tels qu'il les a trouvés dans certaines relations, sans se mettre en peine d'examiner s'ils sont réels, ou uniquement fondés sur l'ignorance et la prévention espagnole. On peut voir encore ces prétendus rapports, détaillés à peu près de la même manière que Montaigne nous les donne ici, dans l'*Histoire de la Conquête du Mexique*, écrite par Antonio Solis; dans l'*Histoire des Guerres civiles des Espagnols en Amérique*; dans le *Commentaire royal*, de l'inca Garcilasso de la Vega.—C.

la circoncision estoit en credit; où il y avoit des estats et grandes polices maintenues par des femmes, sans hommes; où nos ieunes et nostre caresme estoit représenté, y ad-ioustant l'abstinence des femmes : où nos croix estoient en diverses façons en credit; icy on en honoroit les sepultures; on les appliquoit là, et nommeement celle de saint André, à se deffendre des visions nocturnes, et à les mettre sur les couches des enfants contre les enchantements; ailleurs, ils en rencontrèrent une de bois, de grande hauteur, adoree pour dieu de la pluye, et celle là bien fort avant dans la terre ferme : on y trouva une bien expresse image de nos penitenciers; l'usage des mitres, le cœlibat des prebstres, l'art de diviner par les entrailles des animaux sacrifiez, l'abstinence de toute sorte de chair et poisson, à leur vivre; la façon aux prebstres d'user, en officiant, de langue particuliere et non vulgaire; et cette fantasie, que le premier dieu feust chassé par un second, son frere puisné : qu'ils furent creez avecques toutes commoditez : lesquelles on leur a depuis retrenchees pour



leur peché; changé leur territoire, et empiré leur condition naturelle : qu'aultresfois ils ont estez submergez par l'inondation des eaux celestes; qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se iecterent dans les haults creux des montaignes, lesquels creux ils boucherent, si que l'eau n'y entra point, ayant enfermé là dedans plusieurs sortes d'animaulx; que quand ils sentirent la pluye cesser, ils meirent hors des chiens, lesquels estants revenus nets et mouillez, ils iugerent l'eau n'estre encores gueres abbaissee; depuis, en ayants faict sortir d'aultres, et les voyants revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouverent plein seulement de serpents : on rencontra, en quelque endroit, la persuasion du jour du iugement, de sorte qu'ils s'offensoient merveilleusement contre les Espaignols, qui espandoient les os des trespassez en fouillant les richesses des sepultures, disants que ces os escartez ne se pourroient facilement reioindre; la traficque par eschange, et non aultre; foires et marchez pour cet effect; des nains et personnes difformes pour l'or-

nement des tables des princes ; l'usage de la faulconnerie selon la nature de leurs oiseaux ; subsides tyranniques, delicatesses de iardnages ; danses, saults basteleresques, musique d'instruments, armoiries ; ieux de paulme, ieu de dez et de sort, auquel ils s'eschauffent souvent iusques à s'y iouer eulx mesmes et leur liberté ; medecine non aultre que de charmes ; la forme d'escire par figures ; creances d'un seul premier homme pere de tous les peuples ; adoration d'un Dieu qui vesquit aultrefois homme en parfaite virginité, ieusne et penitence, preschant la loy de nature et des cerimonies de la religion, et qui disparut du monde sans mort naturelle ; l'opinion des geants ; l'usage de s'enyvrer de leurs bruvages et de boire d'autant ; ornements religieux peincts d'ossements et testes de morts, surplis, eau beneycte, aspergez ; femmes et serviteurs, qui se presentent à l'envy à se brusler et enterrer avecques le mary ou maistre trespasé ; loy que les aisnez succedent à tout le bien, et n'est reservé aulcune part au puisné, que d'obeissance ; coustume, à la promotion de

certain office de grande auctorité, que celui qui est promu prend un nouveau nom et quitte le sien; de verser de la chaux sur le genouil de l'enfant fraîchement né, en lui disant, « Tu es venu de pouldre, et tu retourneras en pouldre; » l'art des augures. Ces vains umbrages de nostre religion, qui se voyent en aucuns de ces exemples, en tesmoignent la dignité et la divinité : non seulement elle s'est aucunement insinuée en toutes les nations infidèles de deçà par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par une commune et supernaturelle inspiration; car on y trouva aussi la créance du purgatoire, mais d'une forme nouvelle; ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, et imaginent les âmes et purgées et punies par la rigueur d'une extrême froidure : et m'avertit cet exemple, d'une autre plaisante diversité; car, comme il s'y trouva des peuples qui aimoient à déffubler le bout de leur membre, et en retrenchoient la peau à la mahumétane et à la juifve, il s'y en trouva d'autres qui faisoient si grande conscience de le déffubler, qu'à tout des petits

cordons ils portoient leur peau bien soigneusement estiree et attachee au dessus, de peur que ce bout ne veist l'air; et de cette diversité aussi, que, comme nous honorons les roys et les festes en nous parant des plus honnestes vestements que nous ayons; en aulcunes regions, pour montrer toute disparité et soumission à leur roy, les subiects se presentoient à luy en leurs plus vils habillements, et entrants au palais prennent quelque vieille robbe deschiree sur la leur bonne, à ce que tout le lustre et l'ornement soit au maître. Mais suyvons. Si nature enserre dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes aultres choses, aussi les creances, les iugements et opinions des hommes; si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les choux; si le ciel les agite et les roule à sa poste<sup>1</sup>, quelle magistrale auctorité et permanente leur allons nous attribuant? Si, par experience, nous touchons à la main<sup>2</sup>, que la forme de nostre estre des-

<sup>1</sup> *A son gré.*—*A sa poste* est l'expression italienne, *a sua posta.*—A. D.

<sup>2</sup> *Nous maintenons, nous prétendons.*

pend de l'air, du climat et du terroir où nous naissons, non seulement le teint, la taille, la complexion et les contenance, mais encores les facultez de l'ame; *et plaga cœli non solùm ad robur corporum, sed etiam animorum facit*<sup>1</sup>, dict Vegece; et que la deesse fondatrice de la ville d'Athenes choisit, à la situer, une temperature de pais qui feist les hommes prudents, comme les prebstres d'Ægypte apprirent à Solon, *Athenis tenue cœlum; acutiores putantur Attici: crassum Thebis; itaque pingues Thebani, et valentes*<sup>2</sup>; en maniere que, ainsi que les fruiets naissent divers et les animaulx, les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux, iustes, temperants et dociles; ici subiects au vin, ailleurs au larrecin ou à la paillardise; icy enclins à superstition, ail-

<sup>1</sup> Le climat ne contribue pas seulement à la vigueur du corps, mais aussi à celle de l'esprit. VEGET. l. 1, c. 2.

<sup>2</sup> L'air d'Athènes est subtil, et l'on croit que c'est ce qui rend les Athéniens plus spirituels: celui de Thèbes est épais; aussi les Thébains sont-ils grossiers et pleins de vigueur. CIC. *de Fato*, c. 4.

leurs à la mescreance; icy à la liberté, icy à la servitude; capables d'une science, ou d'un art; grossiers ou ingénieux; obeïssants, ou rebelles; bons, ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis; et prennent nouvelle complexion si on les change de place, comme les arbres, qui feut la raison pour laquelle Cyrus <sup>1</sup> ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur païs, aspre et bossu <sup>2</sup>, pour se transporter en un aultre doulx et plain, disant que les terres grasses et molles font les hommes mols, et les fertiles, les esprits infertiles: Si nous voyons tantost fleurir un art, une creance, tantost une aultre, par quelque influence celeste; tel siecle produire telle nature, et incliner l'humain genre à tel ou tel ply; les esprits des hommes tantost gaillards, tantost maigres, comme nos champs; Que deviennent toutes ces belles prerogatives de quoy nous nous allons flattant? Puisqu'un homme sage se peult mescompter, et cent hommes,

<sup>1</sup> HÉRODOTE, à la fin du livre 9.—C.

<sup>2</sup> *Montueux*.—E. J.

et plusieurs nations ; voire l'humaine nature selon nous se mescompte plusieurs siecles en cecy ou en cela ; quelle seureté avons nous que par fois elle cesse de se mescompter, et qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte ?

Il me semble, entre aultres tesmoignages de nostre imbecillité, que celuy cy ne merite pas d'estre oublié ; Que, par desir mesme, l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy fault ; Que, non par iouissance, mais par imagination et par souhait, nous ne puissions estre d'accord de ce de quoy nous avons besoing pour nous contenter. Laissons à nostre pensee tailler et coudre à son plaisir ; elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre, et se satisfaire :

Quid enim ratione timemus,  
Aut cupimus? quid tam dextro pede concipis, ut te  
Conatûs non pœniteat, votique peracti <sup>1</sup>?

<sup>1</sup> Est-ce la raison qui règle nos craintes et nos desirs? Qui jamais conçoit un projet sous des auspices assez favorables pour ne s'être pas repenti de l'entreprise et même du succès? Juv. sat. 10, v. 4.

c'est pourquoy Socrates ne requeroit les dieux sinon de luy donner ce qu'ils sçavoient lui estre salutaire : et la priere des Lacedemoniens <sup>1</sup>, publique et privee, portoit simplement, Les choses bonnes et belles leur estre octroyees ; remettant à la discretion de la puissance supresme leur triage et chois :

Coniugium petimus , partumque uxoris ; at illis  
Notum, qui pueri , qualisque futura sit uxor <sup>2</sup> :

et le chrestien supplie Dieu « Que sa volonté soit faicte : » pour ne tumber en l'inconvenient que les poëtes feignent du roy Midas. Il requit les dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or : sa priere feut exaucee ; son vin feut or, son pain or et la plume de sa couche, et d'or sa chemise et son vestement ; de façon qu'il se trouva accablé sous la iouissance de son desir, et estrené

<sup>1</sup> PLATON, dialogue intitulé, *Alcibiade II.*—C.

<sup>2</sup> Nous voulons une épouse, et la voulons féconde ; mais ce sont les dieux qui savent quelle sera la mère, quels seront les enfants. JEV. sat. 10, v. 352.



d'une insupportable commodité : il luy falut desprier <sup>1</sup> ses prieres.

Attonitus novitate mali, divesque miserque,  
Effugere optat opes, et, quæ modò voverat, odit <sup>2</sup>.

Disons de moy mesme : Je demandois à la fortune, aultant qu'aultre chose, l'ordre saint Michel, estant ieune ; car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse françoise, et tresrare. Elle me l'a plaisamment accordé : au lieu de me monter et haulser de ma place pour y aveindre, elle m'a bien plus gracieusement traicté, elle l'a ravalé et rabaissé iusques à mes espales et au dessous. Cleobis et Biton <sup>3</sup>, Trophonius <sup>4</sup> et Agamedes, ayant requis, ceulx là leur deesse,

<sup>1</sup> Révoquer ses prieres, faire des prieres contraires.  
— E. J.

<sup>2</sup> Étonné d'un mal si nouveau, riche et indigent à la fois, il voudroit échapper à ses richesses, et déteste ses vœux imprudents. OVIDE, *Métam.* l. 11, fab. 3, v. 43.

<sup>3</sup> HÉRODOTE, l. 1.—C.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Consolation à Apollonius*, c. 14.  
— C.

ceulx cy leur dieu, d'une recompense digne de leur pieté, eurent la mort pour present : tant les opinions celestes sur ce qu'il nous fault sont diverses aux nostres ! Dieu pourroit nous octroyer les richesses, les honneurs, la vie et la santé mesme, quelques-fois à nostre dommage ; car tout ce qui nous est plaisant ne nous est pas tousiours salutaire. Si, au lieu de la guarison, il nous envoie la mort ou l'empirement de nos maulx, *virga tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt* <sup>1</sup> ; il le faict par les raisons de sa providence, qui regarde bien plus certainement ce qui nous est deu, que nous ne pouvons faire ; et le debvons prendre en bonne part, comme d'une main tressage et tresamie ;

Si consilium vis :

Permittes ipsis expendere Numinibus quid  
Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris :

.....

Charior est illis homo quàm sibi <sup>2</sup> :

<sup>1</sup> Ta verge et ton bâton m'ont consolé. *Psalm.* 22, v. 4.

<sup>2</sup> Croyez-moi, laissons faire aux dieux ; ils savent

car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir qu'ils vous iectent à une bataille ou au ieu des dez, ou de telle aultre chose de laquelle l'yssue vous est incogneue et le fruit dubteux.

Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme; duquel, par le calcul de Varro<sup>1</sup>, nasquirent deux cents quatre vingt huict sectes. *Qui autem de summo bono dissentit, de totâ philosophicæ ratione disputat*<sup>2</sup>.

Tres mihi convivæ propè dissentire videntur,  
 Poscentes vario multùm diversa palato:  
 Quid dem? quid non dem? Renuis tu quod iubet  
 alter;

ce qui nous convient : nous demandons ce qui nous plaît; ils donneront ce qu'il nous faut : l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même. Juv. sat. 10, v. 346.

<sup>1</sup> S. AUGUSTIN, *De Civit. Dei*, l. 19, c. 2.—C.

<sup>2</sup> Dès qu'on n'est pas d'accord sur le souverain bien, on diffère d'opinion sur toute la philosophie. Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 5, c. 5.

Quod petis, id sanè est invisum acidumque duobus<sup>1</sup>:

nature debvroit ainsi répondre à leurs contestations et à leurs débats. Les uns disent nostre bienestre loger en la vertu; d'autres, en la volupté; d'autres au consentir à nature; qui en la science, qui à n'avoir point de douleur, qui à ne se laisser emporter aux apparences; et à cette fantaisie semble retirer cett' aultre de l'ancien Pythagoras,

Nil admirari, propè res est una, Numici,  
Solaque, quæ possit facere et servare beatum<sup>2</sup>,

qui est la fin de la secte pyrrhonienne: Aristote<sup>3</sup> attribue à magnanimité n'admirer rien: et, disoit Archesilas<sup>4</sup>, les soustenements et l'estat droict et inflexible du iugement, estre

<sup>1</sup> Il me semble voir trois convives de goûts différents: que leur donnerai-je? Vous refusez ce qu'un autre demande, et ce que vous voulez déplaît aux deux autres. HOR. epist. 2, l. 2, v. 61.

<sup>2</sup> Ne rien admirer, c'est presque le seul moyen d'assurer son bonheur. HOR. epist. 6, l. 1, v. 1.

<sup>3</sup> *Ethic. ad Nicum.* l. 4, c. 8.—C.

<sup>4</sup> SEXTUS EMPIR. *Pyrr. Hipot.* l. 1, c. 33.—C.

les biens, mais les consentements et applications, estre les vices et les maux; il est vray qu'en ce qu'il l'establissoit <sup>1</sup> par axiome certain, il se despartoit du pyrrhonisme : les pyrrhoniens quand ils disent que le souverain bien c'est *l'ataraxie* <sup>2</sup>, qui est l'immobilité du iugement, il ne l'entendent pas dire d'une façon affirmatifve, mais le mesme bransle de leur ame, qui leur faict fuyr les precipices, et se mettre à couvert du serein, celuy là mesme leur presente cette fantaisie, et leur en faict refuser une aultre.

Combien ie desire que, pendant que ie vis, ou quelque autre, ou Iustus Lipsius, le plus sçavant homme qui nous reste, d'un esprit trespoli et iudicieux, vrayement germain à mon Turnebus, eust et la volonté, et la santé, et assez de repos, pour ramasser en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincerement et curieusement autant

<sup>1</sup> SEXTUS EMPIR. *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 33.—C.

<sup>2</sup> Mot grec qui signifie, *tranquillité parfaite, absolue indifférence* : ἀδιαφορία, autre terme de la philosophie pyrrhonienne.—C.

que nous y pouvons veoir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le subiect de nostre estre et de nos mœurs, leurs controverses, le credit et suite des parts, l'application de la vie des aucteurs et sectateurs à leurs preceptes ez accidents memorables et exemplaires : le bel ouvrage et utile que ce seroit !

Au demourant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos mœurs, à quelle confusion nous reiectons nous ? car ce que nostre raison nous y conseille de plus vraysemblable, c'est generalement à chascun d'obeir aux loix de son païs, comme porte l'advis de Socrates, inspiré, dict il, d'un conseil divin ; et par là que veult elle dire, sinon que nostre debvoir n'a aultre regle que fortuite ? La verité doibt avoir un visage pareil et universel : la droicture et la iustice, si l'homme en cognoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette contree ou de celle là ; ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes, que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subiect à plus continue agitation que les loix : depuis que ie

suis nay, i'ai veu trois et quatre fois rechanger celles des Anglois nos voisins ; non seulement en subiect politique, qui est celuy qu'on veult dispenser de constance, mais au plus important subiect qui puisse estre, à sçavoir de la religion : de quoy i'ay honte et despit, d'autant plus que c'est une nation à laquelle ceulx de mon quartier ont eu aultresfois une si privee accointance, qu'il reste encores en ma maison aulcunes traces de nostre ancien cousinage : et chez nous icy, i'ay veu telle chose qui nous estoit capitale, devenir legitime ; et nous, qui en tenons d'autres, sommes à mesme, selon l'incertitude de la fortune guerriere, d'estre un iour criminels de leze maiesté humaine et divine, nostre iustice tumbant à la mercy de l'iniustice, et, en l'espace de peu d'annees de possession, prenant une essence contraire. Comment pouvoit ce dieu ancien<sup>1</sup> plus clairement accuser en l'humaine cognoissance l'ignorance de l'estre divin, et apprendre

<sup>1</sup> Ce dieu, c'est Apollon. Voyez Хέρον. *Memorab. Socr.* l. 1, c. 3, § 1.—C.

aux hommes que leur religion n'estoit qu'une piece de leur invention propre à lier leur société, qu'en declarant, comme il feit à ceulx qui en recherchoient l'instruction de son trepied, « Que le vray culte à chascun estoit celuy qu'il trouvoit observé par l'usage du lieu où il estoit? O Dieu! quelle obligation n'avons nous à la benignité de nostre souverain Createur, pour avoir desniaisé nostre creance de ces vagabondes et arbitraires devotions, et l'avoir logee sur l'eternelle base de sa sainte parole! Que nous dira doncques en cette necessité la philosophie? « Que nous suyvions les loix de nostre país : » c'est à dire cette mer flottante des opinions d'un peuple ou d'un prince, qui me peindront la iustice d'autant de couleurs, et la reformeront en autant de visages, qu'il y aura en eulx de changements de passion : ie ne puis pas avoir le iugement si flexible. Quelle bonté est ce, que ie veoyoïs hier en credit, et demain ne la sera plus; et que le traict d'une riviere faict crime? Quelle verité est ce que ces montaignes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà?



Mais ils sont plaisants, quand, pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aulcunes fermes, perpetuelles et immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence; et de celles là, qui en faict le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe que c'est une marque aussi douteuse que le reste. Or, ils sont si desfortunez (car comment puis ie nommer cela, sinon desfortune, que d'un nombre de loix si infini, il ne s'en rencontre pas au moins une que la fortune et temerité du sort ayt permis estre universellement receue par le consentement de toutes les nations?) ils sont, dis ie, si miserables, que de ces trois ou quatre loix choisies, il n'en y a une seule qui ne soit contredicte et desadvouee, non par une nation, mais par plusieurs. Or, c'est la seule enseigne vraysemblable par laquelle ils puissent argumenter aulcunes lois naturelles, que l'université de l'approbation : car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuyvrions sans doute d'un commun consentement; et

non seulement toute nation, mais tout homme particulier, ressentiroit la force et la violence que luy feroit celuy qui le voudroit poulsier au contraire de cette loy. Qu'ils m'en montrent, pour veoir, une de cette condition. Protagoras et Ariston ne donnoient aultre essence à la iustice des loix, que l'auctorité et opinion du legislateur; et disoient que, cela mis à part, le bon et l'honneste perdoient leurs qualitez, et demeu- roient des noms vains de choses indifferentes : Thrasymachus, en Platon <sup>1</sup>, estime qu'il n'y a point d'aultre droict, que la commodité du superieur. Il n'est chose en quoy le monde soit si divers qu'en coustumes et loix : telle chose est icy abominable, qui apporte re- commendation ailleurs, comme en Lacede- mone la subtilité de desrobber; les mariages entre les proches sont capitalement deffen- dus entre nous, ils sont ailleurs en honneur,

Gentes esse feruntur,  
In quibus et nato genitrix, et nata parenti  
Iungitur, et pietas geminato crescit amore <sup>2</sup>;

<sup>1</sup> *De la Républ.* l. 1. — C.

<sup>2</sup> Il est, dit-on, des peuples où la mère se livre à  
v.

le meurtre des enfants, meurtre des peres, communication de femmes, traficque de voleries, licence à toutes sortes de voluptez, il n'est rien en somme si extreme qui ne se treuve receu par l'usage de quelque nation.

Il est croyable qu'il y a des loix naturelles, comme il se veoid ez aultres creatures : mais en nous elles sont perdues; cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses, selon sa vanité et inconstance; *nihil itaque ampliùs nostrum est; quod nostrum dico, artis est*<sup>1</sup>. Les subiects ont divers lustres et diverses considérations; c'est de là que s'engendre principalement la diversité d'opinions : une nation regarde un subiect par un visage, et s'arreste à celuy là; l'aultre par un aultre.

Il n'est rien si horrible à imaginer que de son fils, la fille à son père, et où l'amour resserre les liens sacrés de la nature. OVID. *Métam.* l. 10, fab. 9, v. 34.

<sup>1</sup> Il ne reste plus rien qui soit véritablement nôtre : ce que j'appelle nôtre, n'est qu'une production de l'art.

manger son pere : les peuples , qui avoient anciennement cette coustume <sup>1</sup>, la prenoient toutesfois pour tesmoignage de pieté et de bonne affection , cherchans par là à donner à leurs progeniteurs la plus digne et honorable sepulture ; logeants en eulx mesmes et comme en leurs moelles les corps de leurs peres et leurs reliques ; les vivifiants aulcunement et regenerants par la transmutation en leur chair vifve , au moyen de la digestion et du nourrissement : il est aysé à considerer quelle cruauté et abomination c'eust esté à des hommes abruvez et imbus de cette superstition , de iecter la despouille des parents à la corruption de la terre et nourriture des bestes et des vers.

Lycurgus considera au larrecin la vivacité, diligence, hardiesse et adresse qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin, et l'utilité qui revient au public que chacun en regarde plus curieusement à la conservation de ce qui est sien ; et estima que de cette double institution à assaillir et à deffendre,

<sup>1</sup> SEXTUS EMPIR. *Pyrrh. Hypot.* l. 3, c. 24.—C.

il s'en tiroit du fruit à la discipline militaire (qui estoit la principale science et vertu à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande consideration que n'estoit le desordre et l'iniustice de se prevaloir de la chose d'aultruy.

Dionysius le tyran offrit à Platon une robbe à la mode de Perse, longue, damasquinee et parfumee; Platon la refusa, disant ' qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robbe de femme : mais Aristippus l'accepta, avec cette response « Que nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage. » Ses amis tansoient sa lascheté de prendre si peu à cœur que Dionysius luy eust craché au visage : « Les pescheurs <sup>2</sup>, dict il, souffrent bien d'estre baignez des ondes de la mer, depuis la teste iusqu'aux pieds, pour attrapper un gouion : » Diogenes lavoit ses choux, et le voyant passer, « Si tu savois vivre de choux <sup>3</sup>, tu ne ferois pas la court à un tyran : »

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 78.—C.

<sup>2</sup> *Id. ibid.* segm. 67.—C.

<sup>3</sup> *Id. ibid. Vie d'Aristippe*, segm. 68; et HORACE, l. 1, epist. 17, v. 1.—C.

à quoy Aristippus, « Si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choux. » Voylà comment la raison fournit d'apparence à divers effects : c'est un pot à deux anses, qu'on peult saisir à gauche et à dextre :

Bellum, ô terra hospita, portas :  
 Bello armantur equi; bellum hæc armenta minantur.

Sed tamen idem olim curru succedere sueti  
 Quadrupes, et fræna iugo concordia ferre,  
 Spes est pacis <sup>1</sup>.

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes et inutiles : « Et <sup>2</sup> c'est pour cela, dict il, que plus iustement ie les espands, qu'elles sont

<sup>1</sup> Est-ce donc la guerre que tu nous apportes, ô rive hospitalière! c'est pour la guerre que s'arment les coursiers; c'est la guerre que nous présagent ces fiers animaux; mais quelquefois aussi on les attèle à un char, on les habitue à marcher ensemble sous le même joug, à supporter le frein. J'espère encore la paix. *Énéid.* l. 3, v. 539.

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Solon*, l. 1, segm. 63.

inutiles et impuissantes. » La femme de Socrates rengregeoit <sup>1</sup> son ducil par telle circonstance : Oh ! qu'iniustement le font mourir ces meschants iuges ! « Aimerois tu <sup>2</sup> doncques mieulx que ce feust iustement ? » luy repliqua il. Nous portons les aureilles percees ; les Grecs <sup>3</sup> tenoient cela pour une marque de servitude : nous nous cachons pour iouir de nos femmes ; les Indiens le font en public <sup>4</sup> : les Scythes immoloient <sup>5</sup> les estrangers en leurs temples ; ailleurs les temples servent de franchise :

Inde furor vulgi, quod numina vicinorum  
Odit quisque locus, cum solos credat habendos  
Esse deos quos ipse colit <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> C'est-à-dire, *aggravait elle-même sa douleur par cette considération : Oh ! etc.*

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAERCE, dans la *Vie de Socrate*, l. 2, segm. 35.—C.

<sup>3</sup> SEXTUS EMPIR. *Pyrrh. Hypot.* l. 3, c. 24.—C.

<sup>4</sup> *Id. ibid.* l. 1, c. 14.—C.

<sup>5</sup> *Id. ibid.*—C.

<sup>6</sup> Il règne entre certains peuples une haine mutuelle, parce que les uns adorent des dieux que les

I'ay ouï parler d'un iuge , lequel , où il recontroit un aspre conflict entre Bartolus et Baldus <sup>1</sup> , et quelque matiere agitee de plusieurs contrarietez , mettoit en marge de son livre , « Question pour l'ami : » c'est à dire que la verité estoit si embrouillee et debattue , qu'en pareille cause il pourroit favoriser celles des parties que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faulte d'esprit et de suffisance , qu'il ne peust mettre par tout , « Question pour l'ami : » les advocats et les iuges de nostre temps treuvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie , despendant de l'auctorité de tant d'opinions , et d'un subiect si arbitraire , il ne peult estre qu'il n'en naisse une confusion extreme de iugements : aussi n'est il gueres si clair procez auquel les advis ne se treuvent divers ; ce qu'une compagnie a iugé , l'aultre le iuge au

autres détestent , et que tous sont persuadés qu'on ne doit rendre hommage qu'aux seuls objets de leur culte. *Juv. sat. 15, v. 37.*

<sup>1</sup> Deux célèbres jurisconsultes.—E. J.



contraire, et elle mesme au contraire une aultre fois. De quoy nous voyons des exemples ordinaires par cette licence, qui tache merveilleusement la cerimonieuse auctorité et lustre de nostre iustice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux aultres iuges pour décider d'une mesme cause. Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre, et où il se treuve plusieurs advis qui valent mieulx teus que publiez aux foibles esprits : Arcesilaus disoit <sup>1</sup> n'estre considerable en la paillardise <sup>2</sup> de quel costé et par où on le feust : *Et obscænas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed formâ, ætate, figurâ, metiendas Epi-*

<sup>1</sup> *Disoit qu'il importoit peu..... on fût paillard.*—E. J.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, dans un dialogue intitulé, *les Règles et préceptes de santé*, c. 5, où le philosophe Arcésilaüs ne dit cela que pour blâmer également toute sorte de débauche. « *Il souloit dire contre les paillards et luxurieux, qu'il ne peut chaloir de quel costé on le soit, pource qu'il y a* (ajoute Plutarque, fidèlement traduit par Amyot) *autant de mal à l'un qu'à l'aultre.* » — C.

*curus putat.... Ne amores quidem sanctos à sapiente alienos esse arbitrantur :.... Quæramus ad quam usque ætatem iuvenes amandi sint*<sup>1</sup>. Ces deux derniers lieux stoïques, et, sur ce propos<sup>2</sup>, le reproche de Dicaearchus<sup>3</sup> à Platon mesme, montrent combien la plus saine philosophie souffre de licences esloingnees de l'usage commun, et excessives. Les loix prennent leur auctorité de la possession et de l'usage ; il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent et s'annoblissent en roulant, comme nos rivieres ; suyvez les contremont iusques à leur source, ce n'est qu'un petit sourgeon d'eau à peine reconnoissable, qui s'enor-

<sup>1</sup> A l'égard des plaisirs lascifs de l'amour, Épicure pense qu'il faut moins s'arrêter à la naissance et au rang, qu'à l'âge et à la figure. Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 33.—Les Stoïciens ne pensent pas que les amours sacrés soient interdits au sage. Cic. *de Finib. bonor. et mal.* l. 3, c. 20. — Voyons (*disent les Stoïciens*) jusqu'à quel âge on doit aimer les jeunes gens. SENECA. *epist.* 123.

<sup>2</sup> De l'amour des garçons.

<sup>3</sup> Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 33 et 34.—C.

gueillit ainsin et se fortifie en vieillissant. Voyez les anciennes considerations qui ont donné le premier bransle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur et de reverence; vous les trouverez si legieres et si delicates, que ces gents icy, qui poisent tout et le ramenant à la raison, et qui ne receoivent rien par auctorité et à credit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs iugements souvent treseloignez des iugements publiques. Gents qui prennent pour patron l'image premiere de nature, il n'est pas merveille, si en la pluspart de leurs opinions ils gauchissent la voye commune: comme, pour exemple, peu d'entre eulx eussent approuvé les conditions contrainctes de nos mariages; et la pluspart ont voulu les femmes communes et sans obligation: ils refusoient nos cerimonies; Chrysippus<sup>1</sup> disoit qu'un philosophe fera une douzaine de culebuttes en public, voire sans hault de chausses, pour une douzaines d'olives; à peine eust il

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*,  
c. 31.—C.

donné advis à Clisthenes de refuser la belle Agariste, sa fille <sup>1</sup>, à Hippoclides, pour luy avoir veu faire l'arbre fourché <sup>2</sup> sur une table : Metrocles lascha un peu indiscretement un pet, en presence de son eschole, et se tenoit en sa maison caché de honte; iusques à ce que Crates <sup>3</sup> le feut visiter, et adioustant, à ses consolations et raisons, l'exemple de sa liberté, se mettant à peter à l'envy avecques luy, il luy osta ce scrupule, et, de plus, le retira à sa secte stoïque, plus franche, de la secte peripatetique plus civile, laquelle iusques lors il avoit suivy. Ce que nous appellons Honnesteté, de n'oser faire à découvert ce qui nous est honneste de faire à couvert, ils l'appelloient Sottise; et de faire le fin à taire et desavouer ce que nature, coustume et nostre

<sup>1</sup> HÉRODOTE, l. 6.—C.

<sup>2</sup> C'est faire une double fourche, en se tenant la tête en bas sur les deux mains, et les pieds en l'air, contre un arbre ou un mur. Ce jeu d'enfant s'appelle aujourd'hui *faire l'arbre fourchu* ou *la bourrée*.—E. J.

<sup>3</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Métroclès*, l. 6, segm. 94.—C.

désir publient et proclament de nos actions, ils l'estimoient Vice : et leur sembloit, Que c'estoit affoler les mysteres de Venus que de les oster du retiré sacraire<sup>1</sup> de son temple, pour les exposer à la veue du peuple ; et Que tirer ses ieux hors du rideau, c'estoit les perdre : c'est chose de poids que la honte ; la recelation, reservation, circonscription, parties de l'estimation : Que la volupté tres-ingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituee au milieu des quarrefours, soulee des pieds et des yeulx de la commune, trouvant à dire la dignité et commodité de ses cabinets accoustumez. De là disent aucuns que d'oster les bordels non seulement publicques, c'est espandre partout la paillardise qui estoit assignee à ce lieu là ; mais encores aiguillonner les hommes vagabonds et oisifs à ce vice, par la malaysance<sup>2</sup> :

Mœchus es Aufidiæ, qui vir, Corvine, fuisti :  
Rivalis fuerat qui tuus, ille vir, est.

<sup>1</sup> Sanctuaire. — E. II

<sup>2</sup> Par la difficulté.

Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxori?  
 Numquid securus non potes arrigere <sup>1</sup>?

cette expérience se diversifie en mille exemples :

Nullus in urbe fuit totâ, qui tangere vellet  
 Uxorem gratis, Cæciliane, tuam,  
 Dum licuit : sed nunc, positis custodibus, ingens  
 Turba fututorum est. Ingeniosus homo es <sup>2</sup>.

On demanda, à un philosophe qu'on surprit à mesme, « ce qu'il faisoit : » il répondit tout froidement, « Je plante un homme <sup>3</sup> : »

<sup>1</sup> Après avoir été mari d'Aufidie, Scaevinus, te voilà son galant, maintenant qu'elle est la femme de ton rival. Elle te déplaisoit quand elle étoit à toi : d'où vient qu'elle te plaît depuis qu'elle est à un autre? Es-tu donc impuissant dès que tu n'as rien à craindre? MARTIAL. l. 3, epigr. 70.

<sup>2</sup> Dans toute la ville, ô Cécilianus ! il ne s'est trouvé personne qui voulût *gratis* approcher de ta femme, tant qu'on en avoit la liberté ; mais, depuis que tu la fais garder, les amants l'assiégent : tu es un homme ingénieux ! MARTIAL. l. 1, epigr. 74.

<sup>3</sup> Ce conte qu'on fait de Diogène-le-Cynique se débite tous les jours en conversation, et a passé dans

ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela, que si on l'eust trouvé plantant des aulx.

C'est, comme l'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, qu'un grand et religieux aucteur<sup>1</sup> tient cette action si necessairement obligee à l'occultation et à la vergongne, qu'en la licence des embrassements cyniques, il ne se peult persuader que la besongne en veinst à sa fin; ains qu'elle s'arrestoit à représenter des mouvements lascifs seulement, pour maintenir l'impudence de la profession de leur eschole; et que, pour eslancer ce que la honte avoit contrainct et retiré, il leur estoit encores aprez besoing de chercher l'umbre. Il n'avoit pas veu assez avant en

plusieurs livres modernes : mais, si l'on en croit Bayle, « il n'est fondé sur le témoignage d'aucun ancien écrivain. » Voyez son Dictionnaire, art. *Hyparchia*, rem. D, p. 1473, édit. de 1720.—C.

<sup>1</sup> S. AUGUSTIN, dans son livre, *de Civit. Dei*, l. 14, c. 20. Le passage latin de ce saint évêque est pour le moins aussi licencieux que le français de Montaigne.

leur desbauche : car Diogenes <sup>1</sup>, exerçant en public sa masturbation, faisoit souhait, en presence du peuple assistant, « de pouvoir ainsi saouler son ventre en le frottant : » A ceulx qui luy demandoient pourquoy il ne cherchoit lieu plus commode à manger qu'en pleine rue : « C'est <sup>2</sup>, respondoit il, que j'ay « faim en pleine rue. » Les femmes philosophes, qui se mesloient à leur secte, se mesloient aussi à leur personne, en tout lieu, sans discretion ; et Hipparchia <sup>3</sup> ne feut receue en la société de Crates, qu'à condition de suyvre en toutes choses les uz et coutumes de sa regle. Ces philosophes icy donnoient extreme prix à la vertu, et refusoient toutes aultres disciplines que la morale : si est ce qu'en toutes actions ils attribuoient la souveraine auctorité à l'eslection de leur sage, et au dessus des loix ; et n'ordonnoient aux voluptez aultre bride, que la modera-

<sup>1</sup> *Diogène-le-Cynique*, Voyez sa *Vie*, dans *Diog. LAERCE.*, l. 6, segm. 69.—C.

<sup>2</sup> *DIOGÈNE LAERCE*, l. 6, segm. 58.—C.

<sup>3</sup> *Id. ibid. Vie d'Hipparchia*, l. 6, segm. 96. — C.



tion et la conservation de la liberté d'autrui.

Heraclitus et Protagoras<sup>1</sup>, de ce que le vin semble amer au malade et gracieux au sain; l'aviron tortu dans l'eau et droict à ceux qui le veoyent hors de là, et de pareilles apparences contraires qui se treuvent aux subjects, argumenterent que tous subjects avoient en eulx les causes de ces apparences; et qu'il y avoit au vin quelque amertume qui se rapportoit au goust du malade; en l'aviron, certaine qualité courbe se rapportant à celuy qui le regarde dans l'eau; et ainsi de tout le reste: qui est dire que tout est en toutes choses, et par consequent rien en aulcune; car rien n'est, où tout est.

Cette opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est aulcun sens ny visage, ou droict, ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne treuve aux escripts qu'il entreprend de fouiller: en la parole la plus nette, pure et parfaicte qui

<sup>1</sup> SEXTUS EMPIR. *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 29 et 32.  
— C.

puisse estre , combien de faulseté et de mensonge a lon faict naistre? quelle heresie n'y a trouvé des fondements assez et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir? C'est pour ecla que les aucteurs de telles erreurs ne se veulent iamais despartir de cette preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de dignité, me voulant approuver par auctorité cette quëste de la pierre philosophale où il est tout plongé, m'allegua dernièrement cinq ou six passages de la Bible sur lesquels il disoit s'estre premierement fondé pour la descharge de sa conscience ( car il est de profession ecclesiastique ); et, à la verité, l'invention n'en estoit pas seulement plaisante, mais encores bien proprement accommodee à la deffense de cette belle science.

Par cette voye se gaigne le credit des fables divinatrices : il n'est prognostiqueur, s'il a cette auctorité qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement tous les plis et lustres de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on voudra, comme aux Sibylles; il y a tant de moyens d'interpreta-

tion, qu'il est malaysé que, de biais ou de droict fil, un esprit ingenieux ne rencontre en tout subiect quelque air qui luy serve à son point : pourtant se treuve un style nubileux et douteux en si frequent et ancien usage<sup>1</sup>. Que l'auteur puisse gagner cela, d'attirer et embesongner à soy la posterité, ce que non seulement la suffisance, mais autant, ou plus, la faveur fortuite de la matiere peult gagner ; qu'au demourant il se presente, par bestise, ou par finesse, un peu obscurement et diversement ; ne luy chaille : nombre d'esprits, le beluttant et secouant, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au contraire, de la sienne, qui luy feront toutes honneur ; il se verra enrichi des moyens de ses disciples, comme les regents du landy<sup>2</sup>. C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de

<sup>1</sup> C'est-à-dire, voilà pourquoi le style obscur et équivoque est d'un usage si fréquent et si ancien.

<sup>2</sup> Landit ou landy signifie ici le salaire que les écoliers donnoient à leur maître.... il signifie aussi la foire de S. Denis en France. Voyez MÉNAGE, dans son Dictionnaire étymologique. — C. — Coste auroit dû

neant, qui a mis en credit plusieurs escripts, et les a chargez de toute sorte de matiere qu'on a voulu ; une mesme chose recevant mille et mille , et autant qu'il nous plaist d'images et considerations diverses.

Est il possible que Homere aye voulu dire tout ce qu'on luy faict dire ; et qu'il se soit presté à tant et si diverses figures, que les theologiens, legislateurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gents qui traictent sciences, pour diversement et contrairement qu'ils les traictent, s'appuient de luy, s'en rapportent à luy? maistre general à tous offices, ouvrages et artisans ; general conseiller à toutes entreprinses : quiconque a eu besoin d'oracles et de predictions, en y a trouvé pour son faict. Un personnage sçavant, et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il y faict

ajouter que ce salaire, ou présent du *Landy*, s'appelloit ainsi parce qu'il se donnoit à l'époque de la fête et de la foire du *Landy* ; que c'est pour cela qu'on traduisoit, en latin, *Landy* par *Minerval* ; et qu'on appelloit, en terme d'écolier, *frippelandis* les écoliers qui frustraient leurs régents de ce présent. — E. J.

naistre en faveur de notre religion; et ne se peut ayseement despartir de cette opinion, que ce ne soit le desseing d'Homere; si luy est cet aucteur aussi familier qu'à homme de notre siecle: et ce qu'il treuve en faveur de la nostre, plusieurs anciennement l'avoient trouvé en faveur des leurs. Voyez demener et agiter Platon: chascun, s'honorant de l'appliquer à soy, le couche du costé qu'il le veult: on le promeine et l'insere à toutes les nouvelles opinions que le monde receoit; et le differente<sup>1</sup> lon à soy mesme, selon le différent cours des choses; l'on fait desadvouer à son sens les mœurs licites en son siecle, d'autant qu'elles sont illicites au nostre: tout cela, vivement et puissamment, autant qu'est puissant et vif l'esprit de l'interprete. Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclius<sup>2</sup> et cette sienne sentence, « Que

<sup>1</sup> *Et on le met en opposition à lui-même, etc.* C'est ce qu'emporte ici le mot *differentier*, que je n'ai pu trouver que dans le Dictionnaire français et anglais de Cotgrave. — C.

<sup>2</sup> *SEXTUS EMPIR. Pyrrh. Hypot. l. 1, c. 29.* — C.

toutes choses avoient en elles les visages qu'on y trouvoit, » Democritus en tiroit une toute contraire conclusion, c'est<sup>1</sup> « Que les subiects n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions; et, de ce que le miel estoit doux à l'un et amer à l'autre, il argumentoit qu'il n'estoit ny doux ny amer. Les pyrrhoniens diroient, qu'ils ne sçavent s'il est doux ou amer, ou ny l'un, ny l'autre, ou tous les deux; car ceux cy gaignent toujours les hauts poincts de la dubitation. Les cyrenayens<sup>2</sup> tenoient<sup>3</sup> que rien n'estoit perceptible par le dehors, et que cela estoit seulement perceptible qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur et la volupté; ne recognoissant ny ton, ny couleur, mais certaines affections seulement qui nous en venoient; et que l'homme n'avoit aultre siege de son iugement. Protagoras es-

<sup>1</sup> SEXTUS EMPIR. *Adv. Math.* 163.—C.

<sup>2</sup> Ou *Cyrénaïques*, philosophes ainsi nommés, parce qu'ils étoient sectateurs d'Aristippe, natif de Cyrène.—G.

<sup>3</sup> CIC. *Acad. quæst.* l. 4, c. 7.—C.

timoit « estre vray<sup>1</sup> à chascun ce qui semble à chascun. » Les epicuriens logent aux sens tout iugement en la notice des choses, et en la volupté. Platon<sup>2</sup> a voulu le iugement de la verité, et la verité mesme retiree des opinions et des sens, appartenir à l'esprit et à la cogitation.

Ce propos m'a porté sur la considération des sens, ausquels gist le plus grand fondement et preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se cognoist, il se cognoist sans doute par la faculté du coignoissant; car, puisque le iugement vient de l'operation de celuy qui iuge, c'est raison que cette operation il la parface par ses moyens et volonté, non par la contraincte d'aultruy, comme il adviendroit si nous cognoissions les choses par la force et selon la loy de leur essence. Or, toute cognoissance s'achemine en nous par les sens; ce sont nos maistres :

<sup>1</sup> Cic. *Acad. quæst.* l. 4, c. 46.—C.

<sup>2</sup> C'est le résultat de ce que Platon dit au long dans le *Phédon*, p. 66, etc., et dans le *Théétète*, p. 186, etc.—C.

Via quâ munita fidei

Proxima fert humanum in pectus, templaque  
mentis <sup>1</sup> :

la science commence par eulx, et se resoult en eulx. Aprez tout, nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne savions qu'il y a son, odeur, lumiere, saveur, mesure, poids, mollesse, dureté, aspreté, couleur, polissure, largeur, profondeur : voylà le plan et les principes de tout le bastiment de nostre science; et selon aucuns, Science n'est rien aultre chose que Sentiment. Qui-conque me peult poulser à contredire les sens, il me tient à la gorge; il ne me sçauroit faire reculer plus arriere : les sens sont le commencement et la fin de l'humaine co-gnoissance :

Invenies primis ab sensibus esse creatam  
Notitiam veri; neque sensus posse refelli.

.....

<sup>1</sup> Ce sont les voies par lesquelles l'évidence pénètre dans le sanctuaire de l'esprit humain. LUCRET. l. 5, v. 103.



Quid maiore fide porrò, quàm sensus haberi  
Debet<sup>1</sup> ?

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, toujours faudra il leur donner cela, que, par leur voye et entremise, s'achemine toute nostre instruction. Cicero dict<sup>2</sup> que Chrysippus, ayant essayé de rabbattre de la force des sens et de leur vertu, se représenta à soy mesme des arguments au contraire, et des oppositions si vehementes, qu'il n'y peut satisfaire : sur quoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vançoit de se servir des armes mesmes et paroles de Chrysippus pour le combattre ; et s'escrioit à cette cause contre luy : « O miserable, ta force t'a perdu<sup>3</sup> ! » Il n'est aucune absurdité, selon nous, plus

<sup>1</sup> Vous serez convaincu que la connoissance de la vérité nous vient primitivement des sens, et qu'on ne peut récuser leur témoignage : en effet, à quel autre guide devons-nous plutôt nous confier ? LUCRET. l. 4, v. 479.

<sup>2</sup> *Acad. quest.* l. 4, c. 27.—C.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*, c. 9.—C.

extreme que de maintenir que le feu n'es-  
chauffe point, que la lumiere n'esclaire point,  
qu'il n'y a point de pesanteur au fer ny de  
fermeté, qui sont notices que nous apportent  
les sens; ny creance ou science en l'homme  
qui se puisse comparer à celle là en certi-  
tude.

La premiere consideration que i'ay sur le  
subiect des sens, est que ie mets en doute  
que l'homme soit pourveu de tous sens na-  
turels. Je veois plusieurs animaulx qui vi-  
vent une vie entiere et parfaicte, les uns sans  
la veue, aultres sans l'ouïe : qui sçait si, à  
nous aussi, il ne manque pas encores un,  
deux, trois, et plusieurs aultres sens? Car,  
s'il en manque quelqu'un, nostre discours  
n'en peult descouvrir le default. C'est le pri-  
vilege des sens d'estre l'extreme borne de  
nostre appercevance : il n'y a rien au delà  
d'eulx qui nous puisse servir à les descou-  
vrir; voire ny l'un des sens ne peult descou-  
vrir l'aultre :

An poterunt oculos aures reprehendere? an aures  
Tactus? an hunc porrò tactum sapor arguet oris?

An confutabunt nares, oculive revincent<sup>1</sup>?  
ils font trestouts la ligne extreme de nostre  
faculté :

Seorsùm cuique potestas  
Divisa est, sua vis cuique est<sup>2</sup>.

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle, qu'il n'y veoid pas; impossible de luy faire desirer la veue, et regretter son default : parquoy nous ne devons prendre aulcune assurance de ce que nostre ame est contente et satisfaite de ceulx que nous avons; veu qu'elle n'a pas de quoy sentir en cela sa maladie et son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aveugle, par discours, argument, ny similitude, qui loge en son imagination aulcune apprehension de lumiere, de couleur, et de veue : il n'y a

<sup>1</sup> L'ouïe pourra-t-elle rectifier la vue, et le toucher l'ouïe? le goût nous préservera-t-il des surprises du tact? l'odorat et la vue pourront-ils le réformer?  
LUCRET. l. 4, v. 487.

<sup>2</sup> Chacun d'eux a sa puissance à part, et sa faculté particulière. *Id. ibid.* v. 490.

rien plus arriere qui puisse poulser le sens en evidence. Les aveugles naiz, qu'on veoid desirer à veoir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont apprins de nous qu'ils ont à dire quelque chose, qu'ils ont quelque chose à desirer qui est en nous, laquelle ils nomment bien, et ses effects et consequences ; mais ils ne sçavent pourtant pas que c'est, ny ne l'apprehendent ' ny prez ny loing. J'ay veu un gentilhomme de bonne maison, aveugle nay, au moins aveugle de tel aage qu'il ne sçait que c'est que de veue : il entend si peu ce qui luy manque, qu'il use et se sert comme nous des paroles propres au veoir, et les applique d'une mode toute sienne et particuliere. On luy presentoit un enfant, duquel il estoit parrain ; l'ayant prins entre ses bras : « Mon Dieu, dict il, le bel enfant ! qu'il le faict beau veoir ! qu'il a le visage gay ! » Il dira, comme l'un d'entre nous, « Cette salle a une belle veue ; il faict clair ; il faict beau soleil. » Il y a

*' Ne le saisissent, ne le conçoivent de près, ni de loin.*

plus : car, parce que ce sont nos exercices que la chasse, la paulme, la bute<sup>1</sup>, et qu'il l'a ouï dire, il s'y affectionne, s'y empesche, et croit y avoir la mesme part que nous y avons : il s'y picque et s'y plaist; et ne les receoit pourtant que par les aureilles. On luy crie que voylà un lievre, quand on est en quelque belle splanade<sup>2</sup> où il puisse picquer; et puis on luy dict encores que voylà un lievre prins : le voylà aussi fier de sa prinse, comme il oit dire aux aultres qu'ils le sont. L'esteuf<sup>3</sup>, il le prend à la main gauche, et le pousse avecques sa raquette : de la arquebuse, il en tire à l'aventure, et se paye de ce que ses gents luy disent qu'il est ou hault ou costier<sup>4</sup>. Quesçait on si le genre humain faict<sup>5</sup> une sottise pareille, à faulte

<sup>1</sup> *La butte* : ce mot a signifié, 1<sup>o</sup> la butte où l'on tire de l'arquebuse; 2<sup>o</sup> l'exercice même de l'arquebuse : c'est dans ce dernier sens qu'il est pris ici.— E. J.

<sup>2</sup> *Esplanade*. — E. J.

<sup>3</sup> Balle pour le jeu de paume.

<sup>4</sup> *Qu'il a tiré hault ou à côté du but*. — E. J.

<sup>5</sup> *Ne fait pas quelque sottise*.

de quelque sens, et que par ce default la pluspart du visage des choses nous soit caché? Que sçait on si les difficultez que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature viennent de là? et si plusieurs effects des animalx, qui excèdent nostre capacité, sont produicts par la faculté de quelque sens que nous ayons à dire <sup>1</sup>? et si aucuns d'entre eulx ont une vie plus pleine par ce moyen, et plus entiere que la nostre? Nous saisissons la pomme quasi par tous nos sens; nous y trouvons <sup>2</sup> de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur et de la douceur: outre cela, elle peult avoir d'aultres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, ausquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprietez que nous appellons occultes en plusieurs choses, comme à l'aimant d'attirer le fer, n'est il pas vraysemblable qu'il y a des facultez sensitives en nature, propres à les iuger et à les appercevoir, et que le default de telles facultez nous apporte l'i-

<sup>1</sup> *Que nous ayons à regretter, qui nous manque.*

<sup>2</sup> SEXTUS EMPIR. *Pyrrh. Hypot.* l. I, c. 14.—C.

gnorance de la vraie essence de telles choses? C'est, à l'aventure, quelque sens particulier qui descouvre aux coqs l'heure du matin et de minuict, et les esmeut à chanter; qui apprend aux poules, avant tout usage et expérience, de craindre un esparvier<sup>1</sup>, et non un' oye ni un paon, plus grandes bestes; qui advertit les poulets de la qualité hostile qui est au chat contre eulx, et à ne se desfier du chien; s'armer contre le miaulement, voix aulcunement<sup>2</sup> flatteuse, non contre l'abbayer, voix aspre et querelleuse; aux freslons, aux fourmis et aux rats, de choisir tousiours le meilleur fromage et la meilleure poire, avant que d'y avoir tasté; et qui achemine le cerf, l'elephant, le serpent, à la cognoissance de certaine herbe propre à leur guarison. Il n'y a sens qui n'ayt une grande domination, et qui n'apporte par son moyen un nombre infini de cognoissances. Si nous avions à dire<sup>3</sup> l'in-

<sup>1</sup> *Épervier.*—E. J.

<sup>2</sup> Qui a quelque chose de caressant, de flatteur.  
— M.

<sup>3</sup> *Si nous étions privés de, etc.* — M.

telligence des sons , de l'harmonie et de la voix , cela apporteroit une confusion imaginable à tout le reste de nostre science : car oultre ce qui est attaché au propre effect de chasque sens , combien d'arguments , de consequences et de conclusions tirons nous aux aultres choses , par la comparaison d'un sens à l'aultre ? Qu'un homme entendu imagine l'humaine nature produicte originellement sans la veue , et discoure combien d'ignorance et de trouble luy apporteroit un tel default , combien de tenebres et d'aveuglement en nostre ame ; on verra par là combien nous importe , à la cognoissance de la verité , la privation d'un aultre tel sens , ou de deux , ou de trois , si elle est en nous. Nous avons formé une verité par la consultation et concurrence de nos cinq sens : mais à l'adventure falloit il l'accord de huict , ou de dix sens , et leur contribution , pour l'appercevoir certainement , et en son essence.

Les sectes qui combattent la science de l'homme , elles la combattent principalement par l'incertitude et foiblesse de nos sens :



car, puisque toute cognoissance vient en nous par leur entremise et moyen, s'ils faillent au rapport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce qu'ils nous charrient du dehors, si la lumiere, qui par eulx s'escoule en nostre ame, est obscurcie au passage, nous n'avons plus que tenir. De cette extreme difficulté sont nees toutes ces fantasies : « Que chasque subiect a en soy tout ce que nous y trouvons; Qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver : » et celle des epicuriens, « Que le soleil n'est non plus grand que ce que nostre veue le iuge :

*Quidquid id est, nihilo fertur maiore figurâ,  
Quàm, nostris oculis quam cernimus, esse videtur :*

Que les apparences qui representent un corps grand à celuy qui en est voisin, et plus petit à celuy qui en est esloigné, sont toutes deux vrayes :

*Nec tamen hic oculos falli concedimus hilum ;*

<sup>1</sup> Montaigne vient de traduire ce vers. LUCRET.,  
l. 5, v. 577.

.....  
 Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli :

et resoluement, Qu'il n'y a aucune tromperie aux sens; qu'il faut passer à leur mercy, et chercher ailleurs des raisons pour excuser la difference et contradiction que nous y trouvons, voire inventer toute aultre mensonge et resverie (ils en viennent iusques là), plustost que d'accuser les sens: » Timagoras<sup>2</sup> iuroit que pour presser ou biaiser son œil, il n'avoit iamais apperceu doubler la lumiere de la chandelle, et que cette semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument: de toutes les absurditez, la plus absurde aux epicuriens<sup>3</sup> est desadvouer la force et effect des sens:

Proinde, quod in quoque est his visum tempore, verum est.

<sup>1</sup> Nous ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent.... Ne leur imputons donc pas les erreurs de l'esprit. LUCRET. l. 4, v. 380, 387.

<sup>2</sup> CIC. *Acad. quæst.* l. 4, c. 25.—C.

<sup>3</sup> C'est-à-dire, au jugement des Epicuriens.—C.

Et, si non poterit ratio dissolvere causam,  
 Cur ea, quæ fuerint iuxtim quadrata, procul sint  
 Visa rotunda; tamen præstat rationis egentem  
 Reddere mendosè causas utriusque figuræ;  
 Quàm manibus manifesta suis emittere quæquam,  
 Et violare fidem primam, et convellere tota  
 Fundamenta, quibus nixatur vita, salusque:  
 Non modò enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa  
 Concidat extemplò, nisi credere sensibus ausis,  
 Præcipitesque locos vitare, et cætera quæ sint  
 In genere hoc fugienda<sup>1</sup>.

Ce conseil desespéré, et si peu philosophi-

<sup>1</sup> Les rapports des sens sont vrais en tout temps. Si la raison ne peut expliquer pourquoi les objets qui sont carrés de près, paroissent ronds dans l'éloignement, il vaut mieux, au défaut d'une solution vraie, donner une fausse raison de cette double apparence, que de laisser échapper l'évidence de ses mains, que de détruire tous les principes de la crédibilité, que de ruiner cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation. Car, ne croyez pas qu'il ne s'agisse que des intérêts de la raison; la vie elle-même ne se conserve qu'en évitant, sur le rapport des sens, les précipices et les autres objets nuisibles. *Lucræ.* l. 4, v. 500.

que, ne represente aultre chose, sinon que l'humaine science ne se peult maintenir que par raison desraisonnable, folle et forcenee; mais qu'encores vault il mieulx que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve, et de tout aultre remede tant fantastique soit il, que d'advouer sa necessaire bestise : verité si desavantageuse. Il ne peult fuyr que les sens ne soient les souverains maistres de sa cognoissance : mais ils sont incertains, et falsifiables à toutes circonstances; c'est là où il fault battre à oultrance, et, si les forces iustes luy faillent, comme elles font, y employer l'opiniastreté, la temerité, l'impudence. Au cas que ce que disent les epicuriens soit vray, à sçavoir, « que nous n'avons pas de science, si les apparences des sens sont faulses; » et que ce que disent les stoïciens, soit vray aussi, « Que les apparences des sens sont si faulses, qu'elles ne nous peuvent produire aulcune science : » nous conclurons, aux despens de ces deux grandes sectes dogmatistes, Qu'il n'y a point de science.

Quant à l'erreur et incertitude de l'ope-

ration des sens, chacun s'en peult fournir  
 autant d'exemples qu'il luy plaira : tant les  
 faultes et tromperies qu'ils nous font sont  
 ordinaires. Au retentir d'un valon, le son  
 d'une trompette semble venir devant nous,  
 qui vient d'une lieue derriere :

*Extantesque procul medio de gurgite montes,  
 Classibus inter quos liber patet exitus, iidem  
 Apparent, et longè divolsi licet, ingens  
 Insula coniunctis tamen ex his una videtur.*

.....  
*Et fugere ad puppim colles campique videntur,  
 Quos agimus præter navim, velisque volamus.*

.....  
*Ubi in medio nobis equus acer obhæsit  
 Flumine, equi corpus transversum ferre videtur  
 Vis, et in adversum flumen contrudere raptim ' :*

à manier une balle d'arquebuse sous le se-  
 cond doigt, celui du milieu estant entrelacé

' Une chaîne de montagnes élevées au-dessus de  
 la mer, entre lesquelles des flottes entières trouve-  
 roient un libre passage, ne nous paroissent de loin  
 qu'une même masse; et, quoique très-distantes l'une  
 de l'autre, elles se réunissent à l'œil, sous l'aspect

par dessus, il fault extremement se contraindre pour advouer qu'il n'y en ayt qu'une, tant le sens nous en represente deux : car que les sens soient maintesfois maistres du discours, et le contraignent de recevoir des impressions qu'il sçait et iuge estre faulses, il se veoid à tous coups. Je laisse à part celuy de l'attouchement, qui a ses fonctions plus voisines, plus vives et substanciellles, qui renverse tant de fois, par l'effect de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions stoïques, et contrainct de crier au ventre celuy qui a establi en son ame ce dogme, avecques toute resolution, « Que la cholique, comme toute aultre maladie et douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabattre du souverain bonheur et felicité en laquelle le sage est logé par sa vertu ; » il n'est cœur si mol,

d'une grande île.... Les collines et les campagnes que nous cotoyons, en naviguant à pleines voiles, semblent accourir vers la poupe.... Si votre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, le cheval vous paroitra emporté par une force étrangère contre le courant. LUCRET. l. 4, v. 398, 390, 421.

que le son de nos tambours et de nos trompettes n'eschauffe , ny si dur , que la douceur de la musique n'esveille et ne chatouille; ny ame si revesche , qui ne se sente touchée de quelque reverence à considerer cette vastité sombre de nos eglises, la diversité d'ornemens et ordre de nos ceremonies , et ouïr le son devotieux de nos orgues, et l'harmonie si posée et religieuse de nos voix : ceulx mesmes qui entrent avecques mespris sentent quelque frisson dans le cœur , et quelque horreur , qui les met en desfiance de leur opinion. Quant à moy , ie ne m'estime point assez fort pour ouïr en sens rassis des vers d'Horace et de Catulle , chantez d'une voix suffisante par une belle et ieune bouche : et Zenon <sup>1</sup> avoit raison de dire que la voix estoit la fleur de la beauté. On m'a voulu faire accroire qu'un homme, que tous nous autres François cognoissons , m'avoit imposé, en me recitant des vers qu'il avoit faicts; qu'ils n'estoient pas tels sur le papier qu'en

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Zénon*, l. 4, segm. 23.  
— C.

l'air, et que mes yeulx en feroient contraire jugement à mes aureilles : tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa mercy ! Sur quoy Philoxenus <sup>1</sup> ne feut pas fascheux, en ce qu'oyant un liseur donner mauvais ton à quelque sienne composition, il se print <sup>2</sup> à fouler aux pieds et casser de la brique qui estoit à luy ; disant : « Je romps ce qui est à toy ; comme tu corromps ce qui est à moy. » A quoy faire, ceulx mesmes qui se sont donné la mort d'une certaine resolution, destournoient ils la face pour ne veoir le coup qu'ils se fesoient donner ? et ceulx qui, pour leur santé, desirent et commandent qu'on les incise et cauterise, pourquoy ne peuvent ils soustenir la veue des apprests, utils et operation du chirurgien ; attendu que la veue ne doibt avoir aulcune participation à cette douleur ? cela, ne sont ce pas propres exemples à verifïer l'auctorité que les sens ont sur

<sup>1</sup> *Ne fut pas blâmable, n'eut pas tort.*—E. J.

<sup>2</sup> *DIOG. LAERCE, Vie d'Arcésilaüs, l. 4, segm. 36.*



le discours ? Nous avons beau sçavoir que ces tresses sont empruntees d'un page ou d'un laquay; que cette rougeur est venue d'Espagne, et cette blancheur et polisseuse, de la mer oceane; encores faut il que la veue nous force d'en trouver le subiect plus aimable et plus agreable, contre toute raison : car en cela, il n'y a rien du sien.

Auferimur cultu : gemmis, auroque teguntur  
 Crimina : pars minima est ipsa puella suî.  
 Sæpè, ubi sit quod ames, inter tam multa, requiras :  
 Decipit hâc oculos ægide dives amor <sup>1</sup>.

Combien donnent à la force des sens, les poètes qui font Nàrcisse esperdu de l'amour de son ombre ?

Cunctaque miratur quibus est mirabilis ipse ;

<sup>1</sup> Nous sommes séduits par la parure ; l'or et les pierreries cachent les défauts du corps. Notre maîtresse est ce qui nous plaît le moins en elle-même ; souvent on a peine à trouver ce qu'on aime, sous ces riches ornements : c'est l'égide avec laquelle l'amour et l'opulence éblouissent nos yeux. OVID. *de Remed. amor.* l. I, v. 343.

Se cupit imprudens ; et, qui probat, ipse probatur :  
 Dumque petit, petitur ; pariterque accendit, et  
 ardet <sup>1</sup> :

et l'entendement de Pygmalion <sup>2</sup> si troublé  
 par l'impression de la veue de sa statue d'i-  
 voire, qu'il l'aime et la serve pour vifve ?

Oscula dat, reddique putat ; sequiturque tenetque,  
 Et credit tactis digitos insidere membris :  
 Et metuit pressos veniat ne livor in artus <sup>3</sup>.

Qu'on loge un philosophe dans une cage  
 de menus filets de fer clair-semez, qui soit  
 suspendue au hault des tours Nostre-Dame

<sup>1</sup> Il admire ce qu'il a lui-même d'admirable. L'in-  
 sensé ! il se désire lui-même ; il est l'objet de ses vœux,  
 de ses louanges, et brûle des feux qu'il a lui-même  
 allumés. OVID. *Métam.* l. 3, fab. 6, v. 424.

<sup>2</sup> Et qui nous représente l'entendement de Pygma-  
 lion si troublé, etc.

<sup>3</sup> Il la couvre de baisers, et croit qu'elle y répond ;  
 il la saisit, il l'embrasse ; il se figure que ses membres  
 cèdent à l'impression de ses doigts, et craint d'y lais-  
 ser une empreinte livide en les serrant trop forte-  
 ment. OVIDE, *Métam.* l. 10, fab. 8, v. 14.

de Paris; il verra, par raison evidente, qu'il est impossible qu'il en tombe; et si ne se scauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs), que la veue de cette haulteur extreme ne l'espovante et ne le transisse: car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries qui sont en nos clochers, si elles sont façonnees à iour, encores qu'elles soient de pierre; il y en a qui n'en peuvent pas seulement supporter la pensee. Qu'on jecte une poultre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la fault à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. J'ay souvent essayé cela en nos montaignes de deçà, et si suis de ceulx qui ne s'effroyent que mediocrement de telles choses, que ie ne pouvois souffrir la veue de cette profondeur infinie, sans horreur et tremblement de iarrets et de cuisses; encores qu'il s'en fallust bien ma longueur que ie ne fusse du tout au bord, et n'eusse sceu cheoir si ie ne me fusse porté à escient au dangier. J'y remarquay

aussi, quelque hauteur qu'il y eust, que pourveu qu'en cette pente il se presentast un arbre ou bosse de rochier pour soustenir un peu la veue et la diviser, cela nous allege et donne assurance, comme si c'estoit chose de quoy à la cheute nous peussions recevoir secours; mais que les precipices coupez et unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste : *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit* <sup>1</sup> : qui est une evidente imposture de la veue. Ce feut pourquoy ce beau philosophe <sup>2</sup> se creva les yeulx, pour descharger l'ame de la desbauche qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en liberté : mais à ce compte, il se debvoit aussi faire estoupper les aureilles, que Theophrastus <sup>3</sup> dict estre

<sup>1</sup> De sorte qu'on ne peut regarder en bas, que la tête ne tourne, et que l'esprit ne se trouble. TITRE-LIVE, l. 44, c. 6.

<sup>2</sup> Démocrite. CIC. *de finib. Bonor. et mal.* l. 5, c. 29. Mais Cicéron n'en parle là que comme d'une chose incertaine; et Plutarque dit positivement que c'est une fausseté. *De la Curiosité*, c. 11, de la traduction d'Amyot.—C.

<sup>3</sup> Au rapport de PLUTARQUE, dans son traité,

le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer, et se devoit priver enfin de tous les autres sens, c'est à dire de son estre et de sa vie; car ils ont tous cette puissance de commander nostre discours et nostre ame. *Fit etiam sæpè specie quãdam, sæpè vocum gravitate et cantibus, ut pellantur animi vehementiùs; sæpè etiam curâ et timore* <sup>1</sup>. Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent, par aucuns sons et instruments, iusques à la fureur. I'en ay veu qui ne pouvoient ouïr ronger un os sous leur table, sans perdre patience; et n'est gueres homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer; comme, à ouïr mascher prez de nous, ou ouïr parler quelqu'un qui ait le passage du gosier ou du

*Comment il faut ouïr, c. 2,* <sup>1</sup> version d'Amyot. — C.

<sup>1</sup> Il arrive souvent que la vue de quelque objet, qu'un son de voix, que des chants, font de fortes impressions sur l'esprit; et souvent aussi, l'inquiétude et la crainte produisent le même effet. *Cic. de Divinat. l. 1, c. 36.*

nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent iusques à la cholere et la haine. Ce fleuteur protocole<sup>1</sup> de Gracchus, qui amollissoit, roidissoit et contournoit la voix de son maistre lorsqu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit il, si le mouvement et qualité du son n'avoit force à esmouvoir et alterer le iugement des auditeurs? vrayement il y a bien de quoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier et changer au bransle et accidents d'un si legier vent!

Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la receoivent à leur tour; nostre ame par fois s'en revanche de mesme : ils mentent et se trompent à

<sup>1</sup> *Protocole*, dit Nicot, signifie entre autres choses, celui qui porte le roollet par derriere et à l'espaule d'un qui arrangue, où jouë en farces et moralitez, pour les haresser et remettre au fil de leur harangue, ou roollet, quand ils varient ou demeurent court : *posticus summonitor*. C'est ce que nous appelons aujourd'hui un souffleur.—Ce que Montaigne dit ici est tiré de PLUTARQUE, dans le traité, *Comment il faut refrener la colere*, c. 6, de la traduction d'Amyot. — C.

l'envy. Ce que nous voyons et oïons, agitez  
de cholere; nous ne l'oïons pas tel qu'il est :

Et solem geminum, et duplices se ostendere  
Thebas<sup>1</sup> :

l'object que nous aimons, nous semble plus  
beau qu'il n'est;

Multimodis igitur pravas turpesque videmus  
Esse in deliciis, summoque in honore vigere<sup>2</sup>;

et plus laid celuy que nous avons à contre  
cœur : à un homme ennuyé et affligé, la  
clarté du iour semble obscurcie et tenebreuse.  
Nos sens sont non seulement alterez, mais  
souvent hebestez du tout par les passions  
de l'ame : combien de choses voyons nous,  
que nous n'appercevons pas si nous avons  
nostre esprit empesché ailleurs?

<sup>1</sup> Alors on voit (comme *Penthée*) deux soleils et  
deux Thèbes. *Éneid.* l. 4, c. 470.

<sup>2</sup> Souvent nous voyons la laideur et la difformité  
captiver les cœurs, et fixer les hommages. *LUCRET.*  
l. 4, v. 1152.

**In rebus quoque apertis noscere possis ,  
Si non advortas animum, proinde esse, quasi omni  
Tempore semotæ fuerint , longèque remotæ <sup>1</sup>.**

il semble que l'ame retire au dedans, et amuse les puissances des sens : par ainsin, et le dedans et le dehors de l'homme est plein de foiblesse et de mensonge. Ceulx qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'adventure, plus qu'ils ne pensoient. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille; mais si, plus mollement et obscurément <sup>2</sup>, non de tant, certes, que la difference y soit comme de la nuit à une clarté vifve; oui : comme de la

<sup>1</sup> Les corps même les plus exposés à la vue, si l'ame ne s'applique à les observer, sont pour elle comme s'ils en avoient toujours été à une très-grande distance. LUCRET, l. 4, v. 812.

<sup>2</sup> C'est-à-dire, *Mais si elle exerce toutes ses facultés plus mollement et plus obscurément, la différence n'est certainement pas aussi grande qu'elle l'est de la nuit au jour; mais il y a la même différence qu'entre la nuit et l'ombre.*



nuict à l'ombre : là elle dort, icy elle sommeille ; plus et moins, ce sont tousiours tenebres, et tenebres cimmeriennes <sup>1</sup>. Nous veillons dormants, et veillants dormons. Je ne veois pas si clair dans le sommeil ; mais quant au veiller, je ne le treuve iamais assez pur et sans nuage : encores le sommeil, en sa profondeur, endort par fois les songes ; mais nostre veiller n'est iamais si esveillé qu'il purge et dissipe bien à poinct les resveries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes. Nostre raison et nostre ame recevant les fantasies et opinions qui luy naissent en dormant, et auctorisant les actions de nos songes de pareille approbation qu'elle faict celles du iour, pourquoy ne mettons nous en doubte si nostre penser, nostre agir, est pas un aultre songer, et nostre veiller quelque espece de dormir ?

Si les sens sont nos premiers iuges, ce ne sont pas les nostres qu'il fault seuls appeller au conseil ; car, en cette faculté, les animaux

<sup>1</sup> *Semblables aux ténèbres au milieu desquelles habitoient les Cimmériens.*

ont autant ou plus de droict que nous : il est certain qu'aucuns ont l'ouïe plus aiguë que l'homme, d'autres la vue, d'autres le sentiment, d'autres l'attouchement ou le goust ; Democritus <sup>1</sup> disoit que les dieux et les bestes avoient les facultez sensitives beaucoup plus parfaites que l'homme. Or, entre les effects de leurs sens et les nostres, la difference est extreme : nostre salive nettoie et asseiche nos plaies, elle tue le serpent :

Tantaque in his rebus distantia differitasque est,  
 Ut quod aliis cibus est, aliis fuit acre venenum.  
 Est utique, ut serpens, hominis contacta salivâ,  
 Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa <sup>2</sup>.

Quelle qualité donnerons nous à la salive ? ou selon nous, ou selon le serpent ? par quel des

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Des opinions des philosophes*, l. 4, c. 10. — C.

<sup>2</sup> Entre ces effets, il y a une telle différence, que ce qui nourrit les uns, est pour les autres un poison mortel. Ainsi le serpent, à peine humecté de la salive humaine, périt et se dévore de ses propres dents. LUCRET. l. 4, v. 638.

deux sens, vérifierons nous sa véritable essence que nous cherchons? Plin<sup>e</sup> <sup>1</sup> dict qu'il y a aux Indes certains lievres marins qui nous sont poison, et nous à eulx, de maniere que du seul attouchement nous les tuons : qui sera véritablement poison, ou l'homme, ou le poisson? à qui en croirons nous, ou au poisson <sup>2</sup> de l'homme, ou à l'homme du poisson? Quelque qualité d'air infecte l'homme, qui ne nuit point au bœuf; quelque aultre, le bœuf, qui ne nuit point à l'homme : laquelle des deux sera, en verité et en nature, pestilente qualité? Ceulx qui ont la jaunisse, ils voient toutes choses iaunastres et plus pasles que nous :

Lurida præterea fiunt, quæcunque tuentur  
Arquati <sup>3</sup>:

ceulx qui ont cette maladie, que les medecins

<sup>1</sup> L. 32, c. 1.—C.

<sup>2</sup> *A qui en croirons-nous, ou au poisson, poison de l'homme, ou à l'homme, poison du poisson?* —E. J.

<sup>3</sup> Tout paroît jaune à ceux qui ont la jaunisse.  
LUCRET, l. 4, v. 333.

nomment *Hyposphagma* <sup>1</sup>, qui est une suffusion <sup>2</sup> de sang sous la peau, voyent toutes choses rouges et sanglantes. Ces humeurs qui changent ainsi les offices de nostre veue, que sçavons nous si elles predominant aux bestes, et leur sont ordinaires? car nous en voyons les unes qui ont les yeulx iaunes comme nos malades de iaunisse, d'autres qui les ont sanglants de rougeur; à celles là, il est vraysemblable que la couleur des objects paroist aultre qu'à nous : quel iugement des deux sera le vray? car il n'est pas dict que l'essence des choses se rapporte à l'homme seul; la dureté, la blancheur, la profondeur, et l'aigreur, touchent le service et science des animaux comme la nostre : nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons, nous les apercevons plus longs et estendus; plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé : cette longueur est doncques, à l'adventure, la véritable forme de ce

<sup>1</sup> SEXTUS EMPIR. *Pyrrh. Hypot.* 1, c. 14. — C.

<sup>2</sup> Un épanchement.

corps, non pas celle que nos yeux lui donnent en leur assiette ordinaire. Si nous serons l'œil par dessous, les choses nous semblent doubles :

Bina lucernarum flagrantia lumina flammis ,

.....  
Et duplices hominum facies, et corpora bina <sup>1</sup>.

Si nous avons les oreilles empêchées de quelque chose, ou le passage de l'ouïe resserré, nous recevons <sup>2</sup> le son aultre que nous ne faisons ordinairement : les animaulx qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'oreille, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons, et receoivent le son aultre. Nous voyons aux festes et aux theatres, qu'opposant, à la lumiere des flambeaux, une vitre teincte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu nous appert ou vert, ou iaune, ou violet.

<sup>1</sup> Nos flambeaux envoient deux lumières; nous voyons les hommes avec deux corps et deux visages.  
LUCRET. l. 4, v. 451.

<sup>2</sup> SEXTUS EMPIR. *Pyrrh. Hypot.* l. 1, c. 14.—C.

Et volgò faciunt id lutea russaque vela,  
 Et ferrugina, cùm, magnis intenta theatris,  
 Per malos volgata, trabesque tremantia pendent :  
 Namque ibi consessum caveaï subter, et omnem  
 Scenaï speciem, patrum, matrumque, deorumque  
 Inficiunt, coguntque suo fluitare colore <sup>1</sup> :

il est vraysemblable que les yeulx des animaux que nous voyons estre de diverse couleur, leur produisent les apparences des corps de mesme leurs yeulx.

Pour le iugement de l'operation des sens, il faudroit doncques que nous en feussions premierement d'accord avecques les bestes, secondement entre nous mesmes; ce que nous ne sommes aulcunement, et entrons en debat tous les coups de ce que l'un oit, veoid, ou gouste quelque chose aultrement

<sup>1</sup> C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges et noirs, qui, suspendus à des poutres, couvrent nos théâtres, et flottent au gré de l'air dans leur vaste enceinte; l'éclat de ces voiles se réfléchit sur les spectateurs; la scène en est frappée; les sénateurs, les dames, les statues des dieux, sont teints d'une lumière mobile. *Lucret.* l. 4, v. 73.

qu'un aultre; et debattons, autant que d'aultre chose, de la diversité des images que les sens nous rapportent. Aultrement oit et veoid, par la regle ordinaire de nature, et aultrement gouste un enfant, qu'un homme de trente ans; et cettuy ci aultrement qu'un sexagenaire : les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux aultres plus ouverts et plus aigus. Nous recevons les choses aultres et aultres, selon que nous sommes, et qu'il nous semble : or, nostre sembler estant si incertain et controversé, ce n'est plus miracle si on nous dict que nous pouvons avouer que la neige nous apparoist blanche; mais que d'establir si de son essence elle est telle et à la verité, nous ne nous en sçaurions respondre : et ce commencement esbranlé, toute la science du monde s'en va necessairement à vau l'eau. Quoy <sup>1</sup>, que nos sens mesmes s'entr'empeschent l'un l'aultre? une peinture <sup>2</sup> semble eslevee à la veue, au

<sup>1</sup> C'est-à-dire, *s'agit-il maintenant de prouver que nos sens, etc.*

<sup>2</sup> *SEXTUS EMPIR. Pyrrh. Hypot. l. 1, c. 14.—C.*

maniement elle semble plate : dirons nous que le musc soit agreable ou non, qui resiouit nostre sentiment, et offense nostre goust? il y a des herbes et des onguents propres à une partie du corps, qui en blecent une aultre : le miel <sup>1</sup> est plaisant au goust, mal plaisant à la veue : ces bagues, qui sont entaillees en forme de plumes, qu'on appelle en devise, *Pennes sans fin*, il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur, et qui se sceust deffendre de cette piperie que d'un costé elles n'aillent en eslargissant, et s'apointant et estreissant par l'aultre, mesme quand on les roule autour du doigt ; toutesfois au maniement elles vous semblent equales en largeur et partout pareilles. Ces personnes qui, pour ayder leur volupté, se servoient anciennement de mirouers propres à grossir et aggrandir l'obiect qu'ils representent, à fin que <sup>2</sup> les membres qu'ils avoient à employer, leur pleussent davantage par

<sup>1</sup> SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrrh. Hyppot.* l. 1, c. 24.  
—C.

<sup>2</sup> SÉNÈQUE, *Quæst. natur.* l. 1, c. 16.—C.



cette accroissance oculaire; auquel les deux sens donnoient ils gaigné, ou à la veue qui leur representoit ces membres gros et grands à souhait, ou à l'attouchement qui les leur presentoit petits et desdaignables? Sont ce nos sens qui prestant au subiect ces diverses conditions <sup>1</sup>, et que les subiects n'en aient pourtant qu'une? comme nous voyons du pain que nous mangeons; ce n'est que pain, mais nostre usage en faict des os, du sang, de la chair, des poils et des ongles;

Ut cibus in membra atque artus cùm deditur omnes,  
Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se <sup>2</sup>;

l'humeur <sup>3</sup> que succe la racine d'un arbre, elle se fait tronc, feuille et fruict; et l'air n'estant qu'un, il se faict, par l'application à une trompette, divers en mille sortes de

<sup>1</sup> *Qualités.*

<sup>2</sup> Comme les aliments qui se filtrent dans nos membres, périssent en formant une nouvelle substance. LUCRET. l. 3. v. 703.

<sup>3</sup> SEXTUS EMPIRICUS *Pyrrh. Hypot.* l. 2. c. 14.

sons : sont ce, dis ie, nos sens qui façonnent de mesme de diverses qualités ces subiects ? ou s'ils les ont telles ? et sur ce doute, que pouvons nous resouldre de leur veritable essence ? Dadvantage, puisque les accidents des maladies, de la resverie ou du sommeil, nous font paroistre les choses aultres qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages, et à ceulx qui veillent ; n'est il pas vraysemblable que nostre assiette droicte, et nos humeurs naturelles, ont aussi de quoy donner un estre aux choses, se rapportant à leur condition, et les accommoder à soy, comme font les humeurs desreglees ? et nostre santé aussi capable de leur fournir son visage, comme la maladie ? pourquoy <sup>1</sup> n'a le temperé quelque forme des obiects relative à soy, comme l'intemperé ; et ne leur imprimera il pareillement son caractere ? le degousté charge la fadeur au vin ; le sain, la saveur ; l'alteré, la friandise. Or, nostre estat accommodant les choses à soy, et les transformant selon soy, nous ne sçavons plus

<sup>1</sup> SEXTUS EMPIR. *Pyrrh. Hipot.* l. 1, c. 14.—C.

quelles sont les choses en vérité; car rien ne vient à nous que falsifié et alteré par nos sens. Où le compas, l'esquarre <sup>1</sup> et la règle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, tous les bastiments qui se dressent à leur mesure, sont aussi nécessairement manques <sup>2</sup> et defaillants; l'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent :

Denique ut in fabricâ, si prava est regula prima,  
Normaque si fallax rectis regionibus exit,  
Et libella aliquâ si ex parti claudicat hilum;  
Omnia mendosè fieri, atque obstipa necessum est,  
Prava; cubantia, prona, supina, atque absonâ tectâ;  
Iam ruere ut quædam videantur velle, ruantque  
Prodita iudiciis fallacibus omnia primis:  
Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est,  
Falsaque sit, falsis quæcunque ab sensibus orta est<sup>3</sup>.

Au demourant, qui sera propre à iuger de ces differences? Comme nous disons, aux

<sup>1</sup> *L'équerre.*—E. J.

<sup>2</sup> *Défectueux.*

<sup>3</sup> Si dans la construction d'un édifice, l'architecte se sert d'une règle fautive; si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire; si le niveau s'éloigne par

debats de la religion, qu'il nous fault un iuge non attaché à l'un ni à l'autre party, exempt de chois et d'affection, ce qui ne se peult parmi les chrestiens : il advient de mesme en cecy; car, s'il est vieil, il ne peult iuger du sentiment de la vieillesse, estant lui mesme partie en ce debat; s'il est ieune, de mesme; sain, de mesme; de mesme, malade, dormant et veillant : il nous faudroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, à fin que, sans preoccupation de iugement, il iugeast de ces propositions comme à luy indifferentes; et, à ce compte, il nous faudroit un iuge qui ne feust pas.

Pour iuger des apparences que nous recevons des subjects, il nous faudroit un instrument indicatoire; pour verifier cet ins-

quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux, penché, affaissé, sans grace, sans aplomb, sans proportion; qu'une partie paroisse prête à s'écrouler, et que tout s'écroule en effet, pour avoir été d'abord mal conduit. De même, si l'on ne peut compter sur le rapport des sens, tous les jugements qu'on portera seront trompeurs et illusoires. LUCRET. l. 4, v. 514.

trument, il nous y fault de la demonstration; pour verifler la demonstration, un instrument : nous voylà au rouet <sup>1</sup>. Puisque les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estants pleins eulx mesmes d'incertitude, il fault que ce soit la raison; aucune raison ne s'establira sans aultre raison : nous voylà à reculons iusques à l'infini. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangieres, ains elle est conceue par l'entremise des sens; et les sens ne comprennent pas le subiect estrangier, ains seulement leurs propres passions : et par ainsi la fantasie et apparence n'est pas du subiect, ains seulement de la passion et souffrance du sens; laquelle passion et le subiect sont choses diverses : par quoy qui iuge par les apparences, iuge par chose aultre que le subiect. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'ame la qualité des subiects estrangiers, par

<sup>1</sup> C'est-à-dire, *au bout de nos inventions*. Je trouve, dans le Dictionnaire de Cotgrave, qu'*être mis au rouet* se dit proprement du lièvre qui, épuisé par une longue course, ne fait plus que tourner autour des chiens.  
— C.

ressemblance; comment se peult l'ame et l'entendement asseurer de cette ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avecques les subiects estrangiers? Tout ainsi comme, qui ne cognoist pas Socrates, voyant son pourtraict, ne peult dire qu'il luy ressemble. Or, qui voudroit toutesfois iuger par les apparences; si c'est par toutes, il est impossible; car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez et discrepances <sup>1</sup>, comme nous voyons par experience : sera ce qu'aucunes apparences choisies reglent les aultres? il faudra verifier cette choisie par une aultre choisie, la seconde par la tierce; et par ainsi ce ne sera iamais faict. Finalement, il n'y a aucune constante existence, ny de nostre estre, ny de celuy des obiects; et nous, et nostre iugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse : ainsin, il ne se peult establir rien de certain de l'un à l'autre; et le iugeant et iugé estant en continuelle mutation et bransle.

<sup>1</sup> *Differences.*—Discrepance, du latin *discrepantia*, disconvenance, diversité.

Nous n'avons aucune communication à l'estre, parce que toute humaine nature est tousiours au milieu, entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et ombre, et une incertaine et debile opinion : et si, de fortune, vous fichez vostre pensee à vouloir prendre son estre, ce ne sera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau; car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsin, vu que toutes choses sont subiectes à passer d'un changement en aultre, la raison, qui y cherche une reelle subsistance, se treuve deceue, ne pouvant rien apprehender <sup>1</sup> de subsistant et permanent, parce que tout ou vient en estre et n'est pas encores du tout, ou commence à mourir avant qu'il soit nay. Platon <sup>2</sup> disoit Que les corps n'avoient iamais existence, ouy bien naissance; estimant que Homere eust fait l'Ocean pere des dieux, et Thetis

<sup>1</sup> *Saisir.*

<sup>2</sup> Dans le dialogue intitulé, *Theætetus*.—C.

la mere, pour nous montrer que toutes choses sont en fluxion, muance <sup>1</sup> et variation perpetuelle; opinion commune à tous les philosophes avant son temps, comme il dict, sauf le seul Parmenides, qui refusoit mouvement aux choses, de la force duquel il faict grand cas : Pythagoras opinoit, Que toute matiere est coulante et labile <sup>2</sup> : les stoïciens, Qu'il n'y a point de temps present, et que ce que nous appellons Present n'est que la ioincture et assemblage du futur et du passé : Heraclitus <sup>3</sup>, Que iamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riviere : Epicharmus, Que celuy qui a iadis emprunté de l'argent, ne le doibt pas maintenant; et que celuy qui cette nuict a esté convié à venir ce

<sup>1</sup> *Que toutes choses sont en vicissitude, transformation, etc.—Fluxion, de fluere, couler, s'échapper; muance, de mutare, changer.*

<sup>2</sup> *Sujette à changer.—Labile, de labilis, tombant, caduc, fragile.*

<sup>3</sup> *SÉNÈQUE, epist. 58, Hoc est quod ait Heraclitus : In idem flumen bis non descendimus. Et PLUTARQUE, dans sont traité intitulé, Que signifie ce mot τι? c. 12. — C.*



matin disner, vient aujourdhuy non convié,  
 attendu que ce ne sont plus eulx, ils sont  
 devenus aultres : « et ' qu'il ne se pouvoit  
 « trouver une substance mortelle deux fois  
 « en mesme estat ; car, par soubdainteté et  
 « legiereté de changement, tantost elle dis-  
 « sipe, tantost elle rassemble, elle vient, et  
 « puis s'en va ; de façon que ce qui commence  
 « à naistre ne parvient iamais iusques à per-  
 « fection d'estre, pour autant que ce naistre  
 « n'acheve iamais et iamais n'arreste comme  
 « estant à bout, mais, depuis la semence, va  
 « tousiours se changeant et muant d'un à  
 « aultre ; comme de semence humaine se faict  
 « premierement, dans le ventre de la mere,  
 « un fruict sans forme, puis un enfant formé,

<sup>1</sup> Depuis ces mots, *et qu'il ne se pouvoit trouver une substance, etc.*, jusqu'à ces mots inclusivement, *sans qu'on puisse dire, Il a esté ou Il sera, sans commencement et sans fin*, tout cela, excepté le passage de Lucrece, est copié mot pour mot du traité de Plutarque, cité dans la note précédente, c. 12, et dans les propres termes d'Amyot. J'ai eu soin de faire marquer cette longue citation par des guillemets, afin qu'elle n'échappât point aux yeux du lecteur. — C.

« puis, estant hors du ventre, un enfant de  
 « mammelle, aprez il devient garson, puis  
 « consequemment un iouvenceau, aprez un  
 « homme faict, puis un homme d'aage, à la  
 « fin decrepité vieillard; de maniere que  
 « l'aage et generation subsequente va tous-  
 « iours desfaisant et gastant la precedente :

*Mutat enim mundi naturam totius ætas ,  
 Ex alioque alius status excipere omnia debet ;  
 Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant ,  
 Omnia commutat natura et vertere cogit <sup>1</sup>.*

« Et puis, nous aultres, sottement craignons  
 « une espece de mort, quand nous en avons  
 « desia passé et en passons tant d'aultres;  
 « car, non seulement, comme disoit Hera-  
 « clitus, la mort du feu est generation de  
 « l'air, et la mort de l'air, generation de

<sup>1</sup> Le temps change la face entière du monde; un nouvel ordre de choses succède nécessairement au premier, rien ne demeure constamment le même; tout nous atteste les vicissitudes, les révolutions, et les métamorphoses continuelles de la nature. *LUCRET.* l. 5, v. 826.

« l'eau, mais encores plus manifestement le  
« pouvons nous veoir en nous mesmes; la  
« fleur d'aage se meurt et passe quand la  
« vieillesse survient, et la ieunesse se termine  
« en fleur d'aage d'homme faict, l'enfance en  
« la ieunesse, et le premier aage meurt en  
« l'enfance, et le iour d'hier meurt en celuy  
« du iour d'huy, et le iour d'huy mourra en  
« celuy de demain, et n'y a rien qui demeure  
« ne qui soit tousiours un; car qu'il soit  
« ainsi, si nous demeurons tousiours mesmes  
« et un, comment est ce que nous nous  
« esiouïssons maintenant d'une chose, et  
« maintenant d'une aultre? comment est ce  
« que nous aimons choses contraires ou les  
« haïssons, nous les louons ou nous les blas-  
« mons? comment avons nous differentes  
« affections, ne retenants plus le mesme  
« sentiment en la mesme pensee? car il n'est  
« pas vraysemblable que, sans mutation,  
« nous prenions aultres passions; et ce qui  
« souffre mutation ne demeure pas un mes-  
« me, et s'il n'est pas un mesme, il n'est  
« doncques pas aussi, ains, quant et l'estre  
« tout un, change aussi l'estre simplement,

« devenant tousiours aultre d'un aultre : et  
 « par consequent se trompent et mentent  
 « les sens de nature, prenants ce qui appa-  
 « roist pour ce qui est, à faulte de bien  
 « sçavoir que c'est qui est. Mais qu'est ce  
 « doncques qui est véritablement? ce qui  
 « est eternal; c'est à dire, qui n'a iamais eu  
 « de naissance, ny n'aura iamais fin; à qui  
 « le temps n'apporte iamais aucune muta-  
 « tion : car c'est chose mobile que le Temps,  
 « et qui apparoist comme en ombre, avec-  
 « ques la matiere coulante et fluante, tous-  
 « iours sans iamais demeurer stable ny per-  
 « manente, à qui appartiennent ces mots,  
 « Avant, et Apres, et A esté, ou Sera, les-  
 « quels tout de prime face montrent evi-  
 « demment que ce n'est pas chose qui soit,  
 « car ce seroit grande sottise, et faulseté  
 « toute apparente, de dire que cela soit, qui  
 « n'est pas encores en estre, ou qui desia a  
 « cessé d'estre; et quant à ces mots, Present,  
 « Instant, Maintenant, par lesquels il semble  
 « que principalement nous soustenons et  
 « fondons l'intelligence du temps, la raison  
 « le descouvrant, le destruit tout sur le

« champ, car elle le fend incontinent, et le  
« partit en futur et en passé, comme le vou-  
« lant veoir necessairement desparti en deux.  
« Autant en advient il à la nature qui est  
« mesuree, comme au temps qui la mesure;  
« car il n'y a non plus en elle rien qui de-  
« meure, ne qui soit subsistant, ains y sont  
« toutes choses ou nees, ou naissantes, ou  
« mourantes. Au moyen de quoy ce seroit  
« peché de dire de Dieu, qui est le seul qui  
« Est, que Il feut, ou Il sera; car ces termes  
« là sont declinaisons, passages ou vicissitu-  
« des de ce qui ne peult durer ny demeurer  
« en estre : parquoy il fault conclure que  
« Dieu seul Est, non point selon aucune  
« mesure du temps, mais selon une eternité  
« immuable et immobile, non mesuree par  
« temps, ny subiecte à aucune declinaison;  
« devant lequel rien n'est, ny ne sera aprez,  
« ny plus nouveau ou plus recent; ains un  
« realement Estant, qui, par un seul Main-  
« tenant, emplit le Tousiours; et n'y a rien  
« qui veritablement soit, que luy seul, sans  
« qu'on puisse dire, Il a esté, ou, Il sera,  
« sans commencement et sans fin. »

A cette conclusion si religieuse d'un homme païen<sup>1</sup>, ie veulx ioindre seulement ce mot d'un tesmoing de mesme condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours, qui me fourniroit de matiere sans fin : « O la vile chose, dict il<sup>2</sup>, et abiecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité<sup>3</sup> ! » Voylà un bon mot et un utile desir, mais pareillement absurde : car de faire la poignee plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'esperer eniamber plus que de l'estendue de nos iambes, cela est impossible et monstrueux, et l'est encores que l'homme<sup>4</sup> se monte au dessus de soy et de l'humanité, car il ne peult veoir que de ses yeulx, ny saisir que de ses prises; il s'eslevera, si Dieu luy preste extraordinairement la main; il s'eslevera, aban-

<sup>1</sup> De Plutarque. Voyez la note *d*, page 372.—C.

<sup>2</sup> SÉNÈQUE, *Natur. quæst.* l. I, in *præfatione*.—C.

<sup>3</sup> *O quàm contemptares est homo, nisi suprâ humana se erexerit!* SENECA. *Natur. quæst.* l. I, in *Præfatione*.—C.

<sup>4</sup> Ou plutôt, comme il l'est encore (c'est-à-dire, impossible) que l'homme s'élève, etc.—C.

donnant et renonceant à ses propres moyens, et se laissant haulser et soulever par les moyens purement celestes. C'est à nostre foy chrestienne, non à sa vertu stoïque, de pretendre à cette divine et miraculeuse metamorphose.

FIN DU CINQUIEME VOLUME.

---

---

# TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

---

SUITE DU LIVRE SECOND.

Suite du CHAPITRE XII. Apologie de Raimond  
Sebond. . . . . Pag. I

FIN DE LA TABLE.

---

---

Imprimerie de MARCHAND DU BREUIL,  
rue de la Harpe, n° 80.



Henri Laffite

2012.10

[SAYCE]

852260

